



WUNSCH

Numéro 10, janvier 2011

DEUXIÈME RENCONTRE
INTERNATIONALE D'ÉCOLE

Rome, juillet 2010

Bulletin international de
l'École de Psychanalyse des Forums du Champ lacanien

Éditorial

Avec ce numéro de *Wunsch*, la contribution du premier collège d'animation et d'orientation de l'École (CAOE) pour la période 2008-2010 se termine. L'élection du nouveau CIG est achevée, la passation des documents se fera le 23 janvier lors d'une réunion conjointe des CIG sortant et entrant, et les passes en attente seront désormais examinées par les nouveaux cartels 2010-2012.

On trouvera dans ce numéro les exposés faits lors de la Deuxième Rencontre internationale d'École à Rome en juillet 2010. Ils sont présentés dans l'ordre où ils ont été faits afin de conserver la configuration de la journée.

Le numéro se termine avec les troisièmes contributions de membres des cartels du CIG 2008-2010 et, comme d'habitude, l'information sur les futures échéances de notre communauté.

Dans ce moment de permutation, je crois exprimer le sentiment de l'ensemble de mes collègues du CIG et du CAOE en soulignant la satisfaction que nous ont donnée notre collaboration, ses discussions animées, son rythme assez soutenu au long des deux années, comme ses résultats. L'École internationale, avec les questions posées par la passe, a gagné semble-t-il en présence et en consistance. Le prochain CIG va poursuivre et cela permet déjà d'augurer pour notre école d'une bonne année 2011.

Colette Soler.

Programme de la 2^e Rencontre internationale d'École

• 9 h 30 - 11 h *Présidence : Antonio Quinet*

Pascale Leray, AE, France : « Le réel après la passe »

Mario Brito, AE, Venezuela : « Passe ce qui pourra » (« Pase lo que pase »)

Florencia Farias, cartel 3, Argentine : « Rêves de l'analysant, rêves du passant » (« Sueños del analizante, sueños del pasante »)

• 11 h 15 - 12 h 45 *Présidence : Maria Teresa Maiocchi*

Marcelo Mazzuca, AE, Argentine : « L'inconscient correcteur (Une voix qui se fait lettre) », (« El inconsciente corrector (Una voz que se hace letra) »)

Patricia Dahan, AE, France : « Le pas de sens de l'interprétation »

Colette Soler, cartel 1, France : « Mettre le réel à sa place »

• 14 h 45 - 16 h 15 *Présidence : José Monseny*

Cora Aguerre, AE, Espagne : « Fin d'analyse, passe et École », (« Fin de análisis, Pase y Escuela »)

Elisabete Thamer, passeuse, France : « La passe pas-toute : l'épreuve du passeur »

Michel Bousseyroux, cartel 2, France : « Bouchon du réel et débouché de l'analyse »

• 16 h 30 - 18 h *Présidence : Maria Eugenia Lisman*

Carmelo Sierra Lopez, passeur, Espagne : « Le temps de l'expérience de passeur et ses conséquences » (« Tiempo de experiencia como pasador y sus consecuencias »)

Maria Luisa Rodriguez Sant'Ana, passeuse, Brésil : « Un savoir sans sujet supposé » (« Um saber sem sujeito suposto »)

Deuxième Rencontre internationale d'École. Rome, juillet 2010

Pascale LERAY (France)

Le réel après la passe

Il s'agit ici d'une approche de la question du réel après la passe, pour celui qui s'autorise comme analyste et qui se trouve être dans les conséquences de son expérience de passe. Pour cela, il m'a paru essentiel d'examiner la portée de ce réel dans le temps de la fin, celui qui permet de conclure sa cure.

Il s'agit ici d'interroger l'après-passe comme temps crucial et ce pour plusieurs raisons, d'abord parce qu'il est celui dont dépend l'achèvement du deuil de l'objet *a*. C'est le temps qui opère la séparation d'avec l'analyste, temps d'un réel qui, après avoir destitué le sujet et fait désêtre son analyste, atteint alors à l'être de jouissance de l'analysant qu'il fait inconsistencies. Ce temps de fin est crucial aussi parce qu'il met en jeu dans cette séquence dernière la mise au point du désir de l'analyste qui a émergé dans la passe. Cette mise au point est celle qui fait porter à conséquence l'effet de la destitution du sujet en ce qu'elle atteint son être, cette fois-ci en tant qu'être de désir, accordée à l'opération radicale sur son être de jouissance.

Pas étonnant qu'il y ait alors dans cette terminaison de l'analyse quelques effets d'affects, au pluriel ; il se pourrait qu'il n'y en ait pas qu'un seul en effet, tant la discontinuité œuvre aussi sur ce versant dans la fin. Cela n'amortit en rien la portée du nouvel affect, dégagé par Lacan dans sa préface de 1976, comme étant cette satisfaction qui dans sa particularité marque cette fois-ci le terme de l'analyse. Arrêtons-nous un instant pour considérer ce qui fait justement sa différence.

Cette satisfaction répond du nouvel être de désir, celui de l'analyste, et elle marque la séparation d'avec les autres satisfactions prises pendant tant d'années à venir parler dans le dispositif analytique. En ce sens, il y a déjà dans l'acte de se présenter à la passe un détachement à l'œuvre à l'égard de ces satisfactions, vis-à-vis desquelles il y aurait à établir des distinctions cliniques.

Je me limiterai ici à reprendre en les distinguant la satisfaction du déchiffrement, en prise avec le mi-dire de la vérité, une satisfaction relative au travail du signifiant, suscitée par la souffrance du symptôme et articulée au sujet supposé savoir, et une autre satisfaction plus difficile à déloger, silencieuse, celle de la pulsion connectée à la présence de l'analyste comme objet, et qui sera celle à perdre pour terminer son analyse.

La satisfaction de fin, qui s'éprouve comme terme du mirage de la vérité, dont Lacan nous dit que seul le mensonge est à attendre, est liée à la perte de cette jouissance de l'objet *a*. Mais cette satisfaction qui entraîne un sérieux allègement, que vaudrait-elle si elle n'attestait pas en même temps d'une invention singulière, qui, aussi modeste soit-elle, est celle d'un nouage nouveau de l'inconscient avec ce réel produit par l'expérience de la passe. Au-delà de son mirage, la vérité n'en est pas pour autant exclue, puisqu'elle prend une autre place dans le discours de l'analyste, où elle marque l'impossible qui fait le ressort du savoir de l'analyste, à interroger pour continuer d'avancer.

Cette invention singulière comme effet de la passe est le fait réitéré d'un savoir sans sujet, et la satisfaction qui l'accompagne dès lors ne peut être une satisfaction du sujet, même si elle l'atteint, mais nous dirons qu'en son fond elle touche surtout à l'être pulsionnel dégagé de la demande. Et ce qui me fait avancer cela, c'est l'effet obtenu dans la fin de la cure, cette satisfaction étant celle qui assèche définitivement le reste de libido analysante, par où le transfert trouve à se résoudre.

Cet effet pulsionnel touche à l'être du nouvel analyste et il est tout aussi imprévisible que le fut celui de l'éclair de la passe clinique. Tous deux ont affaire à la dimension cruciale de l'acte qui amène au terme de l'analyse. L'acte et le temps sont étroitement liés pour ce qui est de la fin comme finitude de l'analyse.

La question du réel ainsi située concerne celle du désêtre qu'il faut pour qu'il y ait de l'analyste, ce qui revient à interroger la passe, disait Lacan, comme « le moment de savoir si dans la destitution du sujet, le désir advient qui permette d'occuper la place du désêtre ¹ ». Ce désêtre ne se confond pas avec la destitution subjective de l'analysant, opération cependant essentielle qui fait passe, et qui fait de l'inconscient ce savoir sans sujet. Mais la chute du sujet supposé savoir au moment où est dévoilé l'être de jouissance de l'analysant n'est pas encore ce qui permet la séparation d'avec l'analyste, alors qu'il se produit là une séparation d'avec l'Autre du savoir. Autre chose est cette séparation de fin, un avènement touchant à un assentiment à l'être, comme désêtre, qui change encore le rapport de l'inconscient à son réel.

Cela s'obtient de passer du manque à être au manque d'être, qui frappe les différentes positions subjectives de l'être, l'être de désir, l'être de savoir et l'être de jouissance. C'est vis-à-vis de cet être de jouissance qu'intervient l'expérience du désêtre dans le temps de la fin, celle-ci dégageant l'objet *a*, l'objet cause comme reste irréprésentable, et qui revient à ne faire de l'être de l'analyste rien d'autre que la prise d'un désêtre.

Lacan a interrogé cette expérience à maintes reprises dans son enseignement, et dès sa proposition de 1967 lorsqu'il avance que « la paix ne vient pas aussitôt sceller cette métamorphose où le partenaire s'évanouit de n'être que vain savoir d'un être qui se dérobe ² ». Pour celui qui s'autorise à son tour il y faut ce pas de plus, celui à partir duquel « il sait être un rebut ³ », ce qui suppose d'avoir effectué cette opération périlleuse, celle de l'affrontement à son horreur de savoir et d'en avoir cerné la cause en tant que réel.

Dans son discours à l'EFPP aussi il met l'accent sur la destitution subjective du sujet qui fait « être plutôt, singulièrement et fort ⁴ » et qui n'a « rien à faire avec le désêtre dont c'est la question de savoir comment la passe peut l'affronter ⁵ ». Ce terme *affronter* signale me semble-t-il une autre rencontre du réel, dont le passant peut être saisi au cours du témoignage, à partir de laquelle ce qui « être singulièrement et fort » pour lui ne le soit pas au point de faire obstacle à son propre désêtre. Ce réel atteint ce qui n'a pas à prendre ici consistance, soit « la vérité de ce savoir ⁶ » que ce passant est devenu, et dont il y a à prendre la mesure. Le désêtre, cette sorte de distance, ce « n'y pas être ⁷ » à affronter dans la passe, ne serait-il pas finalement ce par quoi le parlêtre se fait réponse à l'inconscient réel, se manifestant, lui, comme irréductible, y compris aux trouvailles de la cure, sur lesquelles pourtant la passe s'appuie ?

1. J. Lacan, *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 586.

2. *Ibid.*, p. 254.

3. *Ibid.*, p. 309.

4. *Ibid.*, p. 273.

5. *Ibid.*, p. 274.

6. J. Lacan, *L'Acte psychanalytique*, séminaire inédit, p. 88.

7. *Ibid.*, p. 88.

Là serait le paradoxe : les bouts de savoir bordant la coupure de la passe clinique ont atteint le réel avec le symbolique, mais c'est pour mieux réaliser l'incommensurable du réel qui reste hors de prise et ne s'atteint que par bribes au moyen de ces petites inventions langagières. Dire les choses ainsi situe l'invention qui advient dans le temps de conclure : un nouveau nouage de la structure là où l'analyste peut se faire le support du sujet supposé savoir en faisant place à cet être sans essence qu'est l'objet *a* en place de réel. L'analyste le réalise-t-il à ce point lorsqu'il s'autorise dans sa passe ? Est-ce possible d'ailleurs à ce moment-là ?

Il me semble que réside ici tout l'enjeu du temps de se faire à l'être qui désêtre, et là il n'y a aucun chemin tracé pour cette mise au point du désir de l'analyste, si ce n'est par ce savoir qui s'invente sans qu'aucun sujet le sache, mais qui devra le reconnaître, comme le dépassant.

Le temps de la fin invente une solution sinthomatique qui noue autrement la structure du parlêtre en dégageant l'inconscient réel, celui qui ne cesse pas de se manifester comme le réel impossible à fixer par le sinthome. Cette solution qui fait le nœud de la fin, c'est pourtant avec le sinthome et son réel réduit qu'elle advient, mais ce n'est pas sans un dire qui nomme et une écriture qui soulève l'ex-sistence d'un réel incommensurable, dont je vais essayer de dire quelques mots.

Après la passe, il m'a fallu un certain temps pour réaliser la portée épistémique mais surtout éthique de ce temps d'après-coup, tant il est vrai que l'on ne peut lâcher sa passe aussi vite que ça, tout comme l'on n'accomplit pas de façon immédiate le deuil nécessaire à la fin. Suivant en cela Maurice Blanchot énonçant dans *L'Écriture du désastre* que « dans le travail de deuil, ce n'est pas la douleur qui travaille : elle veille ⁸ », j'avancerai alors qu'à l'inverse de l'éternisation de ce temps de deuil, agit dans ce temps de la fin une hâte nouvelle, sans laquelle il n'y aurait pas moyen de conclure.

Cette hâte est chevillée à celle du temps traversé par le désêtre. Tel est l'éprouvé. Ce temps bouscule ce suspens où il est impossible de rester, là où, ce que la passe a introduit comme coupure, il revient ici de l'amener jusqu'au bout de l'expérience avec son dire. « Dire a quelque chose à faire avec le temps ⁹ », indique Lacan dans *Le Moment de conclure*. Il s'appuie sur le reste de jouissance ne passant pas à la castration, ce reste que l'on retrouve au cœur du sinthome sans lequel il serait bien impossible d'inventer la solution singulière.

Ce dire conclusif qui est noué à l'acquiescement à cet être qui reste, par quoi serait-il dicté sinon par un réel que le symbolique ne régit pas et qui oblige l'analysant à prendre la mesure de ce savoir sans sujet qu'est l'inconscient. Un réel tel qu'il impose ce dénuement, là « où les mots cessent d'être [...] des possibilités de salut [...]. S'en remettre au désarroi ¹⁰ ». Tel est le dire de Blanchot, qui, je trouve, résonne ici avec celui de Lacan situant l'expérience de l'*Hilflosigkeit*, du désarroi absolu au terme de l'analyse. Mais ce dénuement n'est pas seulement à envisager comme la pointe extrême de l'expérience, il est surtout *désir* et *dire*, marquant l'instant où le nouvel analyste trouve à se loger à la place qui met l'objet *a* en fonction.

Ce dénuement impose une distance nouvelle avec ces bouts de savoir inédits qui ont jalonné le témoignage de passe, au point qu'il devient parfois difficile de pouvoir dire, de pouvoir écrire. Ce qui fait le fond du pouvoir trouve ici sa ruine, celui de la *m'êtrise* finalement. Il s'agit de faire autrement. « Qui écrit est en exil de l'écriture, là est sa patrie où il n'est pas prophète ¹¹ », écrit encore Blanchot.

8. M. Blanchot, *L'Écriture du désastre*, Paris, Gallimard, coll. « NRF », p. 86.

9. J. Lacan, *Le Moment de conclure*, séminaire inédit, p. 9 et 10.

10. M. Blanchot, *L'Écriture du désastre*, *op. cit.*, p. 25.

11. *Ibid.*, p. 105.

Mais quelque chose de l'ordre d'un discernement advient : il permet de réaliser ce qui a impulsé la décision de faire la passe et ce qui reste après, et qui en appellera toujours au dire. Les bouts de savoir inédits dont la passe se soutient ont pu nommer quelque chose du réel grâce aux éléments signifiants hors sens, dont certains se sont précipités en lettre. S'y est trouvé impliqué le choix intime de l'analysant à l'égard de ce qui lui est venu de son inconscient comme hors sens, d'en avoir assumé la dimension de jouis- sens.

Avoir pris son essor de l'équivoque qui suspend le sens, mais avoir tranché par l'écriture de la jouissance irréductible est déjà un consentement au réel, central dans la passe, mais autre chose engage dans la fin l'être de l'analyste et c'est ce qui noue son rapport à l'inconscient réel.

Advenir à cette place de l'analyste dépend de la façon singulière, impliquant certains effets de lalangue, avec laquelle il a abordé son désêtre : là se situe ce qui l'inspire dans son acte à venir, tant celui-ci dépend de la pratique de la lettre que l'analyste maniera dans la cure. Celle-ci « ne se supporte de l'écrit en ceci que le rapport sexuel ne peut pas s'écrire ¹² », nous dit Lacan. C'est une pratique qui se soutient d'un exil, celui du défaut du sexuel, de son réel comme l'exclu du sens. C'est aussi le réel en tant qu'il fait limite au savoir.

La façon dont l'analyste répond à cet exil qui touche à l'être de savoir importe tout autant me semble-t-il que celle de l'écart avec lequel il se débrouille dans l'identification au symptôme. Je m'appuie ici sur ce qu'avance Colette Soler pour formuler la raison de l'écart. Je la cite : « Que l'on s'identifie à son symptôme n'implique pas que l'on ait identifié son symptôme [...] c'est l'inconscient réel, l'inconscient lalangue qui fait là obstacle à ce qu'on identifie le symptôme autrement que de façon hypothétique, s'il est bien vrai que les effets de lalangue dépassent tout ce que le sujet peut en saisir ¹³. » Le désir de l'analyste dépend alors aussi à cet égard du rapport qu'il entretient avec l'invention sinthomatique de fin d'analyse.

Le rapport à cette invention, Lacan le pose en termes de *savoir y faire avec son symptôme*, de l'avoir débrouillé avec « un savoir y faire avec lalangue ¹⁴ ». C'est de là, me semble-t-il, que peut se maintenir un rapport à l'inconscient où le non-savoir se corréle au réel. L'identification au symptôme nécessite ce travail de réduction de la jouissance de son inconscient, avec la lettre fixant son reste ; mais ce *savoir y faire* introduit dans cette dimension du dire une distance prise avec cet Un fixant le réel de la jouissance irréductible. L'invention de la fin, qui fait passe à l'inconscient réel, se ferait par cette acquiescence au réel impossible à attraper directement par quelque dire que ce soit. C'est même exactement l'inverse qui se produit, le dire dans la fin s'oriente « sous l'attrait de l'impossible réel ¹⁵ » où « reste l'innommé au nom de quoi nous nous taisons ¹⁶ », énonce Maurice Blanchot. Nous pourrions avancer que l'analyste advient avec ce qui provient des effets de son désêtre d'une part, mais de ce désêtre en tant qu'il rencontre et se conjugue aussi avec des effets de lalangue. Partant de là, son dire singulier est structurellement un abord de la présence opaque du réel qui aussi le concerne.

Pour conclure, je relèverai comment l'analyste se soutient de l'écriture dans l'analyse, de celle qui dans la parole fait place à l'ex-sistence du dire. Celle-ci fera l'interprétation qui opère dans chaque cure en mettant en jeu *l'être de non-savoir*, qui, nous dit Lacan, « doit se réduire à n'être que le complément du symptôme. Voilà ce qui lui fait horreur et ce qu'à l'éliider, il fait jouer vers un ajournement du statut de la psychanalyse ¹⁷ ».

12. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 35.

13. C. Soler, *Lacan, l'inconscient réinventé*, p. 121.

14. *Ibid.*, p. 123.

15. M. Blanchot, *L'Écriture du désastre, op. cit.*, p. 139.

16. *Ibid.*, p. 139.

17. J. Lacan, *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, séminaire inédit, p. 465.

Mario BRITO (Venezuela)

Passe ce qui pourra

Ce que je veux vous transmettre aujourd'hui est le savoir d'une expérience, la mienne, sur la fin de l'analyse et son rapport avec la passe. Un enseignement de plus, comme tant d'autres jusque-là proposés qui parlent d'une fin avec des fins multiples.

Il est difficile de vous parler de ce savoir sans faire le lien avec le témoignage transmis, ce qui se produit dans la passe, ce qui s'est dévoilé *a posteriori* et ce que j'ai tiré de l'expérience, parce que, bien que discordants, il est impossible de les dissocier ; et c'est ainsi, parce que « l'inconscient est peut-être discordant, mais il nous mène à ce réel, ce réel du fantasme ¹ ».

Ce savoir qui s'est présenté à moi a eu un effet de surprise et m'a amené à faire la passe ; je le partage avec vous aujourd'hui : un désir qui implique pour moi transmission et engagement auprès de la cause de l'École. Être ici présent garde une signification, une nouvelle rencontre avec des questions sur mon expérience analytique, d'où proviennent les notes que je me suis formulées à propos de la fin de l'analyse et de sa relation avec la passe.

Je commencerai par la période de la fin, durant laquelle j'ai fait un rêve qui marquait les prémices du moment de conclure et annonçait la passe. Dans ce rêve, je me trouvais dans un auditoire semblable à celui-ci, lors d'une rencontre organisée. J'y étais en tant qu'auditeur et mon analyste présentait un travail sur un cas clinique. Je ne parvenais pas à bien distinguer sa voix, mais en le voyant, et comme si je le savais, je me rendais compte que sa présentation portait sur mon travail analytique. Alors, je me sentis contrarié et je dis que ceci ne lui revenait pas, que j'étais le seul à pouvoir présenter ce travail.

À cette époque, je me trouvais propulsé dans la perplexité de mes productions. L'inconscient se trouvait à la merci d'une élaboration qui se faisait au-delà de la simple présence dans le dispositif analytique. À chaque instant correspondait un nouveau savoir insu de ce qui était écrit dans mon inconscient et qui, à mon étonnement, convergeait avec les activités de formation de l'École. Je passais par un moment unique, désigné non comme un point dans le temps mais plus comme un intervalle. Aujourd'hui, je peux considérer qu'il s'articulait avec une position singulière dans mon parcours analytique.

Un jour, en me rendant en voiture à une séance, je conduisais l'esprit tout occupé à mes élaborations et, sans m'en rendre compte, je dépassais l'immeuble dans lequel se trouvait le cabinet. En faisant demi-tour, je riais de mon acte manqué. L'analyste était restée au-dehors et, au moment opportun, l'occasion de passer à l'acte allait se présenter à moi.

« Le cabinet est-il au premier ou au deuxième étage ? » En prenant l'ascenseur, ce doute qui malgré tant d'années s'était parfois emparé de moi à cette époque avait disparu. Ce jour-là, je dis : « Au premier, pas au deuxième, elle est au premier, moi aussi. » Tout poussait vers la fin.

J'entrai dans le cabinet et je m'allongeai sur le divan. Je commençais à parler, mais c'était un parler évasif, comme celui de quelqu'un qui ne veut rien dire. Mon attention se dirigeait vers un bruit métallique. C'était comme si elle était en train de jouer avec des trombones dans un récipient et je m'imaginai me lever du divan et la voir remuer les petits objets. En

1. J. Lacan cité par M. de la Oliva, « Temporalidad del pase y post-pase ». Récupéré dans www.ffcle.es/files/temporalidaddelpaseypostpasedelaoliva.doc

même temps, je me disais : « Elle ne me prête plus attention, mais en réalité, je n'en ai plus besoin. »

À cet instant, comme si elle lisait dans mes pensées, elle me demanda : « Qu'est-ce que tu veux dire, par tous ces détours ? », et sans penser je lui répondai : « Eh bien, je n'ai plus rien à dire ici. » Je me levai, la regardai, la remerciai, en ajoutant : « Je t'appellerai pour qu'on se revoie et pour te présenter le matériel que je vais amener à la passe. » À ce moment, le désir s'était accompli en acte ; et en sortant quelque chose continuait encore à vibrer. Cette sortie fut l'instant de la fin de l'analyse, mais... était-ce la fin ?

Le moment de conclure et le moment de la passe « sont corrélés mais l'un ne se superpose pas à l'autre ² », et entre eux surgit le moment opportun, l'instant, qui doit être saisi au vol pour passer à l'acte ; en cela, la fin est un acte, un « je ne pense pas ».

Dans le dictionnaire, le mot « fin » à deux significations, « comme terme ou terminaison de quelque chose, ou comme objectif à poursuivre ». Dans le langage des réseaux informatiques, la « fin » est simplement « un identificateur qui ne ferme pas la connexion mais qui indique la fermeture ; c'est-à-dire qu'il déclenche le début du processus de fermeture ». En prenant en compte les deux définitions, on pourrait dire que la fin de l'analyse est un instant, un acte, où quelque chose s'arrête et quelque chose s'ordonne, qui indique la fermeture, sans être fermeture, mais qui déclenche le début du processus de fermeture.

Par conséquent, le moment de conclure est comme une porte battante. La porte bascule d'un côté à l'autre et dans ce mouvement quelque chose passe. Chaque oscillation est une rencontre avec un point d'aboutissement et ce qui s'ordonne du côté du désir. Dans cette oscillation, il y a un instant qui, pris sans penser, passe à l'acte.

Cet acte amorce le début du processus de fermeture. Si la fermeture se présente au dernier moment dans le dispositif analytique, on peut penser que l'indicateur de la fin s'est présenté avant ; ou alors, cette fin peut se situer au moment de la passe ou après la passe. C'est pour cela que le moment de la passe se situe logiquement au-delà du moment de conclure, bien que le désir soit là avant.

Trinidad Sanchez, dans son article « Desde antes », nous dit : « Le déclenchement de la sortie transporte une certitude [...] l'analyste reste derrière, l'énigme qui l'avait si longtemps entouré s'était transformée en savoir, et son dire s'était converti en désir ³. »

Nous savons que « l'objectif de n'importe quel traitement psychanalytique consiste à amener l'analysant à articuler la vérité de son désir, mais la question de la fin consiste en quelque chose de plus que le fait de savoir si la cure a atteint ou non son objectif ; autrement dit, si elle est arrivée à son point final logique ⁴ ». En ce sens, se pose la question de la fin avec des fins multiples. Un analysant peut arriver à se rendre compte de ce point final au moment de conclure dans le dispositif analytique ou alors celui-ci peut se révéler ensuite. Cela nous permet de nous poser quelques questions : la passe est-elle une partie de la fin de l'analyse ? Y a-t-il analyse au-delà de l'analyse ? La passe peut-elle générer des effets qui mènent à une fin après la passe ?

Dans le séminaire *Les Quatre Concepts fondamentaux* ⁵, Lacan se pose la question du destin de la pulsion. Comment la pulsion est-elle vécue « après » la traversée du fantasme ? Cet « après », entre guillemets, pourrait nous indiquer que c'est dans un temps distinct et qu'il se

2. D. Fingerhann, « El momento del pase » (2006), *La Azotea*, revue du Forum lacanien du Venezuela, n° 7, Caracas, juin 2009.

3. T. Sanchez-Biezma de Lander, « Desde antes », *La Azotea*, revue du Forum lacanien du Venezuela, n° 7, *op. cit.*

4. D. Evans, *Diccionario introductorio de psicoanálisis lacaniano*, Buenos Aires, Paidós, 2005.

5. J. Lacan, *Seminario 11, Los Cuatro Conceptos fundamentales*, Buenos Aires, Paidós, 1987.

trouve hors du dispositif analytique, dans un moment au-delà de l'analyse ; en conséquence, la passe pourrait être ce moment-là.

Dans un travail intitulé « Avant, pendant et après la passe ⁶ », j'ai avancé que la passe avait signifié pour moi un tour en plus et que c'est à ce moment-là que j'ai pu nouer certains points qui restaient de mon analyse. Comme produit du travail analytique existait un certain savoir, mais il manquait au moins un tour. Un tour qui a commencé au moment de la passe et qui a continué après avoir transité par le dispositif. Je suis sûr que je n'aurais pas pu formaliser la logique finale de l'analyse sans cette expérience de circuler par la passe. Un circuler, comme effet des entretiens avec les passeuses, a permis une rencontre avec un savoir qui demeurerait malgré tout comme une ombre de l'analyse.

À ce sujet, dans le texte sur l'expérience de la passe du 3 novembre 1973, Lacan raconte que quelqu'un avait comparé la passe à une sorte d'« éclair ». D'où Lacan tira la réflexion : « La passe peut-elle mettre en relief pour celui qui s'y offre, comme peut le faire l'éclair, avec une lumière totalement distincte, une certaine partie d'ombres de son analyse ? C'est quelque chose qui seulement incombe au passant ⁷. »

Avant cela, certains témoignages rendent compte du fait que l'inconscient se dévoile à nouveau durant la procédure de la passe, que reviennent les rêves, les lapsus, les actes manqués, dire et énoncés qui paraissent révéler que c'est la seule manière de faire passer l'expérience. « Dans certains cas, les passants arrivent à cette fin logique dans la passe même et certains restes qui n'ont pas été perdus pendant l'analyse sont perdus pendant la passe. En particulier, ceux qui se réfèrent à l'objet cause de la division du passant et non au lieu transférentiel relatif au sujet supposé savoir ⁸. »

Dans mon cas, ce rayon de lumière s'est traduit en un signifiant, « vérifier », et une phrase, « Passe ce qui pourra », qui m'ont permis, à ce moment, de trouver un sens aux actes manqués qui s'étaient manifestés durant mon voyage à São Paulo – où j'ai eu mon entretien avec la secrétaire de la passe – et à d'autres qui se sont révélés à l'aéroport à mon départ pour Medellín, quand j'allai rencontrer les passeuses. En réalité, c'est dans le dispositif que j'ai pu saisir ce signifiant qui noue toute une histoire, les symptômes, la relation transférentielle et la position de jouissance.

Dans l'un des entretiens, j'ai fait un lapsus qui m'a amené à « Passe ce qui pourra ». Ce fut un tel événement que j'ai d'ailleurs employé la phrase pour conclure un courrier électronique que j'ai envoyé à mon analyste. Ce courrier a signifié le départ et le deuil de fin de l'analyse, ce fut la fin.

De « rien à me-voir » où le sujet soutient l'assurance que lui donne ce fantasme et où se constitue la fenêtre sur le réel, se fait un virage où l'accroche du désir n'est plus qu'un désêtre, « passe ce qui pourra ».

Mais ce n'est pas encore fini, la porte battante oscille toujours, à un certain moment elle s'arrêtera mais ce n'est pas maintenant, et quand je dis maintenant, je fais référence à ce moment-là. Je considère que ce vibrer est celui qui peut amener certains passants à « une analyse au-delà de l'analyse » et d'autres au transfert de travail.

Quelques jours avant d'envoyer le titre de cette intervention, je lisais de nouveau la « Proposition du 9 octobre 1967 ». À un moment, la lecture se trouva interrompue par un

6. M. Brito, « Antes, durante y después del pase », travail présenté lors de la clôture du Collège clinique 2008-2009, inédit.

7. J. Lacan, « Sobre la experiencia del pase » (3 novembre 1973), *Ornicar?*, n° 1, Barcelona, Ed. Petrel, 1981.

8. S. Wainsztein, « Pases y fin de análisis » (1999). Récupéré dans <http://www.efba.org/efbaonline/wainsztein-09.htm>

appel, c'était mon père qui était en Espagne et qui m'annonçait qu'il allait reporter son voyage au Venezuela à cause des problèmes de santé de ma grand-mère. À la fin, il me dit : « Bon, mon fils, on verra... »

Je reprends ma lecture et, au moment où je suis en train de lire sur la passe de l'analysant à l'analyste, par rétroaction – caractéristique propre au temps logique –, se présente un instant de comprendre. Ce « on verra » avec lequel je me disputais tant avec mon père est inscrit en moi ; mais le travail analytique l'a transformé en un « au-delà du père ». Être ici présent face à vous aujourd'hui m'est rendu possible parce que je me permets un « on verra bien [traduction : allons-y], passe ce qui pourra ».

En conclusion, « l'analyste est l'analysant pérenne après l'analyse⁹ », parce que son désir l'amène à s'interroger constamment. C'est ce qui permet l'ouverture au nouveau et rend possible l'enseignement ; mais pour cela un parcours qui demande un temps interminable est requis, jusqu'à ce que la porte battante cesse de bouger. La formation de l'analyste ne peut se comptabiliser en temps chronologique parce que l'inconscient n'opère pas dans ce temps-là.

9. C. Soler, *Que se espera del psicoanálisis y del psicoanalista : conferencias y seminarios en Argentina*, Buenos Aires, Editorial Letra Viva, 2001.

Florencia FARIAS (Argentine)

Rêves de l'analysant, rêves du passant

Mon expérience dans un cartel de la passe

Faire passer quelque chose du réel est un défi difficile pour les psychanalystes. Le dispositif de la passe est une structure qui facilite, de la part des passants, qu'« un morceau de réel », où toute l'existence semble se dérouler, se présente. Pouvoir situer la manière dont un sujet a pu opérer avec le réel permet qu'il y ait de la place pour l'acte, que « quelque chose arrive », dans le sens de la transmission et de l'événement. Nous espérons que la singularité de chaque passe, de chaque fin d'analyse, apparaisse quand le cartel reçoit le témoignage des passeurs.

Passer par le dispositif de la passe n'est pas sans conséquences et en ce qui me concerne ce fut une expérience intense : elle a eu une incidence sur ma théorie et sur ma pratique.

Participer à un cartel de la passe est un privilège. C'est l'occasion qu'on offre à un analyste de pouvoir être dans le cœur de l'expérience analytique et de l'École. Bien que, à mon avis, la position qui convient à un membre d'un cartel de la passe soit celle de l'analysant, en ce qui concerne la perspective d'offrir son écoute, il se trouve dans la position d'analyste, et non pas dans celle du sujet supposé savoir, dans le point de se soustraire à son propre fantôme et à ses préjugés. Cela exige d'affronter un impossible : décider sur ce qui est impossible de dire.

Le cartel de la passe écoute « la dernière histoire que le passant se raconte ». Il permet une lecture de ce qui est arrivé dans sa cure. Il interroge la multiplicité des solutions trouvées pour ceux qui sont arrivés à l'inconscient réel, c'est-à-dire ceux qui sont arrivés à élaborer le symbolique inclus dans le réel. C'est la vérité menteuse du symptôme.

La place des rêves dans les témoignages

Ce qui m'intéresse de partager aujourd'hui avec vous, c'est la réflexion à propos d'un trait qui se répète dans la plupart des témoignages des passants et que j'ai pu vérifier dans les passes écoutées dans cette brève expérience : *la place fondamentale donnée aux rêves*. Dans leurs récits, beaucoup de passants prennent les rêves pour s'orienter dans l'expérience de la passe. Il semblerait que ceux-ci offrent une substance qui leur permet d'avoir un sentiment d'authenticité de l'expérience.

Les rêves constituent la voie d'accès à l'inconscient. Nous vérifions que les formations de l'inconscient n'ont pas été effacées dans les témoignages. Mais les rêves permettent aussi un accès au réel. C'est ce qui m'intéresse de souligner.

Freud découvre que le rêve est révélateur du désir d'un sujet. Mais il y a quelque chose de sinistre face au désir. Lacan ajoute que le rêve est un hommage à la réalité faillie. Nous devons chercher le réel au-delà du rêve, dans ce que le rêve a recouvert, a caché derrière l'absence de représentation.

Au moment où nous nous rapprochons, dans les rêves, de ce qu'il y a vraiment de réel, nous nous réveillons pour continuer endormis. Nous pourrions donc dire que le rêve protège de la rencontre avec le réel en tant qu'impossible, mais aussi qu'il le fait possible par allusion.

Néanmoins, plusieurs points sont à interroger et à différencier à propos de la fonction de ces rêves. La clinique de la fin d'analyse n'est pas la même que celle de la passe. Ce sont deux temps différents, même s'ils sont solidaires et si parfois ils se superposent ou s'entrecroisent. La fin d'analyse arrive et nous le savons presque avec certitude. Le travail de la passe, nous savons sa durée. La clinique de sa propre analyse se réalise dans cette durée.

Bien que ce soient deux moments différents, je prends comme hypothèse que la fin d'analyse chez plusieurs sujets finit dans le travail de la passe. Par conséquent, les rêves faits pendant l'analyse n'ont pas le même statut que ceux faits pendant le processus de la passe.

Je distinguerai trois catégories de rêves pour penser cette différence :

1. Les rêves advenus pendant la cure ;
2. Les rêves de la fin d'analyse ;
3. Les rêves faits à partir du dispositif de la passe.

Les rêves des témoignages

Les rêves advenus pendant la cure

Plusieurs passants utilisent le récit de leurs rêves pour mettre de l'ordre dans l'histoire de leur analyse. De cette manière, le rêve et ce que les passants en ont déduit semblent conduire l'expérience. Ils parlent d'un moment très important de leur analyse et en particulier de sa fin.

Les différents rêves qu'un analysant produit dans son analyse font un sort à sa position subjective, illuminent des secteurs de l'analyse et les opérations arrivées et démontrent la position fantasmatique.

Certains rêves indiquaient l'entrée en analyse, motif du « passage au divan » ; d'autres rêves ont été fondamentaux parce qu'ils présentaient l'« objet ». Ces rêves se voyaient attribuer une valeur de certitude dans le chemin de la construction du fantasme. Le rêve dans la direction de la cure constitue une articulation qui témoigne de l'écriture de la logique fantasmatique qui traverse le sujet.

Dans la relecture que nous faisons en suivant le fil des rêves, nous concluons à la valeur de l'écriture, de ce qui s'est produit dans le transfert par rapport au temps où la cure se trouve. Ce sont des rêves faits en transfert, interprétés en analyse, qui montrent la manière dont la séparation a opéré et qui l'habilitent à suivre la lettre de son désir.

L'intemporalité qui caractérise les processus inconscients permet qu'une scène passée, où le sujet est resté fixé, ait lieu. Le transfert est médiateur pour que le rêve permette de libérer cette scène fantasmatique qui maintient le sujet réprimé.

Les rêves de la fin d'analyse

La plupart des passants situent des rêves qui vérifient la fin de leur analyse. Ils extraient d'eux des conséquences en ce qui concerne le savoir d'une cure. Pour quelques-uns, un rêve permet de resignifier une histoire entière. D'autres rêves accentuent un virage qui consiste en des figurations de videment de l'objet et sont déchiffrés comme des sorties de la logique phallique : « Tel objet se dissolvait », il s'agissait de « parcourir un vide », ou bien d'« entourer un vide ».

Les passants attribuent aux rêves la caractéristique d'être des signaux fondamentaux de la construction et aussi un degré d'affranchissement du fantasme. Ils articulent ce qui est pulsionnel, comme une démonstration qui ne peut plus accéder par le biais de la parole au-delà du fantasme. Ce sont des rêves qui écrivent – écriture de jouissance.

Une passante rêve à la fin de son analyse : « Je joue dans un parc pour enfants. Il y a un tube où les enfants rentrent. Je regarde par le tube, je regarde une rate au-dessus qui me regarde avec un seul œil, elle est avec ses petits au-dessus. » Rêve qui finit par précipiter la nomination dans les membres du cartel. Rêve où nous pouvons cerner un parcours pulsionnel où nous pouvons entrevoir un virage qui fait un sort à l'avènement d'un nouveau désir, le désir de l'analyste.

Dans ce témoignage, le réel s'est manifesté à différents niveaux : il y a un reste pulsionnel du côté du scopique et de l'anal dans ce regard réel du rat. La passante l'associe avec ce qui est sale. Se déplacer par le bas, un regard sans Autre. Une pulsion qui devient opaque et au service de l'écoute dans la position d'analyste, en produisant une incidence effective dans sa pratique d'analyste qui lui permet un « changement de style » dans son écoute. Modification de la pulsion, de cette curiosité insatiable et infantile, vers une pulsion de savoir qui devient désir d'analyste délimité.

Les rêves de la passe

Les sujets qui demandent la passe démontrent que celle-ci rouvre l'inconscient. Les rêves que la passe engage sont des témoignages de ce phénomène. Rêves dans le passant, rêves qui précipitent la demande de la passe (rêves engagés par exemple sous le nom des passeurs), le rendez-vous avec quelques-uns d'entre eux, l'attente de la réponse du cartel. Cela fait un sort au manque d'épuisement de l'inconscient, bien qu'il y ait fin d'analyse.

Différentes voies d'investigation s'ouvrent. Je prends en considération les hypothèses suivantes : qu'est-ce qui se passe avec l'inconscient ? La passe ne semble-t-elle pas quelquefois repousser l'inconscient ? Comme si cet espace de l'inconscient s'ouvrait une autre fois. Donc, la passe est-elle une partie de la fin d'analyse ?

Nous pouvons déduire de ces témoignages qu'il y a des analyses qui se concluent dans la passe. Il y a des restes de l'analyse que nous finissons de perdre dans la passe. Si cela est vrai, où perdons-nous les restes de la passe ? Quelle est sa destination ? Est-ce dans la transmission *a posteriori* ?

Il faut souligner que sans doute ces rêves n'apparaissent pas comme des énigmes qui demandent des interprétations. Ils ne sont pas dirigés vers l'Autre. Ils n'ouvrent pas le déchiffrement. Ils permettent d'ouvrir une conclusion qui se laisse lire. Ils semblent interpréter par eux-mêmes. Ils sont interprétés par les passants comme effet de la vérité.

Que la fin de l'analyse soit une certitude de l'analysant est possible parce qu'il s'agit d'une hypothèse d'investigation, selon laquelle l'analysant-analyste élabore le duel de la fin de l'analyse dans le processus de la passe. Des rêves de l'inexistence indiscutable de l'Autre. Des rêves de l'assujettissement du sujet à la lettre de sa production. Lettre qui fait littoral entre savoir et jouissance. Lettre qui, au-delà de la volonté, et sans la chercher, est trouvée plusieurs fois à travers des rêves et peut être lue dans une fin d'analyse dans un travail de la passe.

Seulement quand il n'y a plus de sens à parcourir et sur lequel insister, nous travaillons avec le réel. Lacan dira que nous écrivons le réel non pas avec des mots mais avec des lettres.

Je présente comme exemple le rêve d'un passant écouté récemment dans son témoignage public à Buenos Aires. Le texte du rêve : « Deux ou trois doigts de ma main disparaissaient. » C'est la réponse à l'offre du dispositif de la passe. Rêve de castration que le passant interprète et qui lui permet de donner un autre tour au travail réalisé dans son analyse en relation au nom propre et au désir de l'analyste. Rêve qui réapparaît dans l'entretien avec le secrétaire de la passe et dans lequel il situe le début de l'expérience de la passe.

Nous pouvons donc dire que la fin d'analyse finit de se réaliser dans le travail de la passe, que l'émergence du rêve n'accepte aucune interprétation et qu'en même temps elle n'a aucun sens, c'est-à-dire qu'il y a une limite à l'effet du symbolique. C'est pour cette raison que nous pouvons être sûrs que nous sommes dans l'inconscient, l'inconscient réel.

Pour conclure

Dans certains cas, les passants arrivent à la fin de la cure dans la passe. Des restes qui n'ont pas été perdus dans l'analyse sont perdus dans la passe. En particulier ceux qui ont une relation avec l'objet cause de division du passant et non pas avec la place transférentielle relative au sujet supposé savoir.

Je reviens à une phrase de Lacan : « La boucle doit être parcourue plusieurs fois. » La passe est un des tours nécessaires au moins pour celui qui se propose comme analyste. Soit parce que le sujet de l'inconscient se rouvre, soit parce que c'est une élaboration de la fin de l'analyse que nous ne faisons pas avec l'analyste, soit parce qu'un jeu fondamental est en jeu par rapport à l'autorisation de l'analyste par soi-même en relation à quelques autres.

Ceci est un point crucial du processus de la passe. La passe sanctionne la fin de l'analyse d'une manière que l'analyste du passant ne peut jamais faire. Elle favorise un nouveau lien social entre analystes et pour des analystes. Dispositif qui non seulement permet de vérifier s'il y a eu fin d'analyse, mais aussi, c'est mon hypothèse, qui permet qu'il y ait fin d'analyse, que cette fin s'inscrive.

Je vérifie une fois de plus qu'une fin d'analyse est possible. J'ai pu constater qu'une fin d'analyse transforme une histoire de répétitions interminables en un pari sur la vie, en illuminant le lieu où la pulsion de mort commande.

Bibliographie

- AUTORES VARIOS. 1997. « La passe de Jacques Lacan. Lacan y el pase », *Conjetural, Revista Psicoanalítica*, n° 33, Buenos Aires.
- AUTORES VARIOS ¿ *Cómo terminan los análisis ?*, Asociación mundial de psicoanálisis.
- AUTORES VARIOS. *La Experiencia del pase*, tomo I (2005) y II (2006), Buenos Aires, EFBA, colección « Cuestiones de Escuela ».
- BROUSSE, M.-H. « Algunas observaciones sobre la interpretación a partir del Cartel del pase », dans *Enseñanzas del pase* (Autores varios), Escuela de la Orientación lacaniana.
- FREUD, S. 1993. *La Interpretación de los sueños*, tomo IV, Buenos Aires, Amorrortu Editores.
- LACAN, J. *Seminario El Sinthome*, Buenos Aires, Editorial Paidós.
- LACAN, J. *Seminario R.S.I.*
- LACAN, J. « Sobre la experiencia del pase : acerca de la experiencia del pase y de su transmisión », *Ornicar?*, vol. I.
- LACAN, J. « Respuesta de J. Lacan a una pregunta de Marcel Ritter ».
- SOLER, C. 1991. *Finales de análisis*, Buenos Aires, Editorial Manantial.

Marcelo MAZZUCA (Argentine)

L'inconscient correcteur

Une voix qui se fait lettre

Pour commencer, je vais situer le problème crucial auquel je veux faire référence aujourd'hui et que je formule d'abord en termes amples : quel statut donner à l'inconscient – surtout vers la fin de l'analyse – à partir de sa « réinvention » par Lacan ? Autrement dit, l'inconscient est-il freudien ou lacanien ? Peut-être ces options ne s'excluent-elles pas, mais à l'heure actuelle il me semble que le changement d'axiomatique qui a conduit Lacan à traduire et translittérer l'*Unbewusst* freudien en l'*une-bévue* a été accepté. Il s'agit des « mystères de l'inconscient ¹ ».

Cet « inconscient réinventé » – expression que j'ai prise à Colette Soler – a les caractéristiques que lui donne l'usage de la langue conçue comme un « essaim de Uns ² » qui donne lieu à des phénomènes avec des spécificités épiphoniques et néologiques dans le champ de la névrose ³.

« C'est l'inconscient – nous dit Lacan –, qui guide par des mots qu'on ne comprend en rien », et il ajoute : « L'inconscient n'a pas de corps que des mots ⁴ ». Alors, nous pouvons affirmer que « les mystères de l'inconscient » sont en même temps les « mystères du corps parlant ⁵ », et que là réside l'accès possible au réel intéressé à l'expérience analytique.

Après cela, je me propose d'interroger deux faits qui ont à voir avec ces mystères, deux phénomènes arrivés quand l'analyse était déjà finie et quand l'expérience de la passe avait ouvert ses portes. Deux faits peu « bruyants », car les résonances du mot restent là pratiquement hors du jeu et sans aucune possibilité d'interprétation.

Pour cette raison, je formulerai la logique qui a animé le travail analytique et qu'aujourd'hui j'essaie de circonscrire à partir de l'hypothèse suivante : les vicissitudes subies par la lettre et le nom propre permettent l'émergence du désir de l'analyste.

La lettre et le nom propre forment cet essaim de Uns, mais en même temps ils diffèrent du reste par leur usage et leur rapport avec la jouissance. Les deux éléments manquent de sens et pour cette raison la possibilité de les traduire dans une autre langue est exclue. Cependant, le nom propre, affirme Lacan, « c'est une marque ouverte à la lecture ⁶ » ; il admet l'opération de la translittération car, bien qu'il ne soit pas porteur d'un sens, il peut « le refléter ⁷ ».

Je me propose aujourd'hui d'explorer cette question en partant de mon expérience analytique. Je le ferai en trois temps, qui se scandent selon les « affectations successives du nom propre ».

1. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore (1972-1973)*, p. 118.

2. C. Soler, « L'inconscient réel, des conséquences pour la passe », travail présenté le 4 juillet 2008 pendant le Rendez-vous de l'IFCL.

3. C. Soler, *La Querelle des diagnostics (2003-2004)*.

4. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIV*, inédit, leçon du 26 février 1977.

5. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, p. 118.

6. J. Lacan, « Introduction aux noms du père ».

7. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, p. 92.

Première affectation du nom propre, ou l'inconscient comme discours de l'Autre

Je place de cette façon une première séquence de l'analyse qui va des moments préliminaires à sa fin manquée. Les formules « tu es mon maître » et « tu es ma femme ⁸ » résument les deux dialogues qui vont permettre de réduire la demande d'analyse, en déterminant l'être du sujet par la référence à un mot qui vient de l'Autre, mais cachant en même temps le nom propre, et le névrosé devient un sujet sans nom.

Dans le contexte de l'élection vocationnelle, la voix du maître se fait écouter dans le texte freudien. Il surgit comme ce qu'on dénommerait aujourd'hui le premier « événement du corps » : les méditations de la lettre et du nom propre, symptôme de caractéristiques obsessionnelles qui conduit vers l'autre élection en jeu, l'élection de l'objet d'amour.

Ce sont alors les femmes qui sont typifiées et classifiées en deux groupes, celui des F et celui des N, lettres initiales du nom propre de ces femmes que l'inconscient admet dans sa fonction de symptôme et qui conduisent finalement vers leur union dans l'analyse. Le commencement proprement dit de l'analyse trouve son ressort dans *fusion*, signifiant qui donne lieu à un changement de voie dans l'inconscient : de la *fusion* comme genre musical préféré de l'analysant à la *fusion* comme union harmonique des deux variétés de femmes. Autrement dit : la version musicale de la femme idéale reste au découvert.

L'effet immédiat est un rêve, dont le texte (une mère et deux fils devenus pierres dans le coffre d'une voiture américaine) constitue l'écriture hiéroglyphique de la *fusion* comme pétrification paternelle et introduit un sentiment inquiétant d'angoisse.

Je ne vais pas développer le rêve, il suffit d'indiquer que ladite écriture ouvre à un travail analytique qui s'étend pendant sept ans, et dont le noyau est donné par la référence au nom propre (Marcelo) et au nom de famille paternel (Mazzuca). Il s'agit du « narcissisme du nom », autrement dit de la sécurité provenant du fort caractère de la double consonne du nom de famille paternel (zz) et de la répétition des initiales des noms (MM). Conviction délirante – j'ajouterai aujourd'hui –, qui produit des effets thérapeutiques remarquables dans le parcours de l'analyse, mais aux frais de garder le sentiment de la puissance absolue de l'amour.

C'est dans le cadre de cette réalisation imaginaire de l'être que se produit la faille de la parole pleine. Décidé à conclure l'analyse, l'acte manque et l'autorisation ne se produit pas. La fermeté de la parole de l'analyste évite le passage à l'acte et montre ce qui a été à peine ébauché mais pas encore suffisamment analysé. Il s'agissait d'un premier coup frappé au nom propre dont toutes les conséquences n'avaient pas été encore extraites. Son exécutrice avait été la voix d'une femme, sa résonance a été l'humour et son texte : « Tu as fait sortir le *mazzuquita*. »

Le symptôme a ainsi parlé et l'interprétation s'est produite : du *mazzuquita* au *mazzoquista*, le masochisme du caractère reste bien translittéré et délimité comme objet du deuxième tour de l'analyse.

Deuxième affectation du nom propre, ou l'inconscient traducteur

Relancer l'analyse vise l'horizon de la fin. Le pari du désir de l'analyste acquiert une nouvelle vigueur pour se diriger au-delà de la thérapeutique du symptôme, que le même analysant avait déjà localisé. Une nouvelle ouverture de l'inconscient permet un travail de la langue dont le centre reste délimité par un ancien rapport avec le père, discriminé en termes de lien vocal et libidinal.

8. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses*.

La référence spécifique à la voix paternelle génère les déclinaisons successives que je résume en indiquant la séquence suivante : la voix du père qui ordonne et commande, la voix hypnotique et exotique de la femme, la voix de l'humour, de la douleur et de l'amour, la voix irritante, la voix défaillante et la voix chanteuse. Pendant ces glissements, la voix se dépouille de ses vêtements et s'inscrit dans une série de rêves, dont j'omets le récit pour souligner l'intervention qui les a réduits à leur condition signifiante.

En voulant faire usage de la parole dans le cadre de la confrontation du moi avec le moi idéal, l'expression « fondamentaliste » essaie de désigner l'être du sujet faisant appel à une espèce d'autoaffirmation de soi-même, en même temps qu'elle révèle la « colle » de la voix comme un piège narcissique. En d'autres termes, il met en acte de façon indirecte une nomination de l'être de la jouissance, avec son seul et clair signe, le mauvais humour.

Tu as mis le pied sur le bâtonnet, c'est l'interprétation qui touche un signifiant nouveau et contribue à déranger le recours tricheur au narcissisme du nom propre.

J'entends aujourd'hui que cette « colle » (*pegamento*) de la voix – qui désigne initialement le composant libidinal présent dans tout rapport spéculaire – est à son tour « attachement » (*pegamiento*) et même « paiement » (*pagamiento*), puisqu'elle permet de placer d'une manière condensée le prix langagier avec lequel on paie la vérité menteuse qui donne forme à la jouissance masochiste du fantasme dans ses mêmes fondements, c'est-à-dire le rapport avec la voix paternelle et avec la double lettre z de son nom de famille.

Les conséquences de l'intervention de l'analyste ne se font pas attendre. La locution mentionnée « fondamentaliste » maintenant se détache et se déploie en produisant la liste des termes fondamentaux, c'est-à-dire : *mazzuquista*, masochiste, *musicuista*, *mujerista*, humoriste et sportif (*mazzuquista*, *masoquista*, *musicuista*, *mujerista*, *humorista* et *deportista*). C'est en même temps une dérivation du nom propre, une voix qui se fait lettre.

À l'arrivée à ce point, la détermination multiple du signifiant *bâtonnet* évoque métonymiquement l'instrument du désir et déclenche le moment de la passe clinique, donnant lieu à l'acte final. L'analyste simplement accompagne et consent finalement à ce nouveau statut de la parole.

Troisième affectation du nom propre, ou l'inconscient correcteur

Des mois après, le premier rêve postanalytique se produit. Un rêve simple et clair de castration, qui montre le nouveau chiffré du nom propre et donne l'occasion de mettre au point le désir de l'analyste. Le texte du rêve (deux ou trois doigts de ma main fondaient) est la réponse à l'offre du dispositif de la passe.

Une fois ouverte l'expérience de la passe, le rêve évoque les *bâtonnets* inclus dans la transformation de la signature du passant, un événement qui s'est produit quelques mois avant dans l'inscription à un concours universitaire. Une nouvelle signature, une nouvelle écriture du nom propre, causée par l'Autre mais strictement singulière. Deux traits verticaux simples et clairs (une espèce de double S miroir ou double Z stylisé) convoquent le nom de famille côté maternel (CaneSSa) comme un intertexte qui module les différentes générations dans une espèce d'« injection » de la langue italienne dans la langue espagnole. Comme troisième élément de la signature, qui complète le chiffre présent dans le rêve, simplement un point. Et à l'arrivée à ce point, une nouvelle expérience s'ouvre, l'expérience de la passe qui a repris les conséquences de ce chiffre.

Mais aujourd'hui je veux m'arrêter à l'étape préalable afin de souligner ces deux faits mystérieux qui m'ont interrogé.

Le premier est une espèce de lapsus dans l'écriture. Une archive électronique envoyée à l'Université pour être reçue m'est retournée pour une erreur orthographique, me disant de réviser la fonction du correcteur de Word. Au lieu d'écrire « fois » (*vez*), il était écrit « vois » (*ves*). À ce moment, je fais les corrections pertinentes, mais il arrive que peu de temps après l'éditeur du livre que j'étais en train d'écrire me retourne l'archive de Word correspondante avec le même signalement : le *s* au lieu du *z*.

Je ne pouvais plus que conjecturer l'existence d'un « inconscient correcteur », d'un fait de langage que circonscrit une existence hors du temps et du corps de l'intuition. Simple-ment un lapsus qui n'a pas la portée du sens – qui glisse l'écriture du *Mazzuca* au *Canessa* – et qu'avec plaisir je qualifierais de « voix qui se fait lettre ».

Cependant, la participation du corps reste voilée, et pour cette raison j'apporte un second fait pour interroger.

Il s'agit d'une douleur à la gorge contemporaine du lapsus orthographique. La cause la plus évidente était le froid de l'hiver argentin. Cependant, la question reste en suspens. Cette espèce d'« inphonation » (*inphonación*) des cordes vocales serait-elle aussi un effet de l'inconscient correcteur ? Pourquoi ne pas la considérer comme une espèce de lapsus du corps, conséquence d'un organe affecté par la langue ? Même de cette façon, il faudrait souligner de nouveau le hors-sens des lettres qui se font corps, et cela je le mets en considération.

Pour finir, je reprends l'hypothèse formulée au commencement. L'émergence du désir de l'analyste trouve sa condition de possibilité dans la constitution d'une dimension spatio-temporelle que seulement l'instance de la lettre permet d'habiter fugacement. La voix comme « fonda mentale » (*funda mental*), condition de la jouissance masochiste dans le caractère, cède son lieu à la cause du désir dans la mesure où la lettre fait d'elle littoral, donnant lieu à l'exercice du semblant d'objet dans le discours analytique.

Je m'intéresse spécialement au produit des affectations successives du nom propre et de son rapport avec le réel inconscient. Je conclus avec une double citation de Lacan et de Barthes : « Ce qui de jouissance s'évoque à ce que se rompe un semblant – dit Lacan – ce qui, dans le réel se présente comme ravinement ⁹ », c'est-à-dire l'écriture. « Ces écritures illisibles – dit Barthes – nous disent (seulement) qu'il y a du signe, mais pas de sens ¹⁰. »

Traduit par Matilde Pelegrí.

9. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant (1970-1971)*, Paris, Seuil, leçon 12 mai 1971, p. 122.

10. R. Barthes, *Variations sur l'écriture* (1973).

Patricia DAHAN (France)

Le pas de sens de l'interprétation

Quand on parle dans la passe des effets d'une psychanalyse, ce sont les effets produits par un discours, celui de l'analyste. Or, ce que produit le discours de l'analyste, c'est un signifiant maître. Le signifiant maître est un S1 tout seul qui n'est pas articulé dans une chaîne signifiante. Avec les développements de Lacan ultérieurs à l'élaboration des discours, je pense qu'à ce S1 on peut donner le statut d'une lettre. La lettre n'est pas un signifiant mais elle prend sa source dans le signifiant. C'est un signifiant refoulé qui revient transformé sous forme de lettre, un signifiant détaché de sa valeur de signification, un signifiant hors sens, un signifiant de la jouissance.

Comment dans la cure accéder à ce signifiant de la jouissance ? Ce que je voudrais aborder aujourd'hui repose sur une affirmation de Lacan selon laquelle dans l'analyse on opère à partir de l'équivoque. Aussi ma question est-elle : comment l'interprétation à partir de l'équivoque permet-elle un accès à la jouissance ?

Mais auparavant je vais donner un petit exemple de la façon dont on pourrait représenter en raccourci le déroulement d'une analyse. Il s'agit d'un *Witz* de Freud dans *Les Mots d'esprit et l'inconscient*. Je vous le résume rapidement. Madame la baronne est sur le point d'accoucher, son mari et le médecin patientent dans la pièce d'à côté en jouant aux cartes. On entend la baronne se plaindre une première fois en français ; le mari jette ses cartes et se précipite vers la chambre, mais le médecin reste imperturbable. Une deuxième fois on entend la baronne se plaindre et prononcer une phrase en allemand ; le mari se lève précipitamment, tandis que le médecin reste assis imperturbable. Ce n'est que lorsque la parturiente s'exprime en yiddish que le médecin jette ses cartes et dit : c'est le moment. Mais cette fois la jeune femme ne prononce pas une phrase, ce sont plutôt des sons, des onomatopées qui viennent de la pièce d'à côté.

Il me semble que cet exemple résume bien ce que l'on pourrait attendre du déroulement d'une analyse. Ce n'est qu'en se débarrassant de toutes les strates « déposées par l'éducation », selon les termes qu'emploie Freud, que l'on peut accéder au signifiant hors sens et hors chaîne signifiante, au signifiant de la jouissance. Ou, comme Lacan l'illustre dans « Lituraterre », c'est en réduisant ce qui fait forme, ce qui jusque-là a fait sens pour l'analysant que l'on peut faire apparaître la jouissance.

Dans la séance du 10 décembre 1974 du séminaire *R.S.I.*, Lacan ne s'exprime pas en termes de passe ou de fin d'analyse mais il parle de ce qui opère dans l'analyse et il dit s'adresser « à ceux qui sont ici dignes du nom d'analyste ». Il s'adresse aux analystes pour leur dire que dans l'analyse on opère à partir de l'équivoque. Essayons de comprendre ce que veut dire opérer à partir de l'équivoque.

Cela ne va pas de soi, Lacan dit même qu'il parle de quelque chose « qui est le plus difficile de ce qu'[il a] eu à introduire ». Ce à quoi il fait référence, c'est que « l'inconscient est structuré comme le symbolique » et que le symbolique n'est pas fondé par le sens mais est fondé par l'équivoque. Puisque l'inconscient est structuré comme le symbolique, c'est à partir du symbolique que l'on opère dans la cure. Mais ce symbolique, nous dit Lacan, a comme

propriété d'être fait d'équivoque. Et « l'équivoque, ça n'est pas le sens », ajoute-t-il. En d'autres termes, dans l'analyse on n'opère pas à partir du sens, on opère à partir de l'équivoque.

Dans une conférence donnée à l'université de Yale aux États-Unis le 24 novembre 1975, Lacan observe la manière dont Freud procède et il est très attentif au fait que celui-ci s'intéresse à la structure langagière et aux signifiants du rêve plutôt qu'à son récit ; il souligne aussi que c'est sur les signifiants que portent les interprétations de Freud. De sa lecture de Freud, Lacan a dégagé sa définition de l'inconscient « structuré comme un langage » ; dans cette conférence, selon ses propres termes, Lacan confirme, il confirme l'importance de ce qu'il a emprunté à Freud mais avec une réserve.

Quelle est cette réserve ? Elle vient du pas supplémentaire que Lacan a fait avec le concept de *lalangue*. *Lalangue* n'est « rien de plus, dit-il, que l'intégrale des équivoques que son histoire y a laissé persister ¹ ». Mais *lalangue* n'est pas seulement faite d'équivoques, elle est aussi faite de jouissance ; avec son concept de *lalangue* Lacan introduit la notion de jouissance dans le langage.

À ce stade de son enseignement, avec le concept de *lalangue*, Lacan insiste sur l'importance de la langue maternelle en tant que c'est dans la manière dont la langue a été parlée et entendue par le petit enfant que les symptômes se constituent. Il complète alors la définition de l'inconscient structuré comme un langage par la définition de « l'inconscient fait de *lalangue* », soit structuré par la manière dont le langage émerge chez un sujet. La réserve est donc que « ce qui crée la structure est la manière dont le langage émerge au départ chez un être humain ² », et pas seulement le langage comme articulé par les signifiants. Or, dans la manière dont le langage émerge chez un sujet, il y a de l'équivoque et de la jouissance ; la réserve est donc que dans ce qui constitue la structure de l'inconscient il y a de l'équivoque et de la jouissance. Aussi, puisque l'inconscient est fait de l'équivoque, dans la cure on opère à partir de l'équivoque.

L'expérience analytique a montré que pour réduire le symptôme il ne suffit pas de décondenser ce qui a été condensé dans la métaphore, de déplacer à rebours ce qui a été déplacé dans la métonymie, il faut toucher la jouissance du symptôme, la faire apparaître. Au-delà du déchiffrage, ce que l'analyse met au jour, c'est le rapport du sujet à la jouissance.

Cette jouissance, comment la faire apparaître dans l'analyse ? Cela ne peut pas être autrement que par la parole de l'analysant ; Lacan indique bien dans le séminaire *Encore* que le seul « appareil de la jouissance » est le langage ³. Mais pour qu'apparaisse cette jouissance dans le langage il faut revenir à une langue débarrassée de toutes les couches de la culture et de la civilisation par lesquelles elle a été recouverte, comme l'illustre le petit exemple du *Witz* de Freud. Aussi le dispositif analytique permet-il d'accéder à *lalangue*, la langue dont l'enfant a été imprégné, la langue d'avant la lecture et l'écriture, une langue totalement faite de jouissance et d'équivoque.

Dans le séminaire *R.S.I.*, Lacan donne une indication sur la direction de la cure en précisant qu'il ne faut pas nourrir les symptômes de sens. Les nourrir de sens serait interpréter ce qu'ils expriment, donner un sens à ce qu'ils expriment. Or le symptôme est la conséquence d'un signifiant refoulé, un signifiant qui a été censuré et qui revient transformé dans le symptôme ; il y a donc un décalage entre ce qui est refoulé et ce que le symptôme exprime. Ainsi, donner du sens à ce que les symptômes expriment ne ferait que les renforcer. C'est pourquoi Lacan propose d'interpréter non pas à partir du sens mais à partir de l'équivoque, c'est-à-dire

1. J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 490.

2. J. Lacan, « Conférence à Yale University », *Scilicet*, n° 6-7, Paris, Seuil, 24 novembre 1975.

3. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 127.

laisser ouverte l'interprétation à plusieurs sens possibles. Le but est de réduire ce qui fait sens pour l'analysant afin de faire apparaître la jouissance du symptôme.

Le travail de Lacan sur la lettre, dont il fait une équivalence avec le symptôme, permet de cerner cette question au plus près. La lettre vient pour marquer la place du signifiant qui fait retour. Le signifiant n'est donc pas directement lisible dans le discours du patient, ce qui apparaît sous forme de lettre est à déchiffrer. La lettre, dans la définition de Lacan, n'est pas à lire, elle ne fait pas sens. Elle prend sa source dans un signifiant censuré. La lettre est donc un moyen d'accéder à ce signifiant censuré.

Les premières élaborations de Lacan sur la lettre commencent dans le séminaire *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, plus précisément dans la séance qui donnera lieu au texte « Lituraterre », où il représente de manière très figurative comment la réduction de ce qui fait forme, la réduction des semblants fait apparaître la jouissance. Jusqu'à ce texte la forme pour Lacan est de l'ordre de l'imaginaire, la forme dans le miroir à laquelle le sujet s'identifie. Dans « Lituraterre », la forme est représentée par les semblants, c'est-à-dire les signifiants, tous les dits de l'analysant. Les signifiants sont des semblants dans la mesure où ils viennent à la place d'une jouissance interdite, ils masquent la jouissance. Dans la métaphore paternelle, un signifiant vient à la place de la jouissance, se substitue à cette jouissance, la métaphore traduit un mythe et, comme le mythe, elle a une structure de fiction. Il me semble que c'est en ce sens que Lacan peut dire que les signifiants qui fonctionnent dans la structure de la chaîne sur le mode de la métaphore sont des semblants. L'interprétation à partir de l'équivoque est ce qui permet de réduire les semblants, de réduire le sens pour faire apparaître la jouissance.

L'analyse a un effet quand un dire se produit, un dire qui ex-siste aux dits. L'ex-sistence, telle que Lacan l'écrit, en deux mots, c'est ce qui est en dehors, mais c'est aussi ce qui a une place prédominante et déterminante, or c'est de cette place qu'un effet peut se produire. Cet effet est le résultat d'une interprétation, d'une coupure dans les dits de l'analysant ou, pour l'exprimer autrement, une rupture des semblants. « Cette ex-sistence, précise Lacan dans "L'étourdit", est dire et elle le prouve de ce que le sujet reste à la merci de son dit s'il se répète [...] ⁴. » Tant que l'analysant reste à la merci de son dit, tant qu'il ne fait que raconter les mêmes événements, les mêmes souvenirs, les mêmes histoires, rien ne bouge. C'est l'émergence d'un dire qui permettra que s'élabore un savoir sur ce dit.

Pour terminer, je voudrais rappeler, comme l'a souligné Clotilde Pascual dans la contribution du cartel 2 aux enseignements des cartels de la passe, qu'il y a une logique de la cure qui tient « d'une part à une logique signifiante du sens, d'autre part à des discontinuités signifiantes dans le discours du passant par rapport à cette logique ».

C'est par l'effet de coupure de l'interprétation que ces discontinuités signifiantes ont pu se produire dans mon analyse ; le surgissement successivement de deux signifiants, deux signifiants qui ex-sistent aux dits, ont permis que se produise un dire. Deux coupures, deux interprétations non pas dans le registre du sens mais dans celui de l'équivoque, deux interprétations qui m'ont permis de faire un pas, un pas décisif en direction de la fin de l'analyse.

Le pas de sens de l'interprétation, l'interprétation qui au lieu de fournir un sens reste suffisamment équivoque pour laisser une ouverture à tous les sens possibles, permet dans l'analyse que s'exprime un dire. En pratique, c'est une interruption de séance, le fait de pointer un signifiant ou une question à l'analysant. Tout au long de l'analyse, ce type d'interprétation a pour fonction de relancer l'association libre jusqu'à ce qu'un effet puisse se produire dans

4. J. Lacan, « L'étourdit », *op. cit.*, p. 485.

l'analyse. Relancer l'association libre jusqu'à ce que l'interprétation produise le surgissement d'un signifiant hors chaîne, un signifiant maître, un signifiant de la jouissance. Ce signifiant apparaît comme une évidence et, l'espace d'un instant, avec le surgissement de ce signifiant qui « n'a plus aucune portée de sens », « on le sait soi », « on est sûr qu'on est dans l'inconscient », comme le souligne Lacan dans la « Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI ». Ce signifiant est non pas un semblant, le semblant étant du côté de la logique signifiante du sens qui masque la jouissance, mais une lettre, le propre de la lettre étant de réunir les deux versants du savoir et de la jouissance. Ce signifiant hors sens, hors chaîne signifiante, cette discontinuité signifiante réduit le sens en étant de l'ordre de l'équivoque et fait apparaître la jouissance.

Juillet 2010.

Colette SOLER (France)

Mettre le réel à sa place

Mon intervention d'aujourd'hui provient, pour autant que je le sache, de trois sources : mon expérience des passes écoutées dans l'EPFCL, ma lecture de la « Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI », et aussi les débats qui se poursuivent dans nos séminaires et nos cartels en France.

J'en suis venue à la question suivante : comment s'articulent ce que Lacan a nommé le dire de l'analyse et l'ICSR (l'inconscient réel) défini par la jouissance d'une *motérialité* hors sens ? En matière d'inconscient, tout passe par le dire : ce qui s'est fait aussi bien que ce qui dans l'analyse se défait et se refait. Je tiens donc pour acquis que le « savoir parlé » qu'est l'inconscient ne peut s'avérer sans « qu'on dise », au sens de l'acte, et que le bla-bla analytique ne peut trouver sa fin qu'à la condition qu'un dire se dépose à partir de tous les dits. Le nœud lui-même où Lacan inscrit le réel, il faut le faire, c'est une remarque de Lacan, et il se fait par le dire. Quand il tient, le réel et le sens sont noués. Alors les jouissances sont elles aussi nouées, celle qui s'inscrit de la lettre hors sens dans le réel, entre réel et symbolique, et celle que Lacan a écrite joui-sens, entre imaginaire et symbolique. À défaut, le sujet peut se maintenir tout dans l'ICSR, exemple du Joyce de *Finnegans Wake*, ou tout dans la mentalité, exemple de Pessoa dont, pour ma satisfaction, on vient d'annoncer à la mi-juin un inédit de plus, des nouvelles policières cette fois, où le détective résout toute énigme sans recours au constat de l'expérience, uniquement par les raisonnements de la mentalité.

Comment donc situer l'articulation entre le dire et l'ICSR ? Cette question me paraît cruciale pour la passe, et la « Préface » y répond, selon moi, quoique implicitement, quand Lacan écrit : « Je suis poème. » Je suis poème, pas poète, soit déterminé par le poème que je suis sans en être l'auteur, l'artificier.

Or, qu'est-ce que le poème ? On en parle parfois comme si c'était une formation de l'ICSR, lettre jouie hors sens. Mais ça n'est pas le cas. Le poème manie certes la matière sonore de la langue, parfois avec génie, et on peut même jouir de sa musicalité sans passer par ses dits. Mais un poème c'est un dire, et c'est à ce titre qu'il est reçu, même quand il s'agit de la poésie surréaliste la plus hermétique. Le dire du poème, selon Lacan, c'est même « le dire le moins bête ». Le poème se sert du signifiant, qui, lui, est bête, c'est-à-dire en lui-même hors sens, pour produire du sens inédit, lequel sens inédit « laisse en blanc » le sens dit commun. Le poème est donc un nœud de réel et de semblant, où la jouissance de la lettre et la jouissance du sens vont de pair. Que Lacan ajoute à propos du poème « et qui s'écrit » n'objecte pas à ce que je viens de souligner, puisque ce qui s'écrit dans une analyse est une trace du dire, de la parole, qui de son insistance trace ses sillons. Voir sur ce point « Lituraterre » et *Encore*.

Alors, quand Lacan écrit dans la « Préface » : je suis poème, il ne faut pas se tromper. Ça ne veut pas dire : je suis ICSR ou symptôme. C'est de Joyce qu'il a pu dire : il est symptôme. Je suis poème, c'est plutôt je suis *sinthome*, puisqu'il nomme *sinthome* le dire qui préside au nouage des trois dit-mensions et à la configuration de jouissance qui en résulte. Ne perdons pas de vue qu'en 1976, date de la « Préface », toutes les élaborations sur le nœud sont en arrière-fond de ce que Lacan produit. Avec le dire *sinthome* donc, la lettre hors sens

qui fait l'ICS réel ne va pas seule, elle est nouée au sens. Ce n'est donc pas simplement par crédulité transférentielle que chacun cherche le sens de ce qu'il est et de ce qui lui arrive. Et de fait, tout ce qui advient dans une vie, comme dans l'histoire, est vécu dans le registre du sens que chacun y donne.

C'est que le sens qui se concocte entre imaginaire et symbolique a son poids propre comme vecteur de jouissance, autrement dit il est lui-même opérant. La vérité, pas toute, n'est pas toute-puissante certes, mais sûrement pas non plus tout impuissante. Son mi-dire peut bien mentir irrémédiablement sur le hors-sens, il n'empêche : ce mi-dire se soutient d'un réel, celui de l'objet *a*, dont le manque ne cesse pas de s'écrire, nécessaire donc, inhérent au « qu'on dise ». On ne peut donc pas opposer les semblants et le sens d'un côté, et de l'autre la lettre du symptôme comme si la jouissance était toute de ce dernier côté. Si Lacan a écrit « joui-sens » en deux mots, sens joui, c'est justement que la jouissance est partout et qu'elle donne consistance non seulement au symptôme réel hors sens, mais aux semblants eux-mêmes. Cette thèse d'ailleurs est impliquée par sa définition même du discours comme ordre de la jouissance réglée par le semblant.

La manifestation fondamentale de l'ICSR, c'est le symptôme qui fait ex-sister l'inconscient dans le réel. Pour en situer la fonction, je rappelle la deuxième conférence sur Joyce, contemporaine de la « Préface ». Parlant de la jouissance propre au symptôme, Lacan dit : « Jouissance opaque d'exclure le sens. » Il ajoute : « Il n'y a d'éveil que par cette jouissance là. Être post joycien c'est le savoir. » Je pourrais gloser : être post-joycien, c'est savoir le mirage de la vérité que toute l'élaboration de transfert atteste et qui tient à la structure de langage. C'est savoir aussi d'autre part son mensonge, qui est autre chose que le mirage, et qui ne se perçoit qu'à condition de prendre en compte ce qui ne ment pas, à savoir le réel du symptôme, pour la bonne raison qu'il ne parle pas, quoiqu'il vienne de la *lalangue* parlée.

Le thème de l'éveil au réel qui consisterait à se réveiller du sens a eu du succès, du fait de Lacan, et il a parfois conduit certains à se targuer de l'éveil, oubliant sans doute que Lacan a aussi dit : il n'y a pas d'éveil possible. Il poursuit d'ailleurs la phrase que je viens de citer en disant : « Il n'y a d'éveil que par cette jouissance là, soit dévalorisée de ce que l'analyse recourant au sens pour la résoudre, n'a d'autre chance d'y parvenir qu'à se faire la dupe [...] du père comme je l'ai indiqué. »

Je souligne *dévalorisée*. Cette phrase dit que l'analyse dévalorise cette jouissance hors sens puisque être dupe du père, du dire du père ou du dire-père, c'est tabler sur les semblants et le sens. Et cela implique, vous le sentez, que la psychanalyse ne peut pas être joycienne : au mieux post-joycienne si elle ne méconnaît pas le réel hors sens, au pire pré-joycienne si elle ignore l'ICSR. C'est à contrer cette dernière alternative que Lacan a consacré ses dernières années, et je pense que c'est l'alternative pour la psychanalyse aujourd'hui : pré ou post.

Lacan a-t-il voulu réveiller la psychanalyse ? Le thème court, mais je crois plutôt qu'il voulait réveiller les psychanalystes, ce qui n'est pas pareil. Vouloir réveiller la psychanalyse voudrait dire qu'on peut lui appliquer ce que lui-même disait de Joyce à propos de la littérature, à savoir que vouloir la réveiller, « c'est bien signer qu'il en voulait la fin ». On peut dire la même chose pour la psychanalyse : la réveiller du sens serait y mettre fin.

En quoi Joyce a-t-il illustré la psychanalyse ? Par le maniement du signifiant hors sens et par la jouissance du symptôme sans aucune espèce de sens, il a illustré ce qui manquait à la psychanalyse pour limiter la dérive du sens. Toutefois, Joyce n'illustre pas la dévalorisation de cette jouissance qui exclut le sens, cette dévalorisation est le propre de la psychanalyse. C'est bien ce qu'implique la « Préface » : la jouissance hors sens du symptôme permet de mettre un terme à la cure, c'est-à-dire à la dérive infinie du sens, à la dérive de la vérité donc. Mais le

texte marque la limite : il met un terme à la cure, mais pas à la psychanalyse, la passe consistant justement à provoquer la continuation du dire analysant, au-delà de l'analyse finie : qu'il dise ce qu'il a aperçu de comment et par quoi toute l'aventure s'est faite et terminée.

Je conclus donc sur la question de l'articulation : le réel de la jouissance opaque du symptôme est « antinomique à toute vraisemblance », ce qui veut dire qu'il ne doit rien à la vérité biographique, comme on sait. Même s'il est datable, le réel reste disjoint et indéductible de la vérité du sujet. Mystère. Eh bien, ce réel, qui doit être pris en compte, le dire de l'analyse ne peut pas faire plus que de le reconnaître et de le « mettre à sa place », la place où il fait bouchon au trou de la vérité, d'où le sens... fuit. Le réel, comme « manque du manque », et nous savons que le manque est celui de l'objet, marque la limite de l'élucidable. On peut le dire à ce titre impossible, impossible à élucider, mais c'est un impossible dont l'approche est nouvelle. Il ne se démontre pas par voie logique, il se manifeste comme affect. Les affects du réel vont de l'horreur, ou de l'angoisse si on préfère, à la satisfaction de fin.

Le mettre à sa place, le réel, c'est l'expression sur laquelle je termine, sa place de bouchon dans le nœud, le nœud d'où se remanie le poème borroméen que je suis. Cela laisse entière la question du savoir-faire du poète, et du bon ou mauvais usage que peuvent en faire les psychanalystes. Le bon usage serait de prendre de la graine de leur dire, je pense, dans le témoignage de passe, et dans ce que nous disons de la psychanalyse. Ce poème que, sans le nommer ainsi, l'analysant récusait au départ de l'analyse, c'est même cette récusation qui l'a mené en analyse, ce poème donc, il n'en est pas l'auteur, il peut cependant le signer à la fin.

Il n'en lit pourtant que des bribes – point sur lequel j'insiste. À la fin, le sujet reste exposé aux manifestations des effets de *lalangue* qui le dépassent. Avec *lalangue*, Lacan réplique au *Wo Es war soll Ich werden* de Freud, je le cite : *lalangue* est « un savoir impossible à rejoindre pour le sujet ». Voilà qui devrait nous prémunir de tout vocabulaire de l'accès, accès au réel, accès à la jouissance, accès à l'éveil. On n'accède pas au réel, il se manifeste sans votre accord. On n'accède pas à la jouissance hors sens, elle vous tient captif sous ses diverses formes. On n'accède pas, mais on peut céder sur le « je n'en veux rien savoir » et prendre des aperçus – mais ponctuels et éphémères, Lacan le souligne. Il serait également scabreux de valoriser en tout la fonction de l'éveil par le réel, lequel n'existe que dans la psychose, et encore pas dans toutes. Faute de quoi nous risquerions de produire une idéalisation de la passe à l'éveil, qui ne serait qu'un autre « je n'en veux rien savoir », cette fois de l'impossible, et ne manquerait pas de nous donner des airs de somnambules.

J'ai dit : pas d'éveil au réel qui tienne, comme Lacan dit : pas d'amitié qui tienne, mais quand même des éclairs. Un éclair d'ailleurs, ça ne tient pas, c'est un laps, un laps de temps qui n'a jamais mis fin aux ténèbres ambiantes, quoiqu'on puisse se souvenir de l'aperçu. Pour ce qui nous concerne, les ténèbres, ce sont celles de l'ICS-*lalangue*, dont les effets sont incommensurables à tout ce que je peux en dire, et qui continue à m'assaillir de ses manifestations même après l'analyse. À cela il n'y a pas de fin, et la lecture-toute, Lacan l'a-t-il assez souligné, ça n'existe pas, du fait de *lalangue*. Le pas tout de la fin est aussi un pas tout lire. D'où cette fin d'analyse dont la marque propre est le changement de position, c'est-à-dire d'affect, par rapport à la vérité et au réel impossible. Ce changement qui va de l'horreur à la satisfaction vaut comme conclusion, car l'affect témoigne indirectement que le réel a été mis à sa place par et dans le dire de l'analysant. Tel est finalement l'effet thérapeutico-épistémique de la psychanalyse. Et il est le seul qui tienne, lui.

Cora AGUERRE (Espagne)

Fin d'analyse, passe et École

On attend la fin d'analyse, mais il est impossible de la penser à l'avance ou de la calculer. Elle se produit par surprise. Un « plus rien à dire » apparaît, une limite à l'association libre et la certitude subite que la jouissance de l'inconscient a donné ses raisons. Le vide, le trou est un réel dont on ne peut rien dire.

À la fin, le manque, le trou, l'abandon apparaissent de façon radicale. Pourtant, ce moment-là laisse entrevoir des choses supportables, il y a la légèreté et le pouvoir faire avec l'abandon. La légèreté est effet de la traversée du fantasme. La fin d'analyse permet de supporter, sans le recouvrir, le trou central, réel dont on ne peut rien dire. C'est une limite.

L'analyste, du côté de l'objet, a permis le déploiement des signifiants. Ces signifiants qui représentaient le sujet sont tombés et le manque de l'Autre apparaît désormais sans voile, laissant le sujet du côté de l'objet. Lors de la cure s'était effectuée une certaine répartition, l'analyste logeait l'objet et le signifiant était du côté du sujet.

À la fin, le sujet est confronté à la castration en toute transparence. C'est le moment de passe clinique, de l'éclair auquel se réfère Lacan dans la « Proposition de 67 », qui pour un instant illumine, éclaire une zone qui semblait sombre.

La fin ne donne pas de solution quant à la division du sujet mais la renforce. Loin de disparaître, cette division apparaît sans voile à partir de la chute de l'objet. Depuis ce trou, le désir opère comme moteur, il a des effets surprenants parce qu'il va au-delà de ce qui peut être calculé. Il surprend.

L'enthousiasme et le passage de l'analysant à l'analyste occasionné par ce manque central sont des effets de la fin. Rencontre avec la cause. Cela marque une rupture et permet un nouveau nouage qui maintient le trou central. Cela a des effets dans la clinique et la transmission de la psychanalyse.

L'effet de satisfaction, à partir du moment où il apparaît, signe la fin. La liberté conquise, le fait de ne plus être en dette et de s'orienter à partir de ce qui est propre à chacun, à partir de ce qui a déchanté dans le processus, font signe de la fin. Il s'agit d'un point fixe à partir duquel le sujet se reconnaît et s'accepte. Lacan parle, dans la « Proposition de 67 », de la résolution de l'inconnue de l'équation à la sortie de l'analyse. La reconnaissance de ce point fixe fera différence absolue, le principe d'altérité absolue aperçu lors du chemin parcouru aura des effets sur la relation à l'Autre reconnu en tant que radicalement autre. Cela apporte une pacification et un nouveau mode de vie. La limite concerne le « il n'y a pas de rapport sexuel ». La reconnaissance de la différence issue de la particularité de la solution que chacun construit facilite la rencontre avec l'autre en tant que radicalement autre. La jouissance fixée sur l'objet laisse place à une jouissance possible, ancrée dans l'altérité, dans la différence.

La fin d'analyse suppose de passer de l'impuissance à l'impossible. Dans le fantasme, il y a une fiction de l'Autre qui vient corriger l'inconsistance de ce dernier. Le sujet construit cette fiction non pas à partir de rien mais en fonction de son histoire, de ses rencontres et de ses désaccords. Le sujet s'efforce de compléter l'Autre et, ce faisant, il se charge alors de ce qui ne relève pas de sa responsabilité, ni de son ressort. Il s'en charge pour ne pas voir que ce

n'est pas possible. À la fin, la fiction et l'inconsistance de l'Autre apparaissent de façon évidente. La fin passe par l'inadvenu et renvoie à l'impossible. La castration de l'Autre n'est qu'une version de la sienne, que le névrosé a cherché à recouvrir durant tout ce temps.

La castration, à la lumière de la chute de l'objet et de la traversée du fantasme, donne inconsistance au transfert, qui ne tient plus. L'analyste ayant occupé la place de semblant d'objet dans l'analyse passe de l'objet *a* à l'Autre barré. Le virage de la fin repose sur une inversion permettant au sujet d'atteindre l'être. Lors de l'analyse, le sujet s'est maintenu dans l'indétermination, laissant l'être du côté de l'analyste.

Au début, le symptôme de transfert et le manque à être ; à la fin, le sinthome fondamental et l'être de jouissance. La fin de l'analyse suppose la fin de l'indétermination. Le sujet se déprend de la chaîne de son histoire, de la chaîne qui le constitue. C'est un moment de conclusion et de franchissement du « je ne veux pas savoir ».

La passe

Les identifications auxquelles on était sujet apparaissent clairement à la fin, ainsi que le lieu dans l'Autre où le sujet se logeait. Pour le moins, ce fut ainsi dans mon expérience. Pouvoir apporter quelques précisions quant au désir de l'analyste nécessita un temps de travail en tant qu'analyste de ma propre expérience.

Qu'est-ce qu'un analyste et qu'attendre de lui ? Ces questions traversent l'enseignement de Lacan. On trouve différentes indications et diverses orientations dans ses textes institutionnels. Pourquoi quelqu'un décide-t-il d'occuper ce lieu, ce lieu de désêtre ? Dans le texte « Sur l'expérience de la passe », Lacan explique que, au moment de la passe, il faut vérifier « pourquoi quelqu'un prend ce risque fou, enfin, de devenir ce qu'est cet objet *a* ». Il précise également que la passe est le dispositif permettant à quelqu'un qui s'autorise de lui-même, ou qui est près de le faire, de communiquer ce qui le décida et pourquoi il s'engagea dans un discours, nous dit-il, dont il n'est pas facile d'être le support.

Ces questions sont au cœur de la passe et de l'École. Lors de la création de son école, Lacan aborda la question du réel dans l'expérience analytique. Il est plus simple de déduire le fantasme, sa traversée, ce qu'est l'histoire menteuse, que de pouvoir préciser les questions subjectives ayant précédé la rencontre avec la psychanalyse et ce qui se décida dans l'analyse pour qu'elle produise le désir de l'analyste. Dans mon expérience, un travail au-delà du dispositif analytique fut nécessaire. Au début, il y avait le symptôme, puis la rencontre avec un analyste me permit d'aborder ce symptôme à partir de l'association libre.

Cette rencontre fut passionnante, elle élargit mes perspectives et me fit découvrir à partir de ma propre expérience le champ de l'inconscient. Le désir de savoir était mis en jeu ainsi que la croyance que tout ce qu'on pourrait dire aurait un sens. À la fin, le sens s'effondre, le hors-sens apparaît, ainsi que ce qui fut la réponse du sujet. Il s'agit véritablement d'un franchissement, auquel tous les sujets en analyse ne désirent pas forcément arriver. Quelques-uns interrompent avant. À la fin de la partie, la certitude et la réponse à l'énigme.

La voie d'entrée est le symptôme, la question et la souffrance. Le temps de comprendre, de l'emmêlement est long. C'est le temps du doute, de l'indécision, et finalement le temps de conclure se précipite, c'est la fin de la vérité menteuse à laquelle le sujet était accroché. Il existe une jouissance dans la chaîne de l'histoire, dans la chaîne constituante qui enchaîne le sujet. La chaîne inconsciente, de la pulsion, se déchiffre à partir de l'association libre. Elle est consistante, insistante, parce qu'elle s'entremêle à la jouissance.

Comment déduire le désir de l'analyste à la fin ? Il apparaît à partir du trou central qui opère dans le nœud borroméen, mais il s'accroche de manière particulière au sinthome de

chaque analyste, ce qui donnera différents styles d'analystes. Chaque analyste porte sa marque, dont on pourra se rendre compte dans la passe. Grâce au un par un, on s'approche au plus près de ce qui mène les analystes à cette décision folle de devenir ce qu'est l'objet *a*. C'est ce qui s'attend de la passe : que chacun réussisse à localiser ce qui le mena intimement à cette décision. Personne ne devient analyste à partir de ce qu'il sait. Il s'agit d'autre chose, d'un réel en jeu. Réel en jeu dans la formation de l'analyste qui est le cœur même de l'expérience, et, justement parce qu'il s'agit d'un réel en jeu, il est difficile à dire, à cerner avec les mots. Lacan se réfère au passage de l'analysant à l'analyste comme de ce branchement dont il s'occupe et auquel l'École peut se dédier à séparer. Œuvre pour laquelle le travail d'École est nécessaire et qui ne se réalise pas seul.

Il s'agit, comme le dit Lacan dans un texte très vivant « L'expérience de la passe », d'une expérience radicalement nouvelle, la passe n'ayant rien à voir avec l'analyse. Dans l'analyse, l'association libre ; dans la passe, le témoignage de ce que fut ladite expérience pour le sujet et la transformation qui en a découlé.

L'expérience ressemble un peu au fait de retourner un gant, de parcourir une chaîne à partir de laquelle elle s'est constituée, dont elle provient. La jouissance est implicite dans la chaîne. Le sujet était attaché à cette jouissance, mais il s'en est dégagé et il s'en détache également lors de l'expérience de la passe. En effet, lors de la passe, le récit du parcours suppose une perte ; en fait, cela implique un point supplémentaire de séparation. L'image qui l'évoque le mieux selon moi est celle d'une coquille dont on se détache et qui tombe – un détachement et une nouvelle perte. Ce qui était gardé comme un trésor, son histoire, l'intime perd de son importance. Le récit recouvre la structure de fiction et circule.

Décider de faire la passe suppose de mettre un point final, suppose une certaine détermination de mener la passe jusque-là. Cela implique une limite, une décision, un acte qui va marquer un avant et un après.

Lors de l'analyse, le puzzle se fait par morceaux, par fragments, mais lors de la passe, dans ce qui se transmet, il s'agit de suivre un fil, d'argumenter à partir de ce qui s'est construit et des conséquences qui en ont découlé. L'expérience a eu pour moi un effet de nouage en reliant le parcours à travers le récit. La passe suppose d'aller plus loin dans le parcours et un point supplémentaire de franchissement dans « l'horreur de savoir ».

L'expérience de la passe implique un engagement auprès de l'École, lieu privilégié de formation et de confrontation avec les collègues. Affronter la passe suppose justement de mettre à l'épreuve, de tenter de cerner quelque chose de ce réel en jeu dans la formation de l'analyste. Réel en jeu également dans les institutions analytiques.

Dans mon expérience, le désir, l'intérêt suscité par la passe existait depuis longtemps. Il existait avant même de finir mon analyse, mais j'étais en difficulté de pouvoir dire quelque chose qui était proche de ce désir en jeu. Je le percevais mais sans assez de clarté. Par ailleurs, l'éventualité de la nomination me faisait reculer à cause de la perspective de l'engagement et de la crainte qu'elle produisait. C'est lorsque j'ai décidé de faire la passe, avec les risques que cela comporte, que j'ai accepté la nomination comme possibilité – j'allais bien réussir à en faire quelque chose. Le pouvoir faire avec la nomination fait partie du processus et du choix de devenir membre de l'École à cause de la place centrale qu'a la passe dans tout cela.

Un rêve est alors apparu, réponse à cette décision, rêve qui me ramène à l'enfance. Dans ce rêve, je suis dans un square par une journée ensoleillée, j'éprouve une sensation de légèreté agréable. Il y a un tunnel, je m'approche et, au fond, j'aperçois une rate et ses petits. J'aperçois le regard de la rate et je me réveille alors. L'horreur est telle que durant tout un temps je ne peux y repenser. Pourtant, je sais qu'il y a là quelque chose de fondamental qui

me touche. La sensation de rejet est très forte et se manifeste dans le corps par de la répulsion. La rate a l'air endormi, pourtant elle me regarde d'un œil. Cela représente le pulsionnel en jeu. Une jouissance présente depuis l'enfance se manifeste dans ce rêve.

Durant longtemps, j'ai pensé que c'était l'Autre qui me mettait dans les embrouillements et les emmêlements, qui me disait encore, qui m'utilisait comme confident, mais, dans le rêve, il apparaît clairement que cela ne venait pas de l'Autre mais que tout cela était mien. La curiosité était bien présente ainsi que mon intérêt pour ce qui relève de l'exclusion, de la misère – me déplacer dans les bas-fonds. Le regard posé sur moi apparaît dans ce rêve, je regarde alors et je vois, il n'y a désormais plus de voile. Ce que je vois est l'autre côté de mon être de sujet, l'envers de la façon dont j'ai été nommée. Je me réveille avec horreur. Je ne peux pas penser à ce rêve, je le rejette et il m'ébranle. L'horreur de savoir sur ce qui m'est personnel, sur ce qui était présent depuis l'enfance apparaît ici en plein jour. Cela a marqué un style, une façon de faire et d'être. Je le savais déjà, mais, dans ce rêve, cela apparaît de façon désincarnée et touche au réel. Dans le rêve, ce qui apparaît est du côté du symptôme, c'est-à-dire ce qui permet de faire lien et établit un nœud entre jouissance et désir, entre une jouissance qui fixe et un désir qui ne peut tout dire.

Cette façon de faire, cet intérêt depuis que j'étais enfant pour savoir comment faisaient les autres en ce qui concerne la vie, la mort et la folie marquait une certaine orientation vers le réel, un vouloir savoir, parce que le savoir me soulageait. Cela réveillait ma curiosité, c'était ce que je voulais savoir. Je le cherchais à travers tout ce que je voyais et écoutais, également à travers la littérature. Je ne trouvais jamais ce que je cherchais, la solution, comment faire avec les énigmes de la sexualité, de l'amour, de la vie, de la mort et de la folie. Cela captivait mon intérêt et m'absorbait. À mesure que l'analyse progressait, je pouvais élargir mon champ d'intérêts, l'allègement me permettait de m'intéresser à d'autres choses.

Au début de l'analyse et à l'origine de la décision de me former comme analyste, la psychanalyse existait comme idéal. Elle était attirante et je lui trouvais un éclat particulier. Dans ce qui se manifeste dans ce rêve, il ne s'agit déjà plus de la psychanalyse en tant qu'idéal mais plutôt de l'horreur de savoir en jeu dans ce désir. Il n'y a plus de voile et le désir de l'analyste apparaît en lien avec ce désir de l'enfance. Il y avait un intérêt pour ce qui est exclu, pour la cochonnerie, pour les misères humaines. Depuis cette perspective, le désir de l'analyste est en lien avec l'infantile comme une réponse au réel apparu dans l'enfance. Le symptôme particulier, d'une certaine façon, favorise et permet d'épingler le désir de l'analyste comme effet de l'analyse. Il ne s'agit plus, comme au début, de chercher la vérité, de vouloir résoudre l'énigme à partir de l'Autre ou d'écouter par gloutonnerie. Il s'agit seulement d'écouter depuis ce trou, depuis ce qu'il n'y a pas, à partir de sa propre horreur de savoir.

Le savoir n'est pas du tout-cuit, nous devons l'inventer, nous dit Lacan dans la « Note italienne ». Et l'École, en tant que lieu de rencontre, d'échange, de mise à l'épreuve, nous permet d'avancer vers cette direction. L'École n'est pas confortable, mais elle a la fonction de nous mettre au travail, d'agir comme stimulant, de nous forcer à donner des raisons, à exposer, à mettre à l'épreuve non seulement dans la passe mais aussi continuellement dans le travail avec les collègues. L'École nous divise, nous fait bouger, et tant qu'il n'y a pas une gêne trop grande empêchant le travail et fonctionnant comme résistance, une École un peu inconfortable, une École où personne ne peut vraiment se sentir à ses aises, s'installer, n'est pas un mal pour l'analyste.

15 juin 2010.

Elisabete THAMER (France)

La passe pas-toute : l'épreuve du passeur

Le mot « passe » choisi par Lacan pour désigner le dispositif de l'École qui vise à recueillir les témoignages de fin d'analyse est un terme d'autant plus précis que l'on considère les impasses impliquées dans cette transmission. Des impasses de la structure notamment, parce que le noyau de cette expérience n'est pas articulable en parole : l'objet, « qui reste en travers de la gorge du signifiant » (*Séminaire XI*, p. 243) ; le désir, « incompatible avec la parole » (« La direction de la cure ») ; *lalangue*, qui est néologique et « ne se prête pas à la communication », ni au dialogue (*Séminaire XX*) ; et l'inconscient réel, hors sens – comme l'a dit Colette Soler lors d'un de nos derniers séminaires d'École, si l'on essaye d'y penser, on n'y est plus.

Lacan, dans son texte « À propos de l'expérience de la passe, et de sa transmission » (1973), en commentant l'idée selon laquelle la passe serait une sorte d'« éclair », évoque un fragment d'Héraclite. Je le cite :

« Ça n'a pas pu ne pas éveiller en moi l'écho d'une phrase célèbre d'Héraclite que commente Heidegger dans un livre récemment paru en français, et qui dit : τας παντα οιακιζει κεραυνος » [*ta panta oiakizei keraunos*]. Ce qui veut dire : “le tonnerre régite τας παντα” [*ta panta*] – c'est intraduisible. Diels, qui a recueilli les fragments d'Héraclite et en a fait le recueil en quelque sorte définitif, authentifié, traduit par “l'univers”, ce qui est fausser tout. Τας παντα [*ta panta*] est quelque chose comme “les tous”, “les tous” en tant que divers, en tant qu'il y a un tas de tous. Il y a un tas de tous qui sont radicalement distincts. “Les tous, c'est l'éclair qui les régite”. L'éclair leur fait peut-être bien faire une petite poussée vers l'univers, mais il démontre assurément qu'il n'y en a pas. » (*Ornicar?*, n° 12-13, p. 121.)

Ce que j'aimerais souligner ici, ce n'est point l'image de « l'éclair » – qui a été déjà assez ressassée chez nous –, mais *ta panta* – « les tous ». *Panta* est un mot grec cher à Lacan, mot qu'il va épingler parmi les impasses de la logique aristotélicienne pour construire sa notion de *pas-tout*.

« Les tous, c'est l'éclair qui les régite. » La traduction de Lacan – et je pense qu'il a raison – rend au fragment d'Héraclite son caractère paradoxal. L'éclair de la passe ne régite pas tout, ni le tous qui pourrait constituer l'ensemble de l'École.

En introduction, je rappelle comment le dispositif de la passe est une expérience pas-toute pour chacun de ses acteurs :

– du côté passant, qui essaye de transmettre l'essentiel de son expérience aux passeurs, malgré les impasses inhérentes à la structure langagière. Il ne sait pas ce que les passeurs entendront de ce dont il a témoigné, ni la façon dont ils vont le transmettre au cartel de la passe ;

– du côté passeur, parce qu'il ne dispose d'aucun mode d'emploi pour exercer sa fonction ; il ne sait pas non plus ce que le cartel entendra de ce qu'il présentera. Il quitte le dispositif sans participer à l'élaboration du cartel et sans être informé du résultat ;

– du côté cartel, qui doit trancher à son tour à partir de ce qu'il a entendu des passeurs, sans rencontrer directement les passants.

Chacun des acteurs n'a donc accès qu'à un bout de l'expérience.

En préparant cette intervention, je me suis intéressée de plus près aux textes des collègues qui, comme moi, ont éprouvé l'expérience du dispositif de la passe en tant que passeur.

Dans la lecture de ces textes, j'ai constaté que l'expérience de chaque passeur est et demeure radicalement singulière. Singulière quant à l'effet sur les passeurs mêmes, ou quant à ce qu'ils retiennent de l'expérience. Et cela même quand il s'agit de deux passeurs ayant participé à une même passe qui a abouti à une nomination d'AE. Ainsi, comme l'a développé Pascale Leray dans son texte « L'épreuve du passeur », pas d'identification pour l'analyste, pas d'identification pour le passeur non plus.

Je vous parlerai donc de quelques points extraits de ma propre expérience du dispositif.

Dans les textes des passeurs, il y a un seul trait commun : celui de la surprise du premier appel téléphonique qui apprend à la personne qu'elle a été tirée au sort pour exercer cette fonction. Pour ma part, ce fut aussi une surprise, mais « une surprise qui n'en était pas une ». C'est la phrase qui m'est venue au moment même de l'appel. Je m'explique : je n'avais absolument pas été informée de cette désignation par mon analyste, mais je savais que je traversais dans mon analyse un moment crucial qui se distinguait de tout ce que j'avais pu traverser auparavant, quelque chose d'inédit. Un des effets de ce moment crucial fut que j'avais décidé de demander à être membre de cette École. La contingence a fait que je préparais ma lettre pour l'École au moment même où le téléphone a sonné... Cela relève, certes, de la contingence, mais cela m'a démontré la rigueur logique qui noue une analyse et une école orientées par la passe : celle de mon analyste en authentifiant ce moment clinique, mon « désir » d'école comme une conséquence de ce moment et le tirage au sort par le passant. Il va de soi que je n'ai pas hésité une seule seconde à accepter cette fonction.

J'ai choisi de vous parler d'un moment de mon expérience de passeur où je localise un point saillant de cette épreuve : une de mes rencontres avec un cartel. La passe que j'avais recueillie était, à mes yeux, une vraie épure d'un long parcours analytique. Un témoignage bien ficelé, qui ne se perdait pas dans des détails biographiques superflus, en transmettant l'essentiel de l'histoire (avec y) de son analyse, avec l'emphase sur l'avènement de quelques éléments de langage suite à une interprétation de l'analyste. Cela m'a paru clair, une démonstration.

Cependant, très tôt dans la rencontre avec le cartel, dont l'écoute était très attentive, j'ai eu l'impression que les membres du cartel n'entendaient pas ce que j'avais entendu, ça ne « passait pas », je reprends ici l'expression de Mireille Schemama-Erdős (« Un mot, deux passes »). Tout cela s'est passé, bien entendu, sans que le cartel manifeste devant moi ses opinions. Les membres me posaient des questions simples pour la plupart, auxquelles je ne pouvais pas répondre du simple fait que le passant ne les avait pas évoquées et que je ne les avais pas posées non plus. Je n'y avais même pas songé.

En sortant de cette rencontre, j'ai éprouvé un certain malaise. Je vais essayer de vous détailler les questions qui me sont venues à ce moment précis, où le passeur entend quelque chose que le cartel n'entend pas. J'espère vous faire saisir comment j'ai vécu ce côté pas-tout de l'expérience de la passe.

1. La première idée qui m'est venue à l'esprit a été que « je n'avais pas bien fait mon boulot ». Assertion qui avait à voir, évidemment, avec un reste de mon propre symptôme. Cette réponse n'en était pourtant pas une, parce que tout simplement il y avait un autre passeur !

2. La deuxième réflexion, encore dans cette lignée du « mea culpa », a été : « Mais je n'ai pas d'expérience de passeur » ! Idée qui ne se tenait pas non plus, parce que rien ne m'assurait que je serais tirée au sort une autre fois. Et même si c'était le cas, rien n'indique qu'on puisse en faire une série. D'ailleurs, il vaut peut-être mieux que le temps ou la quantité des passes soient limités.

3. Ensuite, autre interrogation, certaines questions posées par le cartel étaient-elles vraiment essentielles ?

4. Finalement, j'ai réfléchi aussi à la génialité du dispositif de Lacan. Il se peut qu'entre les dits d'un témoignage se dégage un dire qui en quelque sorte les contredit.

Comme vous pouvez le constater, aucune de mes élucubrations ne m'a permis de trouver une assise à cette épreuve. Elle reste pour moi une expérience indécidable, qui a dévoilé la dimension contingente, de risque au sens fort, qu'abrite le dispositif.

Toutes ces questions me travaillaient lorsque eut lieu la Première Rencontre internationale d'École, à Buenos Aires, où je me suis rendue. Cette rencontre m'a été fondamentale. Là-bas, je me suis aperçue que la question de la passe, de ce qu'on espère trouver dans les témoignages de fin d'analyse, ne faisait pas l'unanimité. J'ai pu entendre dans les interventions de membres de cartels qu'eux aussi sont embarrassés par ce qu'ils y trouvent ou n'y trouvent pas, que cela dépend en partie du fait qu'ils sont orientés – si je peux m'exprimer ainsi – par des moments différents de l'enseignement de Lacan. Cette rencontre ne fut pas sans effet sur moi. Tout d'abord, j'ai « désidéalisé » le cartel, auquel j'attribuais peut-être encore *un* savoir incontestable, un savoir-tout. J'ai constaté également l'importance du travail que l'École doit accomplir à ce sujet, spécialement si l'on prend comme référence le texte de la « Préface » de 1976.

Je dois dire donc que ce fut à partir de ce moment-là, à Buenos Aires, que j'ai effectivement réalisé la dimension pas-toute de l'ensemble du dispositif. Disons qu'auparavant j'en avais une appréhension formelle. J'ai réalisé aussi que si rien n'oriente l'écoute du passeur sinon sa propre expérience de passe, passe qu'il « est encore », selon Lacan dans la « Proposition » (p. 255), le travail de l'École n'est pas sans effet sur sa fonction. Cela vaut d'ailleurs, me semble-t-il, pour tous les acteurs du dispositif.

Paradoxalement, peut-être, le constat de cette dimension pas-toute de la passe a allégé depuis l'exercice de ma fonction de passeur. Je ne me suis pas privée de poser toutes les questions que suscitait en moi un témoignage. Comme « plaque sensible » du dispositif, dans mes questions, je prends aussi en compte certains aspects qui pourraient être importants pour le travail du cartel. Et d'ailleurs, les passants disent sans hésiter si ces questions sont, ou non, importantes pour la transmission. J'ai appris également avec cette épreuve que le passant sait plus qu'il ne livre lors de son témoignage, parce que, comme l'a dit Lacan dans la « Note sur le choix des passeurs », « ce savoir, il lui faut construire avec son inconscient », et ce savoir peut ne pas convenir « au repérage d'autres savoirs ». Pour cela, justement, il faut un passeur.

Cette expérience m'a ouvert un chantier de réflexion sur la question de la transmission de l'expérience analytique, spécialement pour les passes dont le dénouement de l'analyse s'est construit autour de « signifiants disjoints », comme l'a dit Clotilde Pascual (Cartel 2). Passes où des éléments épars de la langue – radicalement singulière et hors dialogue – jouent un rôle crucial. Ces moments de passe, souvent fulgurants comme un éclair et inoubliables pour le passant, peuvent ne pas passer s'ils ne sont pas noués à la mesure de l'historisation qu'il faut pour témoigner de la vérité menteuse dont le sujet a été délivré. La luminosité de l'éclair du moment de passe peut laisser dans l'ombre certains éléments de l'analyse, faisant impasse à la transmission du savoir acquis. Le rôle du passeur est crucial à cet endroit : celui de faire passer à la lumière, si cela se peut, l'index d'une satisfaction inédite, malgré les impasses de la structure.

Je tiens à remercier les passants, l'analyste qui m'a désignée passeur, les membres des cartels et l'École pour cette expérience.

Michel BOUSSEYROUX (France)

Bouchon du réel et débouché de l'analyse

Le problème crucial qu'ici je veux poser est au point vif des questions soulevées par les fins d'analyse et porte sur l'avènement du réel dans son rapport au temps de la fin. Il procède de ce que m'a enseigné l'expérience de notre cartel 2 de la passe, en ce qui concerne le témoignage qu'il a reçu de la passe qui nous a conduits, en décembre 2009, à décider unanimement d'une nomination d'AE.

Lacan, dans sa « Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI », parle du réel comme d'un bouchon. Il importe de bien voir d'emblée qu'en qualifiant ainsi le réel Lacan prend à contre-pied la doxa qui consistait à faire de l'objet du fantasme le bouchon du manque dans l'Autre. De ce point de vue, il opère dans cette « Préface » de 1976 comme un réajustement de sa « Proposition » sur la passe du 9 octobre 1967. Il y déplace le bouchon de l'objet vers le réel, dans l'esprit de proposer un débouché à ce que la vérité menteuse maintient en impasse. Car il s'agit bien que l'analyse comme orientée vers le réel trouve son débouché grâce à ce qui du réel fait bouchon. Loin que ce bouchon obstrue la porte de sortie de l'analyse, il est ce qui, paradoxalement, l'ouvre. Pas de sortie du déchiffrement interminable de l'inconscient dans une course à la vérité menteuse, ni de débouché à ce qui, dans le temps de la fin, se resserre autour du deuil de l'objet (a) sans que le réel vienne à faire bouchon.

Voyons en quels termes Lacan dans cette « Préface » le pose. Il l'énonce après avoir dit pourquoi il a laissé sa proposition sur la passe « à la disposition de ceux qui se risquent à témoigner au mieux de la vérité menteuse » : « Je l'ai fait d'avoir produit la seule idée concevable de l'objet, celle de la cause du désir, soit de ce qui manque. » C'est là qu'il ajoute : « Le manque du manque fait le réel, qui ne sort que là, bouchon. Ce bouchon que supporte le terme d'impossible, dont le peu que nous savons en matière de réel, montre l'antinomie à toute vraisemblance. » Le manque du manque, comme bouchant le manque qui s'écrit (a), fait le réel. Lacan fait donc du réel le bouchon de la cause du désir (a), dont le manque est la carotte à entretenir sans fin la course à la vérité menteuse. Là est le principe d'arrêt : *pas de débouché à ce qui à la fin perdure sans une passe par ce qui du réel bouchonne.*

Bouchon *du* réel, remarquez-le, ça peut s'entendre de deux façons, selon que le génitif est subjectif ou objectif. Soit le réel est *le bouchant*, soit il est *le bouché*, ce qui n'est pas pareil. La question est de savoir, s'il est bouchant, ce qu'il bouche, et, s'il est bouché, ce qui le bouche. Voyons ces deux bouchons sur le nœud R.S.I. tel qu'en 1974 Lacan le met à plat pour y situer sur trois plans le ternaire freudien d'inhibition-symptôme-angoisse. Je m'en tiendrai au symptôme et à l'angoisse, qui chacun ont partie liée au réel.

Topologiquement parlant, ce qui fait le symptôme, c'est la fermeture, *dans le rond du réel*, du plan ouvert de l'inconscient-lalangue, lequel ex-siste par l'ouverture du rond du symbolique en une demi-droite infinie. Et ce qui fait l'angoisse, c'est la fermeture, *dans le rond de l'imaginaire*, du plan ouvert du phallus, lequel ex-siste par l'ouverture du rond du réel en une demi-droite infinie. Ces deux plans sont borroméennement enchevêtrés à un troisième qui, lui, ex-siste par l'ouverture du rond de l'imaginaire en une demi-droite infinie se fermant en inhibition *dans le rond du symbolique*, où Lacan, dans « La troisième », à Rome, situe le préconscient. Par la suite, il y situera l'ex-sistence de *Lavie*, qu'il écrit, comme *lalangue*, en un seul mot.

Ainsi, le symptôme est ce qui de l'inconscient-lalangue s'immisce dans le réel. *Le symptôme est ce qui de l'inconscient apparaît dans le réel et en occupe l'empan.* Là, c'est le réel qui est bouché et le symptôme qui, en tant que bouchon, *manifeste* l'inconscient réel. Alors que l'angoisse est ce qui du réel apparaît dans l'imaginaire en quoi le corps consiste. *L'angoisse, c'est l'avènement du réel comme occupant l'empan du corps.* Là, c'est bien le réel qui se fait bouchon, sous la forme de ce par quoi l'impossible prend à la gorge : l'angoisse.

Notez que si le symptôme prend toutes ses aises dans le rond R, il va aussi plus ou moins mordre sur le vrai trou du nœud, celui que Lacan situe là où l'imaginaire empiète sur le réel. De sorte que le symptôme participe de la religion du trou ! Et que, comme le dit Lacan, « la religion est un symptôme » : *elle sert à éclipser le trou de Dieu !*

Je reviens à la phrase de Lacan : « Le manque du manque fait le réel, qui ne sort que là, bouchon. » Le manque du manque : c'est ainsi qu'en 1963 il qualifie l'angoisse. Le réel ne sort que là où le manque manque, comme bouchon, poire d'angoisse qui affecte le corps. Car quand le manque manque, on ne se sent pas bien. Et si ce bouchon prend toutes ses aises dans l'imaginaire, le comble, c'est la panique ! Parce qu'il va alors jusqu'à mordre sur ce qui du symbolique empiète sur l'imaginaire : le sens. Là, le réel-bouchon ne fait pas qu'être l'exclu du sens : il l'éclipse, *il en oblitère la lecture. Il barre l'accès à l'inconscient-qui-se-lit.* Comme tel, le réel-bouchon est ce qu'il y a de plus antinomique au vraisemblable et l'angoisse en est l'avènement type. Là, le réel-avènement, le réel qui advient comme bouchon est non pas l'impossible qui se démontre mais *l'impossible qui affecte.*

Que faut-il pour que, de ces avènements du réel, si antinomiques à toute vraisemblance et qui se répètent au cours de l'analyse, l'acte enfin soit pris qui fasse virer l'angoisse à la satisfaction de fin ? Il faut que le temps de la fin *presse.* Car pour que *fin finale, passe de fin* il y ait, il faut qu'une dimension de délai opère, entre en jeu dans l'expérience analytique du réel et y introduise un nouveau décompte du temps qui, comme temps des conséquences, appelle l'acte.

Mais qu'est-ce qui tient ainsi le temps de certaines fins de cure dans une « finissance sans fin », comme dit Hélène Cixous parlant de Beckett ? Il est important ici de prendre la mesure de la dynamique temporelle qui rend compte de l'écart entre passe et fin. Écart qui s'étire, dit Lacan dans « L'étourdit », « autant que dure le deuil de l'objet (a) » auquel l'analysant a enfin réduit son analyste.

Comme il y a des deuils interminables, il est donc concevable qu'il puisse y avoir des passes sans fin. Mais ce qu'il importe plus encore de saisir, c'est la raison qui fonde la durée de ce deuil et qui en ralentit l'achèvement. Car si la fin tarde, et parfois est très longue à venir, c'est qu'il y a un frein, un retardateur. C'est ce que découvre Paul, le témoin du temps messianique, celui qui ouvre à une temporalité de l'accomplissement et de la décision qui fait trembler le présent. La fin, pour lui dont les restes ne sont pas loin d'ici, à San Paolo Fuori Le Mura, c'est la parousie, soit l'avènement du réel, le jour où le réel *parest*, comme l'écrit Lacan, c'est-à-dire où le réel *est à côté, à part, hors sens.* Mais, comme Paul l'explique dans sa seconde lettre aux Thessaloniens, il y a un *katéchon*, un retardateur. Ce retardateur qui est interne au temps logique du deuil qui sépare passe et fin et qui fait surseoir à la fin, c'est l'objet (a). Que ce soit l'objet (a), soit ce qui manque, qui fasse obstruction, bouchon à la passe de fin, n'est pas le moindre des paradoxes de ce temps de la fin d'analyse. C'est ce qui manque qui bouche, qui ferme la porte de sortie. Si l'objet est le *katéchon*, le retardateur de fin, il faut bien qu'autre chose intervienne : le réel, celui de l'inconscient.

Derrière la porte de sortie encore fermée du temps logique il y a *rien... que ce qui manque.* Pour l'ouvrir, il faut qu'un autre bouchon la pousse : celui du manque du manque qui

fait le réel. Ainsi, alors que le manque de l'objet (a) est le retardateur qui retient d'ouvrir la porte, le manque du manque qui fait le réel est ce qui pousse à l'ouvrir... avant qu'il soit trop tard.

Dans le témoignage de passe pour lequel notre cartel a décidé de la nomination, il y avait cette porte dont les gonds signifiants ont permis le second tour de la passe de fin qui ouvre la question de l'être au réel.

Le premier tour de la passe s'était produit à mi-chemin de la cure, après un rêve où un nom propre fit assez énigme pour faire surgir après coup dans le réel – et grâce à un certain maniement, dans le mode d'intervention de l'analyste, du temps-qui-presse – un signifiant oublié de la langue grand-maternelle, le ladino. Ce signifiant ouvrit une porte sur la jouissance fantasmée de la mère de la passante, qui l'assignait à la place d'un être auquel le droit d'être vif avait jusqu'alors été refusé. Cette passe clinique eut un effet immédiat de libération, fort bien repéré par l'analyste, qui alors ne manqua pas de désigner passeur son analysante.

Le second tour de la passe, qui fit déboucher l'analyse sur la satisfaction de fin, vient de la remémoration d'un rêve d'enfance à répétition, où c'était une porte fermée qui faisait au sujet énigme : ce qu'il y avait derrière cette porte, il n'en savait rien. À l'analyste qui lui posa la question angoissante « Qui il y a derrière ? », l'analysante ne put que répondre : *rien*. Mais l'analyste insista, encore et encore, et de façon même agressive, la pressant de répondre : « Mais qui ? Qui ? » Là, c'est bien le désir de l'analyste de la passante qui, de presser, de forcer le manque à manquer, a fait sortir le réel comme bouchon de l'impossible. Le mot qui finit par sortir de la bouche de l'analysante ne fut pas sans la surprendre. Effectivement, de ce qui manquait à se dire parce que c'est ce qui manque et qui, derrière la porte de la parole, est la cause du désir, ce signifiant invraisemblable venait boucher un coin. C'était donc le manque du manque qui avec ce signifiant apparaissait dans l'imaginaire. Ce qui alors sortit là, comme bouchon du réel, c'est un nom propre qui, pour Hannah Arendt que l'analysante lisait, personnifie la banalité du mal et qui pour elle est alors venu faire, à proprement parler, nomination du réel. Là est le passage qui fait passe finale de l'angoisse à la satisfaction de fin : *dans cette réduction de l'angoisse à sa fonction performative de nomination du réel*, en tant que cinquième rond qui le renoue borroméennement au corps, au symbolique et au symptôme, la passe au réel ayant chamboulé et rendu instable le bon vieux nouage à quatre qui organise la réalité du névrosé et que Lacan aime à dire pépère.

En ouvrant la porte de son rêve d'enfance, la passante était ainsi arrivée à ouvrir la porte de l'horreur du savoir dont son père avait toujours voulu la protéger. Cette passe de fin a immédiatement mis fin à la culpabilité qui, depuis un symptôme infantile, la dévorait. Elle que, petite, on disait plate à passer sous une porte, a su ainsi témoigner dans sa passe d'une mise à plat du réel qui satisfasse assez notre cartel.

J'ajoute que la *tuché* fit qu'un des passeurs fut par le réel obligé de différer de deux mois le moment de rencontrer le cartel, de sorte que ce n'est qu'en un second temps ou second tour que nous pûmes l'écouter, tout en demandant de nouveau au premier de nous préciser certains points... et ne plus alors hésiter une seconde à nous prononcer pour la nomination.

Carmelo SIERRA LOPEZ (Espagne)

Le temps de l'expérience de passeur et ses conséquences

Parmi toutes les entrées possibles dans le dispositif de la passe, la mienne s'est produite sous l'angle de la surprise. Surprise qui révéla d'un coup, avec la force de l'acte, l'autre face méconnue du sujet. Ce fut une entrée totalement inattendue étant donné que je ne disposais d'aucune information sur le fait d'avoir été proposé par mon analyste pour faire partie de la liste des passeurs possibles, de sorte qu'en recevant l'appel du passant me demandant si j'acceptais d'être son passeur, il m'a fallu un certain temps pour comprendre de quoi il s'agissait. La division que je ressentais me conduisait, non sans un certain degré d'angoisse, à me demander : « Où suis-je, est-ce bien là que je me retrouve ? » Cette nouvelle me montrait, tout à coup, une place où je n'avais pas conscience d'être ; j'étais localisé comme sujet.

La possibilité de participer à ce dispositif de l'École restait quelque chose d'assez lointain pour moi, si lointain que je ne me souviens pas d'y avoir jamais vraiment pensé. C'est ainsi que, sur le fond de cette absence, cette nouvelle apprise par téléphone m'a placé devant un vide, une solitude prenant valeur d'acte. Dans le même instant, la nouveauté de cette information se superposait à la proposition d'une décision qui m'affectait. C'était un temps qui annulait ce temps logique pour comprendre avec lequel je me rassurais et me protégeais. Cela créait un vide. Je donnais malgré tout une réponse, avec le recours du réseau des signifiants de l'Autre, mais je crois que c'était le vide du non-savoir qui gagnait la partie sur le désir de savoir pour décider que, oui, j'acceptais. En fait, je ne savais pas pourquoi, mais je l'avais fait.

Ce n'est que plus tard, en mettant de l'ordre dans mes idées, que je me suis aperçu que quelque chose s'était joué dans mon parcours analytique qui était impliqué dans cette précipitation du côté du désir. Cela avait mobilisé et activé ma curiosité non seulement pour l'expérience de la passe mais aussi pour ma propre expérience de l'analyse avec la question de sa finalité et de sa fin.

C'est ainsi que j'acceptais la responsabilité et l'implication que cela signifiait, mais en même temps cette décision allait me montrer d'autres figures inquiétantes. J'étais assailli de craintes à l'égard de mon manque de connaissances des institutions, des mécanismes et des dispositifs de l'École. Je me sentais menacé par un manque de savoir-faire, mais c'était aussi, paradoxalement, ce qui mobilisait mon intérêt pour l'expérience, de sorte que cela signifiait que je ne pouvais plus reculer.

J'ai pu comprendre plus tard que cette peur de mon ignorance était une peur symptomatique devant laquelle je n'ai pas reculé, ce qui supposait une poussée du désir qui m'incitait à mettre de l'ordre dans le champ du savoir acquis dans mon expérience comme analysant, mais, surtout, ce positionnement ferme d'un non à la jouissance du symptôme relançait chez moi le processus analytique, réveillait de nouveaux et stimulants effets de travail de l'inconscient, avec des rêves qui relançaient mon enthousiasme. Cela, j'ai pu le constater dans un second temps.

Ce premier instant où se précipitaient en même temps l'information et la décision, c'était l'acte initial qui fendait (comme l'évoque la toile de Lucio Fontana qui sert d'affiche

pour cette rencontre) la fiction instable et déjà précaire du fantasme qui soutenait l'inaction du sujet accroché à des restes d'une jouissance rance. Cela produisit un bénéfice immédiat, je découvrais ma passion pour l'ignorance et cela mobilisait en même temps le lieu de la vérité.

Passé ce premier temps où l'instant de voir condensait des questions et engageait la réponse décidée du sujet, je me demandais ce que devrait être le véritable moment décisif de l'expérience, c'est-à-dire la rencontre avec le passant.

Pour cette affaire, on ne dispose pas de la référence d'un autre qui puisse servir de modèle. Chaque rencontre est singulière, c'est une mise en acte de l'imprévisible, sans garantie ni indication, et j'ai pensé à cette expression en taumachie : « se lancer dans l'arène ». Il s'agit de l'acte décidé d'aller à la rencontre de la vérité dans l'unique intention, mais fermement posée, de faire ce que je savais devoir faire : écouter. Consentir à une possible sensibilisation qui pourrait m'atteindre du fait de me retrouver comme sujet dans cette position, si proche de l'autre, le passant ; faire que cette captation sensible soit possible. J'espérais pouvoir être perméable, pouvoir retenir le plus intéressant, le plus agalmatique du témoignage que j'allais recevoir. Je supposais que la mélodie qui en resterait devrait condenser l'impression et le sens de l'œuvre dans son entier, comme il en va pour toute lecture à laquelle on s'intéresse, où un réel est en jeu qui transperce le texte comme une vérité indicible. Je supposais que si la trame de mon fantasme était capable de laisser passer cela, sans faire obstacle, alors j'aurais accompli ma tâche. Et je dois reconnaître que c'est ainsi que je l'ai vécu, avec une certaine satisfaction et un enthousiasme à la fin des rencontres.

Comme cela a déjà été dit, la rencontre avec le passant est d'une importance fondamentale puisque le lien éphémère qui s'établit doit servir de cadre pour soutenir le récit et l'exposition d'une expérience d'analyse forcément assez longue. J'ai compris qu'un accueil sans réserve devrait favoriser la livraison du témoignage, donnant de la liberté à l'expression, de la même façon qu'une écoute attentive habitée par un désir de savoir devrait encourager l'association, la remémoration détaillée s'il le faut, pour rendre la narration vivante.

En ce qui concerne mon expérience, j'ai eu affaire à un récit ordonné dès le départ, c'est-à-dire selon un ordre biographique hystorisé, avec des moments de virage, des rectifications du sujet avec des effets cliniques, des formations symptomatiques, des rêves, des interprétations de l'analyste et d'autres éléments signifiants qui m'ont orienté dans la mélodie générale. Le contrepoint émotionnel n'a pas manqué, donnant la note qui faisait connecter l'Autre avec la jouissance réelle et dévoilait le trou autour duquel s'ordonnait l'ensemble de la composition.

Dans ce récit, beaucoup de moments cruciaux liés à des difficultés, à des métamorphoses formelles de la vérité résonnaient avec la subjectivité de l'écouter, situé, comme l'on dit, à un pas de celui qui parlait. Cette connexion, cette capture, ou peut-être cette articulation, de toute façon, a facilité la réélaboration à faire dans l'après-coup à partir de la trame du témoignage reçu pour transmettre au cartel. Un récit, bien évidemment différent, qui soit recevable, avec la précision et la fraîcheur de ce qui m'avait été transmis, un récit qui ne voile pas, par excès ou par défaut, la vérité de son désir comme cause.

Au temps suivant, que j'appellerai temps pour comprendre, le travail d'élaboration et de préparation du témoignage à transmettre s'est intensifié et parallèlement je rencontrais moins d'obstacles pour participer et collaborer à des groupes de travail au niveau institutionnel ou à d'autres groupes d'extension qui m'étaient proches.

Quelques mois plus tard, viendrait le temps de conclure, avec la révélation du témoignage au cartel. Ce temps d'attente, comme chacun sait, n'est pas indifférent. Le temps chronologique entre les rencontres avec le passant et la présentation au cartel est adéquat s'il

permet de maintenir l'envie de dire à d'autres ce qui a été entendu, quand cette expérience conserve encore la fraîcheur de la transmission.

Au moment de l'acte de témoigner devant le cartel, j'ai perçu l'attention portée par les membres comme correcte et adaptée à la situation, c'est-à-dire avec une disposition à l'écoute et au travail en syntonie avec ce que, moi qui étais novice dans cette situation, je vivais en mon for intérieur. On m'a accordé le temps dont j'avais besoin pour exposer ce que, depuis longtemps, j'avais préparé et révisé consciencieusement. Au bout de quelques minutes, je me suis aperçu que le récit que je faisais était inédit, différent de celui que j'avais prévu de faire. Il y a eu des trous, des oublis, des scènes et des éléments gommés ou jamais sus qui avaient réorganisé le savoir. Le défaut ou le manque, comme trou, reconstruisait une nouvelle version en maintenant, malgré tout, le fil rouge de la vérité entraperçue, et en cela répétait, à mon sens, le point vif que je prétendais transmettre.

En fin de compte, passé quelques jours, la passante me communiquait l'information selon laquelle elle avait été nommée analyste de l'École, ce qui, je dois le dire, m'a vraiment fait plaisir. La satisfaction que j'ai ressentie venait, je crois, de la constatation d'un fonctionnement du dispositif qui m'apportait ce que j'attendais depuis le début et qui participait d'une certaine façon au désir d'accepter cette expérience.

En guise de conclusion et comme conséquence de mon expérience, je dois faire référence au changement qui s'est opéré pour moi, du fait d'être entré dans ce dispositif d'École. C'est un nouveau souffle et un certain déplacement de l'Autre individuel de l'analyse de chacun aux autres comme collectif. L'horizon du collectif déplace petit à petit la relation avec le sujet supposé savoir que l'analyste avait incarné pendant longtemps. Il s'agit d'un changement de transferts où l'enjeu du travail organise l'impulsion nécessaire à la résolution du travail de transfert qui pourrait bien précipiter la fin en tant que cela encourage le passeur, encore analysant, à formaliser le parcours hystorisé de son trajet tel qu'il a résonné de façon voilée dans le dire du passant.

Ce n'est pas un effet d'identification, ni une duplication pour faire groupe avec le collectif des passants, mais en écoutant les impasses du témoignage, un chemin s'ouvre dans la parole travaillée, comme l'inédit de la création artistique, en une sorte de temps vertical propre à l'instant poétique. Un éclaircissement survient, et cela permet, je crois, de desserrer quelques nœuds, d'ébranler certains embrouillements signifiants et de libérer des ancrages précis de jouissance dont le sujet peut rester prisonnier et où il peut se perdre.

Enfin, je dois dire que je me suis senti très heureux d'avoir pu participer à cette expérience et je voudrais que ce petit travail serve au moins comme lien pour exprimer ma gratitude envers tous ceux qui l'ont rendu possible.

Traduit par B. N.

Maria Luisa RODRIGUEZ SANT'ANA (Brésil)

Un savoir sans sujet supposé

L'amour adressé au savoir supposé conduit le sujet à choisir un analyste. Cependant, l'amour du savoir supposé n'est pas le désir de savoir, et on vérifie côté analysant un « ne rien vouloir savoir », sur lequel l'acte de l'analyste doit opérer. C'est ainsi qu'il peut déclencher une production de savoir, en tant que résultat d'un forçage effectué par l'analyste dans le manie-ment du transfert, supporté par sa position de semblant d'objet cause du désir. Du côté ana-lysan, dans sa demande d'amour il cherche son être, mais cette recherche dans l'analyse doit obligatoirement passer par la voie de l'élaboration du savoir impliquée dans l'association libre.

De cette manière, l'amour du transfert est un amour qui fait semblant du désir de savoir, et Lacan nous avertit qu'il n'existe pas de désir de savoir, surtout parmi les analystes. Malgré cela, le métier d'analyste se fait d'un désir d'analyser, un désir qui cherche à élucider les secrets de l'inconscient et à suspendre les mystères du fantasme.

La formation analytique est en continuité avec l'analyse de l'analyste et on attend d'un analyste, celui qui choisit la psychanalyse comme cause, qu'il produise un savoir à partir de ce qui peut se construire dans son expérience d'analyse. Pour rendre cela possible, les analys-tes constituent une École où le savoir du réel en jeu dans une analyse peut être transmis et produire des effets, faisant obstacle à l'horreur de savoir dont Lacan parle à propos des ana-lystes. C'est pour cela que l'École se constitue et s'organise à partir du réel de l'expérience analytique en instaurant le dispositif de la passe au centre de la communauté.

Ce fut avec une surprise indescriptible que j'ai reçu la convocation d'occuper la position de passeur dans le dispositif. Plusieurs fois j'ai lu le mot « passeuse » dans le mail qui m'a été envoyé et tout de suite j'ai pensé qu'il y avait une erreur. Alors, je me suis hâtée de vérifier.

Ayant écarté l'hypothèse de l'erreur, j'étais prise par une grande jubilation devant la pos-sibilité de participer à une expérience qui représentait une grande aventure, une aventure dans le champ du savoir, et c'est alors que je me suis entendue dire à mon analyste, en plai-santant : « C'est comme si on m'avait invitée à un voyage spatial... » Ce dit a démarré un travail intense dans mon analyse, car le projet de devenir astronaute a justement été mon pre-mier choix professionnel de l'enfance, ce qui n'avait jamais été touché dans l'analyse, malgré tant de tours.

D'ailleurs, le dit autour du voyage spatial s'est montré surdéterminé (comme Freud l'a établi à propos des mécanismes de l'inconscient), désignant ainsi non seulement la question du choix primitif d'une profession mais aussi la promesse d'aventure que cela évoquait et, dans une association plus immédiate, le dépassement d'une frontière du savoir, capable de faire reculer les bords du non-su, ce que le dispositif de la passe incarnait réellement pour moi.

Quant à ma tâche de passeuse, elle était investie d'une telle grandeur qu'il était évident pour moi que je n'étais absolument pas prête. Mais le désir de participer au processus a déter-miné ma certitude de devoir accepter la convocation et je me suis lancée avidement dans un travail de préparation, avec les textes sur la formation de l'analyste, la question de la garan-tie, la passe, la fin de l'analyse et l'École.

Mais c'est dans mon analyse personnelle que cette convocation à participer au dispositif de la passe a produit des effets les plus efficaces et les plus surprenants. Là, le sujet supposé savoir a eu des renforts considérables du sujet supposé au dispositif de la passe.

Cela était dû, dans un premier temps, à la dimension d'énigme introduite par l'acte de mon analyste me désignant comme passeur. Cet acte, au moment précis où je me trouvais dans mon analyse, a relancé la question du désir de l'Autre, dans une dimension nouvelle, produisant tout de suite un travail intense de déchiffrement, avec beaucoup de rêves et d'associations. Cet effet premier et immédiat s'est déployé en d'autres effets tout au long du processus.

Environ trois mois après, des rencontres avec le passant eurent lieu, au total quatre rencontres de longue durée, pendant une période d'une semaine. Écouter le témoignage d'un passant est une expérience étrange, très mobilisatrice et révélatrice, qui m'a affectée d'une façon très spéciale.

Colette Soler souligne que, dans ces rencontres du passant avec le passeur, l'opération discursive manque de modèle préalable. Car, dans toutes les situations où l'opération de la parole est impliquée, celle-ci opère selon un certain standard préétabli qui cadre et filtre ce que l'on dit. Même dans l'analyse, nous avons la règle de l'association libre, et dans le récit de cas cliniques, nous avons le modèle introduit par Freud. Or, dans le témoignage du passant, il n'y a pas de modèle, il n'y a pas de règle. À propos de cette affirmation, que j'ai toujours entendue au sujet du dispositif de la passe, j'ai pu vérifier dans l'expérience qu'il s'agit non pas d'une formule vide mais d'un moyen assez efficace visant un résultat : souligner l'effet de réel en jeu dans le dispositif.

Ce fait contribue aussi à introduire dans le processus la dimension de l'invention. Dès les petits détails, comme le nombre de rencontres, la forme de leur déroulement, les lieux, le rythme du témoignage, tout se passe dans cette dimension, qui convoque des réponses originales, forçant l'émergence de ce qu'il y a de plus particulier, de solutions et de façons de faire fonctionner qui portent la singularité, la marque, le style de chacun.

Le passant, dans son effort pour transmettre au cartel ce qu'il a acquis de son analyse, la certitude de sa conclusion et le désir de l'analyste, argumente et cherche à convaincre, mais, en le faisant, il élabore aussi et en extrait encore un certain savoir. Nous pouvons dire qu'il s'agit d'une opération discursive dans laquelle tout l'être est en jeu. Mais que pouvons-nous dire de la fonction du passeur ?

En se situant entre le passant qui lui apporte un témoignage où tout son être est en jeu et le cartel supposé savoir sur ce qui doit être jugé et qui est le destinataire final, le passeur est l'intermédiaire d'un impossible. Ainsi, son être ne peut pas ne pas être affecté par cette rencontre avec le réel, avec les limites du savoir et du dire qui donnent le ton de tout le processus. Le passeur, en tant qu'intermédiaire, devra transmettre au cartel ce qu'il peut ou pas savoir de ce qu'il a entendu dans le témoignage du passant. Sa fonction d'intermédiation me semble pouvoir être énoncée comme celle d'un faire-valoir devant le cartel du témoignage qu'il a accueilli, il doit donc transmettre ce qui est de l'ordre de la validité.

À la fin des entretiens, il me restait encore beaucoup de travail à faire à partir des notes écrites pendant tant d'heures de témoignage. C'est sur ce texte que je me suis mise à travailler, en le transcrivant simplement. Cette transcription, qui m'a occupée pendant longtemps, devait aussi être traduite en portugais et ensuite en espagnol, langue de mon témoignage au cartel de la passe.

Il y eut une longue période avant le témoignage au cartel. Temps d'élaboration du texte du passant auquel je suis retournée plusieurs fois, tout en le relisant. À mon avis, cette élaboration s'effectuait par deux voies : en même temps que je me détachais chaque fois davantage

du sens trouvé dans le récit (ici sens de savoir s'il y a eu passe ou pas) s'opéraient une décanation du texte mais aussi ce que j'appellerai un désenchantement de l'expérience. Les effets imaginaires de la rencontre se sont dissous et le texte des notations s'affirmait dans sa logique, sa structure... ses petites pierres.

Au moment où le cartel de la passe m'a convoquée pour témoigner, neuf mois s'étaient écoulés après les rencontres avec le passant et une année après ma convocation de passeur. Ce temps a été marqué, dans mon analyse, par un travail de recensement, de comptabilisation des changements subjectifs effectués tout au long de ces années d'adresse au sujet supposé savoir, temps de rectifications subjectives importantes.

Alors, j'ai décidé de solliciter le passant pour un nouvel entretien, car il me semblait que certains points de ce que je devais transmettre avaient besoin d'être actualisés à partir de ma nouvelle position. Je n'écoutais ni ne répondais de mon acte à partir de la même place. Ainsi, nous avons eu une rencontre et les entretiens ont été comptabilisés en $4 + 1$.

Le moment du témoignage au cartel est un moment non pas de savoir pour le passeur mais de laisser savoir. Il faut permettre au texte de se dire. Ce qui a été écouté, il faut le laisser parler. Devant le cartel, il n'est pas question de parler de ce que l'on sait mais de ce qu'on a écouté dire. De cette façon, il peut arriver que quelque chose se révèle du savoir qu'il y a dans le réel, comme dit Lacan.

Le candidat à la passe, avec sa demande à l'École de transmettre ce qu'il a obtenu de la conclusion de son analyse, met en jeu un savoir impossible qui produit un effet de pousse à l'élaboration, comme Colette Soler l'a évoqué dans *Psicanálise e Civilização*. Cet effet se répercute sur tous ceux qui sont engagés dans l'École et au-delà, et il affecte très particulièrement celui qui occupe la place du passeur.

Ce qu'on trouve à la fin d'une analyse, c'est *lalangue*, le hors-sens, l'infime et le puéril, mais ce n'est pas rien. Cette rencontre est relative à un parcours dans lequel le sujet peut se détacher de l'Autre supposé jouir et s'affronter à sa propre jouissance. Ainsi peut advenir un savoir qui est un savoir de l'impossible mais aussi en même temps un savoir de sa singularité. C'est une expérience de savoir inédite, car il n'y a ni pensée ni sujet pensant qui le détermine. Il se constitue à partir de l'objet écrit par Lacan avec la lettre *a*, reste dont le sujet ne veut rien savoir.

À propos de mon expérience, il y a encore un point que je voudrais souligner : pendant tout le temps des entretiens, et même après, quand j'ai déposé mon témoignage au cartel, j'ai parlé en espagnol, ma langue maternelle, ce qui a eu aussi une signification très particulière pour moi. Cette particularité de mon expérience m'a fait réfléchir sur l'aspect translinguistique plus ou moins présent dans le dispositif du fait de réunir des analystes de différentes nationalités, ce qui nécessite des traductions. Néanmoins, je pense que, même dans les cas où le passant et le passeur sont originaires de pays qui parlent la même langue, la question translinguistique est encore présente : il existe toujours une traduction à faire car, d'une *lalangue* à une autre *lalangue*, une passe peut se transmettre.

Traduit par Maria Vitoria Bittencourt.

Contributions des cartels de la passe 2008-2010

CARTEL 1

Colette SOLER

Styles de passes

Une passe par le réel hors symbolique tel que Lacan le pose en 1976 impose la question des modes de manifestations du référent de ce mot réel. Faute de quoi il pourrait bien n'être que fiction, fiction de mot. Ce réel, Lacan a tenté de le situer comme captif du nœud, soit arrimé à l'imaginaire et au symbolique, mais il n'en reste pas moins antinomique à toute vraisemblance, et donc non contaminé par le vrai. Or, seul le vrai se dit dans une analyse – quoique à demi. La question de ce que j'ai appelé les épiphanies du réel se pose donc.

Dans le dispositif de la passe, il s'agit du témoignage d'une expérience. Certes l'expérience n'est pas sans ordre, sinon nous ne pourrions pas parler d'entrée ou de sortie. Ce que Lacan a appelé l'impasse du transfert structure cette expérience. C'est la seule impasse structurale en jeu dans une analyse et ce n'est pas une impasse de fin. C'est le contraire, la fin de passe en assure la sortie. Néanmoins, une analyse, c'est d'abord la traversée d'une expérience singulière, qu'il faudra bien sûr penser ensuite pour en élaborer le savoir, mais ça suppose la traversée et c'est ce dont il s'agit dans le témoignage. Lacan a clairement situé les choses à cet égard quand il dit du passant qu'il vient témoigner alors que de l'opération analytique il ne sait rien, sauf à quoi elle a réduit celui-là même qui la lui a commandée, à savoir à ce *désêtre* où s'évanouit l'idéal du sujet supposé savoir, ça il le sait parce que ça fait partie de l'expérience.

Or, une expérience par définition est toujours unique, et à expérience singulière, témoignage singulier, forcément. On le répète, mais qu'est-ce que ça veut dire ? Entre autres que, s'il s'agissait seulement de reconnaître la structure qui vaut pour tous, il n'y aurait pas besoin de passe. La vérité articulée elle-même est toujours propre à un particulier, c'est ce que Lacan a d'abord accentué, mais il a ajouté, et on a commencé heureusement enfin à en prendre acte, le réel invraisemblable l'est encore plus, singulier, et pas moins la réponse éthique du sujet à ce qu'il a rencontré.

Or, la passe vise non pas à assurer qu'il y a eu analyse, mais à authentifier l'être transformé de l'analyste. Elle ne peut donc pas éviter la question des manifestations du réel.

Que ce soit une question pour Lacan est d'ailleurs lisible sans équivoques à partir d'*Encore*, alors même que le recours topologique bat son plein – à partir d'*Encore* et probablement avant. C'est un fil continu de l'enseignement de Lacan que le thème des épiphanies du réel : angoisse, affects énigmatiques, « manifestations » de Jouissance autre, « événement » de jouissance symptomatique qui fait la lettre sont autant d'émergences du réel hors sens dans l'expérience. Il faut donc tenir les deux bouts du fil. Que puis-je savoir, rien qui n'ait la structure de langage (comme dit *Télévision*), et je ne peux m'extraire de la métaphore que par la topologie, mais pas de logique, pas de topologie qui puisse réduire cette dit-mension épiphanique du réel à laquelle chacun a affaire dans l'expérience et dont les effets sont tous d'affects, la jouissance affectée affectant le sujet.

Quelle est à cet égard la fonction du style ? Le style fait partie étrangement de ce qui dans le discours n'est pas langage, pas *lalangue* non plus quoiqu'il use des deux. Il a pourtant une fonction dans la transmission – Lacan l'a souligné pour son enseignement. Dans un discours, le style est un facteur indépendant qui se situe plutôt du côté de la manière : manière de dire, manière de faire aussi dans la conduite, car le style n'est pas seulement le

style d'écriture qui fait l'écrivain, il y a le style propre à l'acte d'énonciation, à toute la conduite, en fait.

Un discours qui veut faire mouche ne peut éviter d'en user. Dans la psychanalyse, il y a plusieurs occurrences d'un tel discours qui veut produire des effets : celui de l'analysant dans sa relation à l'analyste, de l'enseignant dans sa relation à son public, de l'interprète, et aussi du passant bien sûr dans sa relation indirecte au jury. Je dis faire mouche pour marquer que le style, ce n'est pas seulement pour faire joli, ce n'est pas tant un facteur esthétique qu'un facteur causal qui a des effets. J'interroge ses effets dans le dispositif de la passe.

Le style produit des effets d'affect, c'est une évidence et pas seulement dans la psychanalyse. Qu'il s'agisse de style de parole – et là chaque analysant a le sien, que ladite association libre n'efface pas, voire accentue –, de style littéraire ou de style de conduite, il y a ceux qui enchantent, ou qui irritent, ou qui indignent, ou qui ennuient, qui endorment, ou le contraire, et quels que soient les dits. Bref, les frictions entre les êtres qui rendent la vie en société si difficile sont souvent de pures questions de style. Mais il ne faut pas croire qu'en disant « pures questions de style » j'en réduise l'importance. C'est le contraire : on touche là à de l'irréductible. Ce n'est pas le cas quand on parle des intérêts économiques, à ce niveau on peut toujours négocier, passer des accords contractuels, voire amener l'autre à résipiscence, ce qui est finalement une solution que l'histoire illustre au long des siècles ; mais en matière de style rien de tel.

Or, si les signifiants viennent de l'Autre, et c'est pourquoi ils peuvent circuler de l'un à l'autre des semblables qui puisent à la source du même Autre, le style, lui, ne vient pas de l'Autre, il serait plutôt l'index de la séparation, de ce que Lacan appelait à une époque l'entrée du sujet dans le réel. Il vient si peu de l'Autre, le style, qu'il n'a pas de semblable, n'est pas même reproductible – jamais deux pareils. C'est l'inimitable, l'infalsifiable d'un parlêtre, comme les empreintes digitales et l'ADN pour le corps, ou la graphie pour la gestuelle. L'impossible à pasticher, malgré le jeu des pastiches, des imitations et des « à la manière de »... Il présentifie, et hors même de l'expérience analytique, la fameuse « différence absolue », la manière unique qui fait identité.

D'où vient-il ? Lacan a produit quelques formules canoniques, échelonnées selon ses élaborations successives. D'abord, le style, c'est l'homme à qui on s'adresse, à l'époque de la structure de langage, S1/S2. C'était le style défini, disons, sur les lignes du dialogue. Mauvaise définition en fait, qui subordonnait le style à la structure du message reçu de l'Autre. Puis il a corrigé, « le style, c'est l'objet », à l'époque où il élaborait l'effet de langage majeur écrit avec l'objet *a*, soit ce qui se joue entre les lignes, dans l'intervalle signifiant. Ce serait sûrement une erreur d'en faire le dernier mot. Il faut une troisième formule ajustée à ce qui vient après. Pourquoi ne pas dire le style c'est le *sinthome*, le dire *sinthome* qui fait le parlêtre, par nouage de *lalangue* avec l'imaginaire et le réel. C'est en effet la pointe immergée, perceptible mais non conceptualisable de l'ensemble des effets de l'ICS, l'index majeur de la façon dont un être est affecté par l'ICS-*lalangue*.

Peut-on alors le mettre en série avec les affects énigmatiques sur lesquels j'ai mis l'accent et qui sont eux-mêmes en série avec l'angoisse ? L'angoisse, premier des affects énigmatiques qui révèle dans l'expérience ce que ni le signifiant ni le concept ne révèlent, à savoir la présence de ce qui manque dans l'Autre, l'objet *a*, a-phénoménologique. Les autres affects énigmatiques, eux, révèlent ce qui ne manque pas, le savoir de *lalangue*, impossible à tout déchiffrer, définitivement insu donc. Le style, par contre, manifeste dans l'expérience l'être affecté, affecté et par l'objet et par *lalangue*. Mais, et c'est sa différence, le style n'est pas un affect, il se manifeste en acte. Il est du côté des conséquences d'acte des affects de l'ICS et il n'y a au

demeurant pas d'acte qui ne soit marqué d'un style, lequel inclut toujours la fonction du temps, avec sa durée et la précipitation de ses hâtes. C'est d'ailleurs pourquoi le style, sans être choisi – on ne choisit pas son style, on en est plutôt déterminé, et on ne peut guère en changer sauf cas exceptionnel –, n'est cependant pas vécu comme imposé. À la différence de bien des affects, il est plutôt perçu comme identique à soi-même, plus proche à cet égard du symptôme, mais sans que l'on puisse parler d'identification à son style. Probable que son point d'ancrage dans le réel est le premier rapport à *lalangue* originelle, que la dématernalisation a fait passer ensuite à la langue d'une culture, tandis que l'histoire propre à chaque parlêtre y a inscrit sa marque éthique. Je dis probable, car il n'y a pas moyen de mathématiser ce procès : au fond, le style, c'est l'indicible identité en acte, et le premier comme le dernier ressortent à toutes les sympathies et antipathies. Il n'empêche, si le style est bien manifestation énigmatique du rapport au savoir inconscient, comment ne répercuterait-il pas le changement de fin d'analyse, soit le franchissement de l'horreur *de* savoir – à ne pas confondre avec une horreur *du* savoir – qui fait l'être de l'analyste et dont témoigne par ailleurs, si on en croit la « Note italienne », ce que j'appelle une conversion d'affect.

Quel est son poids dans les décisions des cartels ? Le passant témoigne de son expérience certes, mais avec son style. Impossible de rendre compte d'un style, sans doute, c'est plutôt le style qui témoigne. Comment ne produirait-il pas ses effets sur les cartels ? Je ne vais pas jusqu'à dire qu'il fait le secret des décisions des cartels, mais, chaque fois que j'ai participé à un cartel de la passe, j'en ai perçu l'incidence dans les réactions spontanées des membres du cartel, les miennes incluses, avant que n'entre en jeu l'élaboration qui vise à fonder la décision. La trace s'en fait en outre sentir hors du dispositif dans tout ce qui se dit de la passe, après coup. Dans le travail commun de l'École au demeurant, je constate que, pour peu que l'on se donne le temps et que la bonne volonté y soit, généralement on arrive à s'entendre, il n'y a pas de divergences essentielles sur les thèses, car le texte de Lacan est notre arbitre. Reste qu'avec la même thèse et pas le même style, ça fait deux. Et plus la thèse est empruntée, plus c'est le style qui fait la différence.

Le paradoxe de ce à quoi sont confrontés les membres des jurys de la passe, c'est qu'ils doivent « reconnaître » ce qu'ils ne savent pas, soit éminemment la façon dont le sujet est affecté par les manifestations du réel, et comment il y répond au terme. Ce qu'ils savent en général, les membres du jury, c'est tout ce qui relève de la structure construite par Lacan, déposée dans la « Proposition » et la « Préface », que chacun peut lire. Reconnaître ce que l'on ne sait pas, ce qui n'est pas structure, jusqu'où est-ce possible ? En fait, c'est la seule chose que l'on puisse reconnaître, car ce que l'on sait, on n'a pas à le reconnaître. Notez en outre que Lacan a donné un exemple éminent de reconnaissance de ce que l'on ne sait pas. C'est l'amour tel qu'il l'a repensé à la fin d'*Encore*, cet affect par lequel on reconnaît chez l'autre, et sans passer par le concept, un rapport spécifique à l'ICS, rapport qui s'indique par toutes sortes d'affects énigmatiques. Autant dire que celui qui aime ainsi a la fonction de... « plaque sensible » aux affects énigmatiques. C'est d'un amour passeur que Lacan parle dans *Encore*.

Alors, je m'arrête à nouveau aux expressions de Lacan qui, à propos de la passe, réfèrent à ce qui échappe au seul repérage de structure. La fonction de plaque sensible du passeur en est une. Pas besoin de plaque sensible là où on sait, là où la structure suffirait à tout. La plaque sensible est nécessaire pour entrer en résonance personnelle avec la manière dont l'expérience a affecté de façon singulière un passant, et dont son style le répercute. La plaque sensible, ce n'est pas le bloc-note magique de Freud, la plaque sensible, c'est la résonance avec ce qui n'est pas langage, et que l'on appelle faute de mieux « position subjective » du passant, soit sa réponse propre au réel qui est réponse d'affect, et dans le style, réponse en acte.

Outre la plaque sensible, Lacan évoque aussi les... « congénères » du passant. Quel terme ! Rien de plus éloigné du savant, fût-ce du savant en structure de langage ou de discours instruit par les textes de Lacan, que des congénères. Les congénères, ça évoque des semblables, non pas en matière d'image, mais, je dis le mot propre, en matière de race. À ces congénères Lacan impute d'avoir à reconnaître « la marque » de l'appartenance... à la même race. Dès que l'on parle de la marque d'une race, on entre dans un thème brûlant. Lacan le fait très tranquillement, car il a posé que les races sont des produits de l'art, comme on le voit bien avec les races d'animaux domestiques, des produits de l'art du discours. D'où sa thèse plus générale du « racisme des discours en action ». Chaque discours produit en effet ce que l'on peut appeler une race de désir et de jouissance. Elle n'a pas de raison d'être en sympathie avec d'autres configurations de désir et de jouissance. Il serait amusant de reprendre là le thème de la confrontation devenue légendaire dans la psychanalyse entre la race des hystériques et la race des maîtres, ou de ce qui en reste aujourd'hui.

Le paradoxe du discours analytique, c'est de produire la race des différents, celle avec laquelle on ne peut pas faire un tout, mais au mieux un tas. Différents de quoi ? Cette différence n'est pas simple et il faudrait préciser, mais je passe, je le développerai ailleurs. Il est bien clair, en tout cas pour moi, que ce paradoxe de la race des différents préside à une clinique spécifique des analystes. Je retiens la définition que Lacan a donnée de la clinique : « La clinique, c'est le réel en tant qu'impossible à supporter » (Ouverture de la section clinique de 1977). Voilà une définition du réel par l'affect, l'affect de l'impossible à supporter. Pour les analystes, elle culmine dans ce que subsume l'expression « l'horreur de l'acte », avec toutes les conséquences que cette horreur entraîne au niveau du groupe comme de la pensée. Il ne me paraît pas moins assuré que, si franchissement il y a, il ne peut que se traduire au niveau du style de dire du passant, si le style est bien l'index du rapport au réel, très parent donc de l'éthique du sujet.

Finalement, ces élaborations culminent dans une formule tardive de Lacan : la passe, ça consiste à « se reconnaître entre soi ». C'est un soi spécial, le soi des analysés rebuts de l'horreur de savoir. Il écrit se reconnaître « entre s(av)oir ». Ce jeu d'écriture met les points sur les i, en élidant d'une parenthèse le « av » de « savoir ». Il n'empêche que se reconnaître entre soi, c'est la définition même de la cooptation, ou d'une « agrégation » comme il le reprochait à l'IPA. Il s'agirait donc de se coopter en fonction d'une homologie perçue concernant les effets singuliers de ce qui a été approché de plus réel dans une analyse. Effet d'affects, Lacan a évoqué l'enthousiasme ou la satisfaction marquant la fin, mais aussi effet de style, de style-sinthome. Remarquons d'ailleurs que le style marque toutes les fins, hors analyse et dans l'analyse, qu'il s'agisse des liaisons amoureuses, des sorties de la position analysante ou de la sortie du rapport à l'analyste.

Seulement, le style de conclusion propre à un sujet, c'est l'absolu de la singularité, ce qui ne peut pas être universalisable. C'est vrai dès avant l'analyse pour le plus modeste des points de capiton, ça l'est plus encore après. Or, et voilà le problème dans cette cooptation, les coop-tants aussi ont leur style, celui-ci est donc constituant de l'entre-soi, il en est une dimension. Plus encore que les affects qui ne se partagent pas, il peut vous laisser hors de l'entre-soi, votre style. S'il marque le témoignage, il joue son rôle dans la reconnaissance attendue, selon que, de passant à cartel, la différence de style l'emportera ou non sur les affinités de style.

J'ai fini par mesurer combien cette approche, qui est celle de Lacan à la fin, ne peut que conduire à relativiser la fonction de la nomination dans la passe. C'est à cela que je suis venue. Telle qu'il la formule, par l'entre-soi, la nomination est à la merci d'une contingence, celle des soi des supposés « congénères » de l'entre-soi. Le peu de nominations par rapport au nombre de passants, et cela depuis les tout premiers débuts de la passe, à l'EPF, l'ECF, l'AMP, l'EPFCL, produit là un effet de signification. À l'AMP, périodiquement, on essaye de corriger

par volontarisme, on décide que l'on va en nommer un certain nombre, et comme par hasard ce sont toujours des responsables. Mais ça ne change rien, ce n'est qu'une péripétie. Peut-on formuler la signification produite ? Elle a évolué avec le temps, je crois. Au début, à l'AFP, les passants se sont crus mis en cause dans leur être d'analyste, et ça a fait des drames, Lacan l'a souvent noté et déploré, mais sans pouvoir corriger. Aujourd'hui, il me semble que l'on commence à assimiler vaguement l'idée que cette signification est éminemment équivoque : car si elle semble indiquer à l'adresse des passants non nommés, si nombreux, quelque chose comme un « votre soi d'analyste ne nous est pas apparu », ce jugement, on n'en peut douter, est à la mesure des soi des membres du jury qui ne s'y sont pas reconnus, et qui n'ont donc pas ouvert l'entre-soi où le dispositif les place. Aléas de la nomination, rien de plus, et qui joue pour tous les cas de figure.

On entend parfois demander : mais est-ce que les cartels peuvent se tromper ? Cette question qui m'a été posée dans un séminaire d'École m'a arrêtée. Pour deux raisons. La première est qu'il n'est pas sûr que, dans ce domaine du « se reconnaître entre soi », il y ait davantage place pour de l'erreur que, par exemple, dans les choix de l'amour, qui même quand ils sont mauvais sont toujours les bons. Mais, deuxième raison, à supposer que l'on convoque l'erreur possible, qui le dira ? Le passant non nommé, le passeur, l'analyste du passant, la communauté auprès de laquelle ça peut ne pas passer du tout ? Tous sont mal placés pour le dire. Du coup, on comprend que la formule convoque implicitement ce que j'ai appelé un point de surplomb du dispositif, d'où un supersujet supposé savoir pourrait rendre un jugement de Salomon. C'est donc une question qui relève d'un transfert maintenu, en fait.

Maintenant, ces aléas de la nomination, est-ce une condamnation pour le dispositif ? Je ne le crois pas. La valeur de ce dispositif ne tient pas aux nominations – si c'était le cas, il aurait déjà disparu. Elle tient au « transfert de travail » qu'il produit chez tous les participants du dispositif (passants, passeurs, cartels) et plus largement l'École et ses analystes. Je sais que certains n'aiment pas cette expression de transfert de travail, mais je peux le dire autrement : la valeur principale du dispositif est de parer, ou de contribuer à parer, à ce que Lacan a appelé l'analyste fonctionnaire, ritualisé, qui opère par routine, habitude, qui comme il le dit a appris à appuyer sur les bons boutons, sans plus se tourmenter du « quoi et qu'est-ce ». Or, celui-là quoiqu'il fonctionne n'a aucune chance de répondre aux urgences : ni à celles de la fin des analyses qu'il dirige, car pour la fin il n'y a pas de bons boutons, ni à celles de l'époque. La fonction de ce dispositif d'alerte qu'est la passe n'est donc pas de trop, quoi qu'il en soit des nominations.

Décembre 2010.

Jacques ADAM

La passe, présence de l'inconscient

Qu'est-ce qui permet à un cartel écoutant les témoignages de passe de saisir ce qu'a été « la présence de l'inconscient » pour un sujet devenu, comme c'est pratiquement toujours le cas, analyste ? Sans qu'il s'agisse d'évaluation de l'expérience analytique, par quoi approche-t-on l'effet de l'inconscient dans l'expérience même, relatée à une personne tierce ?

On peut essayer d'éclairer la question à partir de termes que Lacan a souvent déclinés dans ses écrits et dans ses séminaires, « présence de l'inconscient », « présence de l'analyste »,

« position de l'inconscient », « position de l'analyste ». Pour s'en épargner le recensement fastidieux, citons-en simplement les deux bouts qui indiquent à eux seuls l'espace de la question. 1951 (« Intervention sur le transfert ») : « Dans une psychanalyse en effet, le sujet, à proprement parler, se constitue par un discours où la seule *présence du psychanalyste* apporte, avant toute intervention, la dimension du dialogue. » 1975 (clôture des Journées de novembre de l'EFFP) : « [...] celui qui se propose pour la passe [...] n'est pas sujet du tout. Il s'offre à cet état d'objet qui est celui à quoi le destine la *position du psychanalyste* ». Il faut évidemment aussi savoir qu'en 1963 était paru un ouvrage qu'on recommandait vivement à l'époque aux étudiants en psychologie, celui de Sacha Nacht (IPA), *La Présence du psychanalyste*. De son côté, Lacan allait procéder à la « réfection » de son texte de Bonneval de 1960 paru seulement en 1966, « Position de l'inconscient », tandis qu'il ouvrait une nouvelle partie de son enseignement avec le concept de l'inconscient en janvier 1964.

Il faut bien reconnaître que le lieu d'un cartel de la passe d'où l'on écoute ce qu'il y a de plus crucial dans les effets de l'expérience analytique est un lieu hautement privilégié mais en même temps compliqué puisqu'il s'agit d'énoncés d'énoncés, ce second degré devant permettre de situer ce qu'a été le rapport d'un sujet à son énonciation passée, dans l'expérience même de sa propre analyse. Ce dispositif, qui doit permettre une épure des effets de l'inconscient à transmettre aux passeurs qui les transmettront aux membres des cartels de la passe, permet-il facilement d'atteindre ce qu'il y a à entendre dans les témoignages ? Par exemple, s'il faut arriver à entendre ce qu'a été la *présence de l'inconscient* dans l'expérience du passant, est-ce en la rapportant à ce qu'a pu être la *présence de l'analyste* dans son expérience, ou bien en la déduisant, pour autant que cela soit possible par le témoignage des passeurs, de la *position de l'analyste* dans la cure du passant ?

À l'écoute des différentes passes, j'ai été frappé par ce qui m'a paru être le plus souvent mis en avant, ou simplement rapporté d'ailleurs, par les passeurs, à savoir la grande richesse clinique des témoignages, quelquefois un véritable foisonnement des événements de l'histoire personnelle du passant, pratiquement toujours semblable d'un passeur à l'autre, mais qui en même temps semblait comme décalqué sur ce que le passant avait pu dire de son expérience de l'analyse et dont il semblait avoir laissé à la charge des passeurs de faire l'élaboration clinico-théorique pour satisfaire à ce qu'il pensait peut-être être l'attente des membres du cartel de la passe. Il n'est pas rare que cette sorte d'écoute du cas par la compréhension clinique se double d'une véritable intention de performance interprétative de la part du passeur où, là, c'est le passeur lui-même qui pense satisfaire à l'attente du cartel, pensant peut-être mieux « défendre » le passant et aider le cartel à déchiffrer la *présence de l'inconscient* dans son rapport à ce qu'a été la *présence de l'analyste* pour le sujet dont il témoigne.

La *présence de l'analyste* n'est pourtant pas ce par quoi peut s'attraper l'effet d'analyse. C'est une fonction qui, « sauf impudence notoire, est à exclure de l'opération analytique », dit Lacan dans son « Allocution sur les psychoses » de 1967, puisque c'est une présence « qui ne vaut qu'à s'effacer enfin ». Mieux même, cette présence est de l'ordre de l'ininterprétable, sauf à courir à l'acting out (séminaire *D'un Autre à l'autre*, 4 juin 1969). Il est alors curieux de voir les passeurs s'essayer à vouloir mettre en valeur dans leurs témoignages les effets d'interprétation qui ont eu lieu dans la cure d'un passant, comme s'il s'agissait là de la véritable *présence de l'inconscient*, et comme si la *présence de l'analyste* résonnait à l'unisson du désir de l'analyste. Pour tout dire, des témoignages d'ininterprétable vaudraient mieux que des alignements performatifs de justesse d'interprétations, données ou reçues.

Si « la *présence de l'inconscient* [...] est à chercher en tout discours en son énonciation » (« Position de l'inconscient »), et si les témoignages arrivent à convaincre que le psychanalyste est arrivé « à s'égaliser à la structure qui le détermine » (« La méprise du sujet supposé

savoir »), il est cependant sans doute plus avisé d'essayer, à travers les témoignages, de se repérer à ce qu'a pu être la *position de l'analyste* dans la cure d'un sujet. En guettant la *présence de l'analyste* pour faire entendre la *présence de l'inconscient*, les passeurs risquent de rater l'effet d'analyse qui, pour le sujet, a eu lieu dans son accroche au réel, c'est-à-dire dans la prise en compte du « nœud de l'ininterprétable », puisque la *position de l'analyste*, c'est non pas sa « forme mentale » (celle peut-être où les passeurs risquent de « se déshonorer » à vouloir la chercher comme telle), mais « sa position de sujet en tant qu'inscrite dans le réel ». Cette inscription définit proprement « l'acte » (« La méprise du sujet supposé savoir »).

L'acte analytique, ce qu'a été l'acte analytique pour un sujet au cours de l'expérience de son analyse, l'inscription du sujet dans le réel, c'est en effet ce que les passeurs auront peut-être de mieux à essayer de transmettre aux membres des cartels de la passe, à partir de ce qu'ils auront entendu des passants. Le « désir de l'analyste » est aussi le pivot d'où un témoignage peut prendre corps, certes. Mais il peut aussi prêter le flanc à toutes les subjectivations possibles. Il ne s'agit bien sûr, dans l'écoute des témoignages, pas plus d'*évaluation* du désir de l'analyste en devenir que d'*évaluation* de l'acte de l'analyste du passant dont il est témoigné. Et si, comme le dit Lacan en 1968 au congrès de Strasbourg de l'EFB, « c'est dans la présence topologique de la vérité que nous avons à définir la *position du psychanalyste* », sachant que la première présence de la vérité est d'abord dans le symptôme, les passeurs seraient avisés de prêter aux passants une oreille clinique au sens où la clinique est en effet (ou « en affect », comme dirait Colette Soler) « le réel comme impossible à supporter ». Et mieux encore de s'appliquer à faire résonner un effet de vrai qui en principe au décours d'une analyse ne trompe pas.

30 décembre 2010.

Antonio QUINET

La satisfaction de fin d'analyse

La satisfaction propre à la fin de l'analyse est le thème que j'ai choisi lors du début du cartel 1 de la passe, qui arrive maintenant à son terme après deux années. Cette satisfaction, qui en tant que telle est une forme de manifestation du réel, peut-elle être appréhendée dans le dispositif de la passe ? Voilà une question difficile, parce que la passe est un dispositif de parole, et donc soutenu par le symbolique du langage. Il y a une aporie dans la transmission de l'acte analytique reposant structurellement sur la difficulté à faire passer, par la voie du signifiant, quelque chose de réel. Néanmoins, quelque chose de cette satisfaction se laisse saisir et passe au cartel de la passe, comme en témoignent les textes de notre cartel, parus dans le dernier numéro de *Wunsch*.

La référence de Lacan, extrêmement succincte, qui a orienté notre cartel de la passe est la « Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI », dans laquelle il décrit une satisfaction spécifique : la satisfaction de la fin de l'analyse. D'ailleurs, elle n'est pas seulement spécifique de ce moment de l'analyse, mais elle en est aussi la « marque » (J. Lacan, « Préface... », dans *Autres écrits*, p. 572). Il s'agit d'une satisfaction de l'analysant distincte de la satisfaction du symptôme. Le symptôme est une modalité de la satisfaction, car la pulsion s'y satisfait, et cela depuis le début, lorsque le sujet arrive avec son symptôme satisfait mais insatisfait de la satisfaction que son symptôme lui procure.

Quand le sujet entre en analyse, il se satisfait du déchiffrement et du processus analytique. C'est la satisfaction de l'association libre, de la découverte des faits, des dits, des fantasmes, et leur articulation à la chaîne signifiante de son histoire. La satisfaction analysante se situe du côté de la quête de la vérité, c'est la satisfaction du gai savoir. Celui-ci est la jouissance du déchiffrement, satisfaction dans le savoir extrait de l'association libre. Lacan utilise cette expression, gai savoir (*gay sçavoir*) dans *Télévision*, à propos de la poésie provençale, du thème de l'amour courtois, pour indiquer le maniement signifiant de la langue poétique. Dans l'analyse, cela correspond à la découverte de l'inconscient poète, spirituel, joueur, qui bondit et rebondit sur le trampoline de la langue. Le savoir s'élaborant dans l'association libre arrache le sujet de la tristesse, parce que celui-ci retrouve le fil de son désir qui s'était égaré. C'est un savoir joyeux, avec des jeux de langage ; il s'agit d'une satisfaction qui va jusqu'à la fin de l'analyse.

Dans notre cartel de la passe, nous avons constaté plusieurs types de satisfaction dont l'analysant fait l'expérience pendant son analyse, en commençant par la satisfaction thérapeutique correspondant à l'atténuation de sa souffrance. En termes freudiens, nous pouvons dire qu'il s'agit d'une satisfaction liée au principe de plaisir, libéré de la « libido liée ». Cette satisfaction peut surgir lors de la disparition de certains symptômes et aussi dans les moments de désaliénation de l'Autre, c'est-à-dire à partir du moment où l'analysant ne se sent plus soumis à certains dits des personnes qui, pour lui, ont occupé la place de l'Autre, comme, dans un exemple d'une passe, le sujet qui n'est plus soumis aux dits injurieux de l'Autre maternel à propos de ses organes génitaux. La séparation de ces signifiants a opéré une réduction de la satisfaction du surmoi lorsque le sujet a dit non aux impératifs mortifiants de l'Autre. En d'autres termes, nous pouvons localiser ici la satisfaction comme soulagement à partir de la désidentification, ce qui ne se passe pas seulement une fois, mais tout au long de la traversée d'une analyse – parfois le sujet peut situer ces effets dans le temps. La satisfaction au long de l'analyse est aussi celle de la levée des inhibitions et de l'atténuation de l'angoisse. Dans un cas de passe, nous avons vérifié cette satisfaction, au moment où le regard avide de l'Autre a été vidé.

Dans ce texte, Lacan situe l'inconscient dans le registre du réel, sous la forme de satisfaction, en opposition à la vérité : « Le mirage de la vérité dont seul le mensonge est à attendre [...] n'a d'autre terme que la satisfaction qui marque la fin de l'analyse » (*ibid.*, p. 572). Cette fin est ainsi marquée par un « Je me satisfais de cette vérité ! Même si elle n'est pas si vraie que ça, c'est bon ! Ça suffit ! Je ne veux plus vérifier la véracité de la vérité ». Cela met un terme à l'hystorisation – terme montrant l'aspect fictif de la vérité – que l'analysant fait de sa vie, ce qui peut être comparé au processus analytique lui-même.

C'est aussi dans ce texte que Lacan définit la passe comme l'hystorisation de l'analyse – à ne pas confondre avec l'hystorisation de la vie, qui s'effectue dans l'analyse. Certains passants et même certains passeurs – comme j'ai pu le constater – font que le dispositif de la passe est le lieu d'un résumé de l'hystorisation de la vie. Ce n'est pas cela que Lacan attendait de la passe. Parfois, un témoignage est fait sur ce qui s'est passé dans la vie du sujet et non pas sur ce qui s'est passé dans l'analyse. Dans ce cas, il est difficile pour le cartel de la passe de pouvoir constater quelque chose concernant la fin de l'analyse, parce qu'il n'a pas été possible d'appréhender le fil conducteur de celle-ci. Dans la passe, il s'agit de l'hystorisation de l'analyse et de la transmission de ce qui a permis au passant de devenir analyste. Dans les deux passes où il y a eu nomination, il a été possible de saisir la structure et la solution de la névrose présentée à la fin de l'analyse ainsi que la relation de cette solution avec des moments cruciaux au long de l'analyse et leurs échos sur la vie du sujet. La passe, dit Lacan, « est la mise à l'épreuve de l'hystorisation de l'analyse, en me gardant, cette passe, de l'imposer à tous parce qu'il n'y a pas de tous en l'occasion, mais des épars désassortis » (*ibid.*,

p. 573). Cette expression de Lacan indique que les analystes ne font pas un tout, que l'École est pas-toute $S(\mathcal{A})$. Ce n'est pas un Autre reconstitué pour l'analysant (comme cela a été proposé explicitement par l'AMP) qui s'est confronté au manque de l'Autre dans l'analyse. Le dispositif de la passe ne constitue pas l'École comme un ensemble, ni l'institution qui la soutient – nous sommes une collection d'« épars désassortis ».

Chaque passant privilégie un aspect dans son hystorisation de l'analyse, de la même façon que nous trouvons plusieurs indications dans l'enseignement de Lacan concernant ce qui peut se passer à la fin de l'analyse : la traversée du fantasme, la chute de l'objet a , la rencontre avec l'inconsistance de l'Autre, l'identification au symptôme, etc. Le plus difficile est de ne pas nous laisser influencer par ces indications – et cela vaut tantôt pour les passants, tantôt pour les passeurs, tantôt pour le cartel de la passe – afin de ne pas dévoyer la passe et la transformer en une vérification de certains standards de fin d'analyse. La passe montre justement l'opposé de cela : c'est un anti-modèle radical.

Quand Lacan dit « hystorisation », il est important de le souligner, c'est aussi au cas par cas. Chaque passant le fait à sa façon ; il privilégie certains aspects de son analyse et omet les autres. Du côté du cartel, il est important qu'on ne soit pas dans l'attente de vérifier ce que l'on sait déjà, ni de mettre l'accent sur ce que le passant n'a pas privilégié. Concernant le passant, on ne doit pas attendre de lui une élaboration de son analyse – ni du passeur d'ailleurs –, ce qui est plutôt une tâche du cartel de la passe. C'est un problème quand le passeur se met à théoriser, parce qu'il peut empêcher le passage du témoignage du passant au cartel de la passe.

« J'ai laissé, dit Lacan, à la disposition de ceux qui se risquent à témoigner au mieux de la vérité menteuse » (*ibid.*). Parler de la vérité menteuse ne disqualifie pas la vérité. C'est un constat : on ne peut pas distinguer totalement la vérité du mensonge. Le sujet témoigne de cette vérité menteuse. Il sait que, bien que menteuse, la vérité ne laisse pas d'être vérité. Il s'agit de ce par quoi le sujet s'est constitué à partir des signifiants de l'Autre et à partir de quoi il a fait ses choix, c'est-à-dire ce que les Grecs appelaient *destin*, où le sujet est plus parlé qu'il ne parle, plus agi qu'il n'agit, etc. Considérer le destin comme une vérité menteuse est déjà une façon de se désaliéner de l'Autre, là où est inscrite sa vraie histoire qui pourtant ment – ment sur ce qu'est son être.

Ce qui met un terme à cette quête de la vérité est non pas l'épuisement, mais ce qui est de l'ordre de la satisfaction. C'est le moment où s'opère une transformation de la valence de la jouissance, passage de la jouissance qui fait souffrir à la jouissance qui apporte satisfaction. C'est passer de la jouissance tragique à la jouissance de l'enthousiasme – affect lacanien indispensable à l'analyste. C'est une satisfaction de fin qui marque un arrêt de la satisfaction du transfert, dans la mesure où la quête de la vérité est liée à la satisfaction que l'amour de transfert promet.

L'amour de transfert apporte une satisfaction : la quête de la vérité est sous le signe d'Éros, dans les défilés du désir supporté par la demande d'amour, qui trouve toujours des signes de réciprocité. Pour que le sujet puisse laisser tomber cette satisfaction amoureuse, il doit rencontrer une autre satisfaction. Il y a une perte de la souffrance promue par l'analyse qui transforme, comme l'a dit Freud, le malheur tragique en une misère banale. Quand on fait ce passage, on diminue la valeur de la souffrance, mais ce n'est pas un changement : on continue dans le malheur, malgré le fait qu'il soit banalisé. La satisfaction de fin d'analyse n'est pas une réduction de la souffrance qui accompagne la réduction du symptôme, comme le propose Lacan concernant l'opération analytique sur celui-ci. Elle est autre chose, elle marque un changement de commutateur, elle est liée non pas à l'aliénation signifiante mais à la séparation.

Dans un cas de passe, le cartel a pu extraire du témoignage une phrase qui pointe la conclusion de fin d'analyse : « Je suis... », définition de dé-cision de l'être. Cette transformation a été possible à partir d'une autorisation de jouissance, laquelle n'était plus accompagnée de l'affect de la honte de l'Autre maternel. Cette satisfaction correspond au « solde cynique » de la jouissance permise, à savoir sans l'Autre. En ce cas, l'effet dans la jouissance se lie à la pulsion scopique : il y a eu mise à vide de la jouissance du regard, qui s'exprime en une formule signifiante créée par le sujet indiquant qu'il n'est plus la cible de l'Autre.

Dans l'autre cas de passe, la satisfaction qui marque la fin est liée à la création, une invention propre au sujet, déliée des signifiants de l'Autre paternel par lequel le sujet était subjugué. Quelques opérations signifiantes effectuées par le sujet attestent de la présence du fil conducteur de l'analyse jusqu'à sa conclusion finale. Ainsi, il a été possible de vérifier la traversée du sujet concernant la voix de l'Autre duquel il se sépare. Le changement de la valeur de jouissance – de la souffrance à la satisfaction – est lié, dans ce cas, à la pulsion invocante et à la chute de l'objet voix.

Au début du *Séminaire XX, Encore*, Lacan se réfère à la satisfaction du « je n'en veux rien savoir », qui est l'expression même du refoulement. Même si on pousse très loin une analyse, on ne peut jamais venir à bout de l'inconscient, parce que bien évidemment le refoulement persiste, comme nous en ont témoigné nos AE à Rome et à Fortaleza au sujet de leurs lapsus et de leurs rêves. Le sujet sait qu'il n'a pas tout dit, mais il est satisfait de son refoulement. C'est seulement, dit Lacan, lorsque votre « je n'en veux rien savoir » « vous apparaît suffisant que vous pouvez [...] vous détacher normalement de votre analyse » (*Séminaire XX*, p. 9). Le « suffisant » correspond ici à ce qu'est le satisfaisant de la fin de l'analyse, à « c'est suffisant, je suis satisfait » – satisfaction du savoir acquis, tout en sachant qu'il reste à savoir... et pourtant, c'est bien comme ça. Et le sujet n'est plus insatisfait de son savoir et part content de cela. Cela veut dire aussi que le sujet est satisfait de son symptôme, c'est-à-dire de sa manière de jouir de l'inconscient, jusqu'à savoir y faire d'une façon telle qu'il n'en souffre plus.

L'analyse peut arriver « au point que le bien-dire satis-fasse » (J. Lacan, « ...ou pire », dans *Autres écrits*, p. 551). Voilà une satisfaction de fin d'analyse : elle se rapporte à un maniement de *lalangue* comme un bien-dire de son être ou de son symptôme. Dans cette expression, on trouve aussi le « faire » du « savoir y faire » avec le symptôme. Quand le sujet est dans le processus analytique, il est dans le « ne suffit pas » et cherche encore un mieux-dire, un dire en plus qui réponde à ce « ne suffit pas ». À la fin de l'analyse, le bien-dire qui satisfait permet le « ça suffit ! », autrement dit, il produit ce « ça suffit » dont la satisfaction marque la fin de l'analyse. Le bien-dire de son symptôme ne va pas sans l'historisation, qui rend compte de l'histoire du symptôme, du fantasme, des fictions sécrétées par l'inconscient pendant l'analyse, jusqu'au moment où on arrive au bien-dire du côté du symptôme, du côté d'un satis-faire. Cette satis-faction est de l'ordre du réel, d'une satisfaction dans le faire. Il s'agit d'un faire par rapport au symptôme. Cette satisfaction du faire peut être rapprochée de ce que dit Freud sur ce qu'on attend d'une analyse : *pouvoir aimer et travailler*. C'est peu, semble-t-il. Mais c'est beaucoup ! Voilà un faire du réel qui satisfait et peut mettre un terme à la quête de la vérité, toujours mensongère.

La satisfaction de fin d'analyse est au-delà de ce qui caractérise le désir inconscient toujours insatisfait, avide de signifiants, gourmand d'instruments de jouissance : colliers, amants, voitures et... savoir. Le parlêtre change son jouir – ce nouveau jouir est détaché, dénoué de la jouissance (supposée) de l'Autre. La chute du sujet supposé jouir est la condition de la satisfaction de la fin de l'analyse. Il ne s'agit pas de promesse d'une jouissance toute, vouée nécessairement à la déception, c'est-à-dire qu'il s'agit non pas d'un pousse-à-la-jouissance, mais d'une jouissance qui prend en compte la castration, une jouissance châtrée. C'est cependant

une jouissance qui satisfait – c'est une jouissance satisfaisante. Cette satisfaction est celle d'une jouissance satisfaisante, permise, sans l'Autre.

La satisfaction de fin confère à la jouissance une coloration et une vivacité qui s'opposent au noir et à la mortification de la relation du signifiant avec la jouissance tant dans la chair que dans la pensée. Cette satisfaction a plusieurs versants :

– le versant qui a accompagné la traversée de l'analyse et la disparition de la souffrance du symptôme, la levée de l'inhibition et l'atténuation de l'angoisse, comme nous en ont témoigné publiquement nos AE ;

– le versant qui concerne la sexualité. Le sujet est satisfait de sa façon de jouir sexuellement – c'est ce que nous avons pu vérifier à partir du témoignage des passants. Il n'est plus dans l'insatisfaction ni dans l'impossibilité, ni dans la métonymie éperdue du conquérir tout le monde. Le sujet peut consentir enfin à une façon de jouir auparavant récusée ou dévalorisée. Ce versant de la satisfaction sexuelle est extrêmement variable, mais elle apporte toujours la paix. Fin de la guerre : guerre des sexes, guerre avec soi-même. Il s'agit évidemment d'une paix qui n'empêche ni la bataille ni la lutte !

– le versant du savoir. Après plusieurs tours autour de son histoire, de ses souvenirs, de ses fantasmes et de ses héritages devenus son hystoire, c'est-à-dire après l'historisation de sa vie et de sa place dans la généalogie, le sujet se trouve satisfait. Il se considère satisfait du savoir construit et de l'indécidabilité de sa vérification. Il se considère comme satisfait de l'élaboration du savoir sur son symptôme et de sa limite – son « je n'en veux rien savoir » ;

– le versant de *lalangue*. Dans les passes que nous avons écoutées dans notre cartel, j'ai pu constater une satisfaction langagière correspondant à l'inconscient comme une élucubration, pourrait-on dire, sur *lalangue*. Cet inconscient « lalangagier » est un travailleur infatigable, comme le définit Lacan. Ce travail – *Arbeit*, mot souvent utilisé par Freud – n'est pas un travail forcé, comme le travail de deuil, pénible, faisant souffrir. Le travail de *lalangue* est *afreudisiaque* ! Dans ce signifiant, nous pouvons écouter aussi la jouissance dionysiaque. On peut vérifier cette jouissance dans la lettre du symptôme – dans la façon dont chacun jouit *lalangagièrement* de l'inconscient.

Traduit par Elisabete Thamer.

Martine MENÈS

Position du passeur

Le passeur *est* la passe, écrit Lacan dans sa « Proposition ».

De cette expérience d'écoute de passeurs parlant de passes, expérience inaugurale pour moi, je retiens pour l'instant une question qui m'a accompagnée dès le début, et même antérieurement en tant qu'AME, donc susceptible de désigner des passeurs : qu'est-ce qui fait un passeur ? « Il ne suffit pas qu'un analyste croie avoir obtenu la fin d'une analyse pour que, de l'analysant arrivé à ce terme, lui, pour l'avoir élaboré, fasse un passeur », écrit Lacan le 8 mai 1974 aux AME de son école. Cette note suit de quelques mois la « Note italienne » (1973), où Lacan écrivait que les passeurs se « déshonorent à laisser la chose incertaine », c'est-à-dire à laisser le cartel de la passe dans le doute, le suspens, l'indétermination dans son jugement à propos d'un passage ou non de l'analysant à l'analyste.

Serait-il plus facile de penser ce qui ne fait pas un passeur ? Première constatation : se mettre en place de secrétaire ne fait pas un passeur. Recueillir fidèlement les propos du passant et les restituer au plus près de l'énoncé ne transmet rien de plus, au mieux une histoire élucidée, une *hystorisation* épuisée, arrivée à son terme, avec les effets thérapeutiques qui s'ensuivent, le plus souvent. Et le passeur y risque, si je lis bien la note du 8 mai 1974 et d'après mon expérience, de ne pas reconnaître la distance entre le savoir dans sa dimension de construction aléatoire qui, d'une analyse, peut se déduire, et la part de réel qui s'en échappe pour s'y exprimer cependant. Lacan met l'accent sur un autre risque, « c'est que ce savoir, il lui faudra [au passeur] le construire avec son inconscient, c'est-à-dire le savoir qu'il a trouvé, crû dans son propre, et qui ne convient peut-être pas au repérage d'autres savoirs ». Sauf, comme il l'écrit peu de temps avant aux Italiens, à avoir cerné sa propre horreur de savoir, dans sa version unique à soi, inexportable, mais qui mène à « s'habituer » suffisamment au réel pour repérer la façon dont un autre s'en arrange ?

C'est sans doute parce qu'ils s'éloignent d'une position de secrétaire que bien des passeurs disent avoir abandonné la prise de notes, jusqu'à perdre les précieux papiers devenus inutiles, et avoir renoncé après tentation à « construire le cas » du passant pour s'en tenir au texte parlé, en voix *off* si je puis dire.

La fonction du passeur, sa responsabilité, c'est de faire passer. La question est non pas d'en faire passer trop ou pas assez, comme elle s'est présentée pourtant parfois, mais de faire passer l'énonciation d'un autre, un « qu'on dise » du passant qui serre au plus juste sa position subjective quant au réel. Autrement dit de témoigner d'une « autre dit-mension », écrit Lacan, toujours dans la note de 1974. Et l'on sait d'une façon générale que le témoignage n'a pas grand-chose à voir avec la réalité des faits.

Le moment du passeur serait donc celui d'un temps logique de son rapport à son propre savoir inconscient, qui lui permettrait à partir de sa rencontre avec son impossible à supporter de se confronter à l'impossible à dire.

Comment est-ce possible ? En se faisant plaque sensible, écrit Lacan, ce qui suppose de pouvoir se laisser imprimer par le dire du passant, puis de se laisser tremper dans le révélateur que serait le cartel de la passe pour que la photo apparaisse. Oubli de toute maîtrise, de tout préjugé, de toute construction, de toute compréhension pour laisser place à l'affectation ? À entendre avec l'équivoque de l'être affecté. Beaucoup de passeurs témoignent de l'affect d'émoi à avoir été désignés, mais aussi et peut-être surtout à avoir été affectés à une place.

Être affecté suppose aussi de pouvoir se laisser affecter. Il faut à un moment ou à un autre prendre la photo. Comment ? Il n'y a pas de mode d'emploi et ce n'est pas grave, car la plupart sont illisibles. Peut-être cependant ai-je été étonnée de la réserve que certains passeurs affichaient en s'abstenant de poser toute question, en se cantonnant – semblait-il – à une écoute passive. Cela a parfois donné deux tonalités de témoignage, selon les deux passeurs, sensiblement différentes, et ce même si chaque passeur reprenait sensiblement les mêmes propos.

De fait, la responsabilité de la passe est une affaire à au moins 4 + 1 : CAG, passeurs, passant, cartel de la passe, avec en + 1 l'École comme lieu d'élaboration, d'interrogation et de nomination. Pourrait-on souhaiter que chacun s'affecte dans sa place comme si, comme le disait Freud devant un nouveau patient, il avait à nouveau tout à découvrir ?

À suivre donc.

30 décembre 2010.

Sol APARICIO

Vérifier un désir

« Ces expériences ne sauraient s'additionner ¹. »

La passe comme dispositif distinct de celui de l'analyse, inventé par Lacan et mis à la disposition de ceux qui veulent se prêter à l'épreuve, est bien un outil dont les passants se servent à des fins diverses, à leurs propres fins, peut-on dire, même si chacun sait qu'il a été conçu comme mode original de recrutement des analystes.

L'expérience, pour les cartels de la passe, est limitée ; le nombre de témoignages entendus, réduit. Riches d'enseignement, ces témoignages ne permettent guère de généraliser. Il y a des passes, comme il y a des fins d'analyse. Cela limite non pas l'importance, mais la portée des conclusions qui peuvent en être tirées.

Cette variété me paraît bienvenue pour ne point perdre de vue que l'expérience relève du *pas-tout* et ne saurait se prêter à des affirmations péremptoires. Elle s'oppose à la tentation de l'universel qui toujours guette, qui éloigne la possibilité d'oser le singulier, au risque de ne pas être conforme. Cela convient peu au névrosé, on le sait. Les restes de névrose font obstacle au changement de discours que la passe à l'analyste implique. La visée hystérique y fait obstacle, qui tend sans cesse à remettre le signifiant maître, l'Un, à la place de l'Autre... C'est bien l'une des raisons – je le saisis mieux à présent – pour lesquelles Lacan a mis la passe au cœur de l'École.

Dans un premier temps, la question sur le devenir psychanalyste porte, chez Lacan, sur les conditions nécessaires pour que ce soit possible. Il avance alors l'hypothèse qui s'impose logiquement, compte tenu de ce qui était admis dans la communauté des psychanalystes : si l'analyse prépare à devenir analyste, alors la fin de l'analyse doit consister en l'avènement d'un désir poussant à passer à la position d'analyste. La proposition sur la passe de 1967 est d'abord celle d'une mise à l'épreuve de cette hypothèse.

Après la « Proposition », en 1974, Lacan a spécifié ce qu'il en est du désir de l'analyste en parlant dans la « Note italienne » d'un désir inédit. Ce qu'il dit à ce propos est très précis. Et, sauf erreur de ma part, il n'en a pas été question ailleurs. Revenons-y, brièvement – en laissant de côté la suite de ce texte difficile.

Lacan évoque « une prétendue humanité pour qui le savoir n'est pas fait puisqu'elle ne le désire pas ». Pour ensuite ajouter : « Il n'y a d'analyste qu'à ce que ce désir lui vienne, soit que déjà par là il soit le rebut de ladite (humanité). »

Il n'y a donc d'analyste – l'analyse est bien nécessaire, mais pas suffisante – qu'à ce qu'il lui vienne de désirer le savoir... Quel savoir ? Celui dont un « modèle » est donné par le savoir scientifique, découvert dans le réel et formalisé pour être transmis, auquel Lacan impute la responsabilité d'« avoir aux seuls rebus de la docte ignorance, transmis un désir inédit ». Le désir inédit est donc, d'abord, celui que « le savoir scientifique » n'a transmis qu'aux « rebus de la docte ignorance ». Or Lacan poursuit à son propos : « Qu'il s'agit de vérifier : pour faire de l'analyste. » (Non pas *un* analyste, mais *de* l'analyste.)

Si l'humanité ne désire pas le savoir, cela est vrai pour tous. L'horreur de savoir dont il est question quelques lignes plus loin, horreur « de tous », est, elle aussi, généralisable. Mais cela laisse place aux exceptions que constituent, d'une part, les « rebus de la docte ignorance » et, d'autre part, ces chutes : « L'analyste, s'il y en a un, représente la chute » d'un

1. Cf. Lacan, à propos des analyses, dans l'« Introduction à l'édition allemande des *Écrits* ».

« modèle » qui n'est pas le savoir scientifique, mais celui ici épinglé comme le roman de Freud, « ses amours avec la vérité ».

Ainsi Lacan tire-t-il de l'histoire de la science l'exemple d'un désir dit inédit car en rupture avec la docte ignorance, pour l'articuler à « notre expérience du savoir » qui est, en premier lieu, celle du savoir inconscient. Mais aussi l'expérience de ce qui y fait obstacle, soit l'horreur de savoir, dont la cause particulière peut être cernée grâce à l'analyse. Lacan fait donc dépendre le premier, le désir inédit *du* savoir, de la seconde, de l'expérience de l'horreur *de* savoir propre à chacun.

En même temps, il montre, avec la double référence à Freud et à la science, que le désir dont il est question « pour faire de l'analyste » ne concerne le savoir que séparé de la vérité et de toute idée de progrès, nulle idéalisation du savoir ni de ses conséquences n'étant ici de mise.

Que Lacan ait parlé de la passe par la suite, en 1976, comme d'une « mise à l'épreuve de l'historisation de l'analyse » laisse à penser qu'il avait constaté, comme nous le faisons aujourd'hui, que c'est le mode propre à la plupart des témoignages, parmi lesquels ceux qui disent explicitement quelque chose sur le désir poussant à l'acte sont rares. Sans doute cela nécessite-t-il une perlaboration particulièrement importante. C'est en tout cas sur l'historisation de leur analyse, soit sur le savoir articulable qu'ils en ont extrait, que la plupart des passants centrent leurs témoignages, plutôt que sur le moment, le comment et le pourquoi du passage à l'analyste.

Mais, de fait, ce désir de l'analyste dont rien n'est énoncé n'est-il pas pourtant là ? N'est-il pas justement à l'œuvre, et à vérifier, dans l'historisation même du travail analytique accompli, si différente de celle des données biographiques ? Un témoignage qui emporte la conviction n'a-t-il pas pour condition d'être porté par un désir... inédit ?

L'historisation de l'analyse n'implique aucune exhaustivité. Ce qu'elle offre est de l'ordre d'une vue partielle sur l'analyse et ses résultats. C'est le relief aperçu par le passant, comme Lacan le dit à un moment, le relief que le moment de la passe lui fait apparaître, portant sur ce qui a été déterminant. Cela constitue l'axe de son témoignage, que le cartel à son tour retrouve, dans les meilleurs des cas, et qu'il retient pour conclure. Que la vue soit partielle ne veut pas dire qu'elle ne soit pas suffisante.

Ainsi, par exemple, deux des témoignages entendus par notre cartel rendaient singulièrement compte, quoique de façon différente, du rapport du sujet à la jouissance sexuelle et d'une issue trouvée face à l'impératif surmoïque de jouissance. La séparation d'avec l'Autre était clairement lisible, tout comme un cesse de la répétition, et laissait apparaître que le sujet en était réellement venu à s'autoriser de lui-même.

Que le désir imputable à l'analyste soit dit inédit n'a pas de quoi nous étonner si l'on tient compte de ceci qu'est inédite, justement, au dire de Lacan, la position du psychanalyste : « Il se pose comme cause du désir, position éminemment inédite, sinon paradoxale, qu'une pratique entérine². » Parler de désir inédit, c'est préciser ce qu'une telle position nécessite.

En quoi le moins qu'on puisse dire, c'est que Lacan ne manquait pas d'ambition pour l'analyse et pour la passe, ambition de pousser le discours analytique hors des limites de la docte ignorance, soit de cette forme de savoir dont se contentent les discours établis.

2. Cf. *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, p. 177.

CARTEL 2

Danièle SILVESTRE

Remarques sur le passeur

La fonction de passeur, sa place, est au centre du dispositif de la passe puisque c'est le passeur qui reçoit le témoignage du passant et le transmet (le passe), ou le fait passer au cartel, cf. le « témoin » dans un relais d'athlétisme. On lui suppose, à ce passeur, la capacité à recueillir dans les dits du passant un « dire » qui cernerait spécifiquement ce qui, dans son analyse, a levé pour lui la possibilité de franchir le pas (ou la passe, c'est aussi le sens de ce mot en français) qui change sa position subjective dans l'analyse : d'analysant, il vire à l'analyste.

Beaucoup de textes dans notre École, que je ne citerai pas ici, sont centrés sur ce thème et soulignent ce dont il s'agit par les signifiants de virage, franchissement ou encore traversée (en particulier traversée du fantasme, qui a été spécialement employée dans les années 1990 ; question de mode ?).

Il est important, en tout cas pour les cartels, de ne pas s'obnubiler par ce que véhicule le discours de l'École (ou dans l'École) quant à ce que devraient recueillir le passeur puis le cartel, et qui devrait donc être prélevé dans les énoncés du passant ; ne pas s'obnubiler par les « slogans » du moment dans notre communauté de travail. On entend beaucoup de choses, par exemple, sur l'inconscient-réel, tout en limitant la portée (du moins dans la passe) par le fait qu'il est accompagné des qualificatifs d'incommunicable, d'indicible, etc. Il n'empêche, ce n'est pas la mise en mots d'une théorie de la passe, non plus que de la fin de l'analyse que le cartel ou le passeur doit rechercher dans ce qu'il entend.

Le passeur est au centre du dispositif parce que, aussi, il est censé avoir rencontré dans son parcours d'analysant un tel moment de virage. Ce pourquoi Lacan a pu dire, à l'occasion, qu'il est la passe. Cela implique donc les analystes de l'École dans la supposition qui est faite qu'ils puissent repérer un tel moment dans une analyse et en conséquence désigner un passeur ; c'est leur responsabilité et leur tâche que d'en tirer des conséquences pour leur propre engagement dans la psychanalyse.

Nous avons quelques témoignages de passeurs pour lesquels ce moment de virage a été vécu comme tel : dans le même temps où, dans leur analyse, ils ressentaient subjectivement qu'ils traversaient quelque chose de radicalement différent, un moment particulier, nouveau, celui qui comme l'éclair illumine brusquement le paysage et le fait voir autrement, ils étaient appelés par un passant comme passeurs. C'est évidemment une conjoncture remarquable, mais ce n'est pas toujours que cette concordance de temps se rencontre entre la désignation d'un analysant comme passeur par son analyste et l'actualisation d'un virage subjectif décisif pour lui dans son analyse (la « marque » dont parle Lacan dans sa « Note italienne »).

Je veux souligner aussi quelque chose qui me semble important et qu'il ne faut pas oublier. Comme je l'ai écrit dans un texte antérieur, lorsque la réponse du cartel est non à la nomination d'AE, cela ne signe pas que le passant et/ou ses passeurs n'aient pas pu/su cerner le virage crucial. Il se peut que le défaut soit dans la transmission elle-même. Cela veut dire qu'une réponse négative traduit vraisemblablement l'incertitude du cartel, son absence de preuve que, oui, il a pu retrouver cette marque dans le témoignage qui lui a été transmis, là où une réponse positive dit sa certitude ou sa conviction.

J'ajoute que le défaut dans la transmission est parfois assez palpable pour le cartel : par exemple, dans l'abondance de détails biographiques ou la longueur d'un témoignage d'où

n'émergent pas de points forts, il est sensible que les passeurs n'ont pas pu cerner, malgré leurs efforts, quelque chose de décisif. Parfois même leur effort les pousse à y ajouter leur « patte », une déduction interprétative, par exemple, mais cela ne fait que souligner le manque de ce noyau dur, ou encore de cette touche de réel qui s'éclairerait par contraste dans les dits, dont le trop-plein marque, au contraire, la place vide.

Enfin, toute transmission ne peut jamais être intégrale ; elle comporte de la perte, comme l'a bien noté Nicolas Bendrihen dans le numéro 54 du *Mensuel* : la transmission n'est pas toute.

Il n'y a pas de passe idéale, et c'est déjà une satisfaction que de constater qu'elle remplit au moins sa fonction dans l'École – et c'est en fin de compte pour cela que Lacan l'a mise en place –, sa fonction de machine contre l'oubli de l'acte (celui qui fait l'analyste). Les cartels ont parfois tendance à en vouloir toujours plus et parfois les passeurs aussi, dont certains ont passé des heures presque interminables (l'un, un record : vingt heures de recueil du témoignage d'un passant) à écouter, pensant finir par attraper enfin le cristal, la pierre précieuse. Notre cartel s'en est ému et a demandé que la déposition du passeur devant le cartel ne dépasse pas une quarantaine de minutes. Je pense qu'il serait bon qu'un débat dans l'École sur la fonction des passeurs leur permette de ne pas faire durer trop longtemps les entretiens avec les passants.

Clotilde PASCUAL

Réplique au texte de Danièle Silvestre

Dans cette réplique au texte de Danièle Silvestre, je veux me centrer sur la fonction du passeur et ce que nous avons recueilli de l'écoute des passeurs dans notre cartel.

Je veux articuler cette question avec ce que le texte de Danièle Silvestre nous indique, à savoir qu'une réponse négative du cartel à la nomination du passant comme AE ne veut pas dire que le passant ou les passeurs n'aient pas cerné ou transmis le virage crucial du passant, mais que le défaut peut se trouver dans la transmission même. Une réponse négative traduit seulement l'incertitude du cartel, l'absence de preuve dans le témoignage sur ce virage d'analysant à analyste de la part du passant.

Le cartel a eu l'opportunité d'écouter jusqu'à maintenant cinq passes (il lui en reste une à écouter) et les passeurs qui sont intervenus pour ces témoignages. Le dénominateur commun a été la rigueur avec laquelle les passeurs ont assumé leur fonction. Chacun d'entre eux a donné la preuve de la responsabilité de son travail. Par ailleurs, ils ont montré très clairement qu'aucun d'entre eux n'était là pour écouter les passants en position d'analyste. Néanmoins, parfois, quelque chose s'est glissé de manière plus forte autour de leur subjectivité, mais dans aucun cas cela n'empêchait de voir ce qu'ils essayaient de transmettre. Ils ont ordonné leur présentation selon leur style propre, mais ils se sont centrés surtout sur ce que le passant avait donné comme style dans sa passe.

Écouter les passeurs, c'est se rendre compte que, dans son effort « pour faire passer » le témoignage du passant, dans la plupart des cas le passeur s'effaçait comme sujet, pour que le texte du témoignage puisse se faire présent. D'autres fois, néanmoins, cela n'était pas possible et on pouvait percevoir une polarité entre la tentative de s'effacer comme sujet et la volonté de dire beaucoup plus pour pallier ce qui était difficile ou impossible à cerner comme

effet de virage chez le passant. Dans ce sens, certaines des interventions des passeurs se sont beaucoup prolongées, comme nous l'avons lu dans le texte de Danièle Silvestre, et le cartel, quand il a posé la question, a été surpris par le nombre d'heures passées à écouter le témoignage. De ce fait, il nous a paru important que la durée du témoignage de la part d'un passeur ne devrait pas excéder une heure, mais il peut y avoir des situations particulières qui puissent requérir plus de temps.

À l'autre extrême, le passeur peut se mettre à l'abri, se préserver pour ne pas glisser des interprétations, des sentiments ou des jugements, et il fait alors une exposition beaucoup plus sommaire. De la même façon, cette manière de se préserver est donnée par les notes, plus ou moins larges, qui parfois sont laissées sur la table, sont oubliées ou sont prises seulement sur des sujets ou des signifiants plus précis de la part des passants.

Devant tout cela, le cartel posait des questions ou demandait au passeur son avis sur ce qu'il avait entendu. Une fois, le cartel a demandé à réécouter le même passeur, parce que l'écoute du deuxième passeur donnait au témoignage un point de virage différent, et cela a donné à penser qu'on devait entendre de nouveau le premier passeur pour tenter de situer ce qui peut-être « n'était pas passé » une première fois. Cette fois comme dans d'autres, même sans demander à écouter deux fois le même passeur, dans l'écoute des deux passeurs s'introduisaient des nuances diverses, et presque toujours l'écoute du deuxième passeur donnait dans un après-coup des tournures différentes à l'exposition du premier. De ce fait, on voit une fois de plus qu'il est capital d'écouter les deux passeurs pour un témoignage de passe.

De ce qui a été exposé, on peut déduire que le passeur est la pièce fondamentale du dispositif de la passe. Il nous donne sa disponibilité, son temps, et il reste après son acte dans l'oubli. Il est patent dans son exposition du témoignage qu'une fois qu'il a été promu à cette fonction de « transmission » par son analyste, pour être lui-même dans un moment de passe, il ne se trouve plus dans cette transmission protégée par le transfert. C'est ainsi qu'il se trouve dans un moment qui marque pour lui une séparation de son analyste par rapport à sa fonction de passeur. On pourrait penser qu'il y a un passage du transfert à son analyste à la transmission du témoignage.

Pour tout cela, le passeur a pour le cartel de la passe la fonction du bien-dire dans ce qui se transmet et dans ce qui montre ce que le passant n'a pas pu dire dans sa totalité. Il est la pièce clé du dispositif parce que, à travers non seulement ce qui « passe », mais ce qui manque dans ce quelque chose qui « passe » (le réel), le cartel peut avoir ou non la certitude de ce qui est passé pour le passant et qui donne la preuve de la transformation d'analysant à analyste, le désir de l'analyste et la base sur laquelle ce désir peut se soutenir.

Trinidad SANCHEZ-BIEZMA DE LANDER

Le métier de passeur

Un analysant est désigné passeur à travers un complexe réseau de choix, d'abord son analyste (AME), ensuite le tirage au sort. Des choix à propos desquels Lacan nous dit : « Ils sont indépendants de son consentement. »

Je souligne « indépendants de son consentement », parce que nommer un passeur, c'est une intervention, une interprétation, qui arrache un moment particulier. Patricia Dahan signale cela très clairement dans son travail « Sur le vif », quand elle nous dit : « L'élucidation

d'un rêve fait basculer le cours de l'analyse, un moment de passe et comme conséquence mon analyste me nomme passeuse. » Moment particulier que la nomination ponctue, différent d'une précipitation pour conclure, et qui pousse, repousse le travail de la question de la fin de l'analyse, en la mettant au centre vif du dispositif.

Ce point, à mon avis, est très important à cerner, et il serait même intéressant que l'École puisse se donner du temps pour en débattre, parce que nommer un passeur, c'est nommer un moment constituant de l'analyse, qui est un désêtre, et il est aussi important de signaler qu'en même temps il signe l'intervention d'un analyste. C'est, paraphrasant Danièle Silvestre dans son intervention, une responsabilité et une tâche des analystes de l'École de situer un tel moment de virage dans une analyse, ce qui est non seulement utile pour une analyse en particulier, mais utilisable pour l'avenir même du dispositif.

C'est donc un moment qui arrache un virage et une interprétation. On ne pouvait dire mieux, pas l'un sans l'autre. Le passeur passe au centre du dispositif et c'est par un effet de surprise qu'il retrouve la passe. Surprise qui ne se réduit pas au moment de la désignation mais qui tient aussi au fait qu'il n'y a pas de règle, ou de savoir *a priori* qui puisse établir ses rencontres avec ce qu'il ne sait pas. Il est seul avec un savoir fragmenté que son analyse lui a fourni et devant un vide. C'est une page en blanc, et c'est mieux ainsi pour pouvoir écrire sur cette page le témoignage juste de celui qui, pour supposer qu'il pouvait dire quelque chose, a pris le bulletin où était écrit son nom. Un nom qui signale la position de quelqu'un qui peut écouter au-delà de sa singularité, qui ne se trouve pas comblé par sa différence, ni tout pris dans son fantasme, et qui peut donner une place, offrir un espace pour que les paroles d'un autre puissent se consolider, avoir un lieu.

En effet, c'est ce qui fait que la passe n'est pas un procédé de communication d'une information, souvent trop large, par rapport à des événements historiques qui ne sont pas importants dans la plupart des cas, mais elle est la transmission d'une expérience qui exige d'être identifiée dans sa valeur de vérité, et qui de ce fait constitue un obstacle désirable à toute illusion d'exactitude ou de précision de la part du passeur.

Parce qu'il ne s'agit pas de la vérité du passeur, même pas de la vérité que le passeur peut à un moment donné croire qu'il a arrachée à l'autre, mais celle du passant, et dans cette possibilité réside son choix de passeur, qui condense la question : quel type de sujet peut surgir qui possède la capacité d'écouter une voix porteuse d'un savoir, sans qu'il s'agisse du sien, et porteuse d'un désir, qui ne soit pas commun ?

Lacan propose le métier à ceux qui peuvent produire un témoignage juste. Il s'agirait de ceux qui, étant encore attachés à leur propre expérience, sont pourtant sensibles à accueillir le témoignage depuis « la fraîcheur même » de leur propre passe. On attend donc une transmission juste qui puisse laisser passer ce qui est passé, sans que le passeur ait une idée très claire de ce qu'il transmet, une diffusion de la musique du passant qui soit recueillie et à son tour émise pour qu'elle résonne dans le cartel de la passe.

« La musique n'a pas besoin de justification...
Elle ne rompt pas le silence :
Elle lui ouvre comme un fruit mûr...
La parole, au contraire, elle a besoin de justification.
Elle incorpore le silence,
L'ébranlement qui émane du sens...
La musique commence quelque part.
La parole commence avec l'homme... »
(Roberto Guarroz, *Septième poésie verticale*.)

CARTEL 3

Colette SEPEL

Pourquoi la passe... ?

Je vous propose d'aborder la passe par le biais de l'impasse et de déplier ce que cette procédure, ou plus exactement sa mise en pratique, son exercice, m'a appris sur la cure et sur son devenir transférentiel.

De même que Queneau dans ses *Exercices de style* révèle les possibilités inattendues et donc amusantes de la langue, de même la passe, chaque passe dévoile à ses différents protagonistes des aspects insoupçonnés et des usages imprévus de sa pratique. Pourquoi en effet un sujet analysant ou qui l'a été s'y engage-t-il ? Et pourquoi s'y engage-t-il à ce moment précis plutôt qu'à un autre ? Questions que je me suis toujours posées et que j'ai posées, quelle qu'ait été ma place dans le dispositif, passant, passeur ou membre d'un cartel, depuis près de vingt ans. Au-delà des réponses convenues qui correspondent aux discours politiquement corrects du moment ou de la demande implicite d'autorisation à l'installation, il en est d'autres plus authentiques, énoncées explicitement ou qui s'infèrent du témoignage, et qui peuvent s'ordonner ainsi : la passe pour se sortir d'une impasse, d'un engluement ou d'un emballement transférentiels, ou la passe pour témoigner du fait que l'on s'est trouvé dans ce que l'on considère comme l'impasse ultime et qu'on lui a tourné le dos.

C'est en effet une impasse qui conduit à l'analyse, impasse sexuelle, celle de la répétition pulsionnelle et du symptôme douloureux. C'est une autre, reconnue, assumée, celle du non-rapport sexuel, qui fait passer à l'analyste. Les deux ne sont pas de même nature. Seule la dernière nous intéresse ici, sa nature et sa reconnaissance. Au cercle vicieux, au tourbillon infernal de la répétition pulsionnelle et du symptôme douloureux, qu'opposent donc, qu'offrent donc la psychanalyse et le psychanalyste ? La voie du déchiffrement de l'inconscient et de l'association libre. Cette voie n'est pas royale, comme Freud le disait des rêves, elle est bizarre mais curieuse dans le double sens du terme, c'est un chemin tortueux fait de tours et de détours, voire de culs-de-sac, bref, d'impasses successives, dont il faudra bien que chacune des parties, l'analysant comme l'analyste, tous deux actifs dans l'affaire, se déprennent. Sinon, le cercle vicieux de départ pourra se transformer en cercle pseudo-vertueux dans la spirale sans fin de l'association libre et de l'interprétation de sens, et le sujet s'installer pour l'éternité dans un entre-deux où il n'est ni vraiment mort ni vraiment vif ! L'analyste aussi bien !

En anglais, impasse se dit *dead end*. Cette expression me plaît, car en éclairant l'un des bouts, le mort (comme on dit le bras mort d'un fleuve ou l'angle mort de la vision), elle fait aussi exister l'autre, le vif, et le jeu des forces contraires d'Éros et de Thanatos qui se dévoilent et se déchainent dans la cure et face auquel l'analysant aura à prendre position, mais pas sans l'aide de son analyste. Face au bout mort de l'impasse, une seule solution s'il veut continuer son chemin, pivoter pour sortir par là où il était entré, mais en sortir changé, touché, pas intact : sonné, meurtri, furieux, ravi, amusé, c'est selon, mais toujours enseigné, il n'en témoignerait pas sinon. Une fois sorti de l'impasse, il peut encore décider d'arrêter là l'exploration ou d'aller voir plus loin, jusqu'aux impasses suivantes, jusqu'à celle qu'il reconnaîtra comme l'ultime. À charge pour l'analyste de le retenir ou de le laisser filer (pensez, pour ceux qui sont pêcheurs, au fil et au moulinet).

Après les moments de passe, c'est-à-dire d'impasses successives rencontrées en chemin, la passe proprement dite, c'est-à-dire le passage par l'impasse reconnue comme l'ultime et

dépassée. Reconnue comme telle non seulement par le passant mais par ceux auprès desquels il en témoigne, *via* ces transmetteurs particuliers que sont les passeurs. Passeurs qui constituent le rouage essentiel et nécessaire de toute l'opération. Passeurs choisis par leur analyste parce qu'ils se tiennent justement dans ce passage, dans ce défilé délicat.

Reprenons ma question. Pourquoi la passe et pourquoi à tel moment plutôt qu'à un autre ? Qu'est-ce qui pousse au témoignage ? La réponse à cette question peut permettre de différencier les moments de passe de l'impasse ultime, voilà en tout cas ce que je soumetts à notre discussion. J'ai rencontré différents cas de figure.

1. Il y a la passe comme seule solution pour se déprendre de l'engluement transférentiel, voire pour se débarrasser de son analyste ou du groupe auquel il appartient. Du même ordre, la passe pour sortir du désarroi dans lequel vous laissez la disparition de votre analyste, ou de celui, parfois différent, qui soutenait également le transfert, bref, la disparition trop précoce du ou des sujets supposés savoir. Et faire la passe alors a un sens et un effet. Car il arrive que la procédure permette un redémarrage, une reprise de l'analyse, avec le même analyste ou avec un autre. Il arrive aussi qu'elle pousse à aller voir ailleurs, qu'il y ait eu d'ailleurs nomination ou pas. Certains sujets non nommés m'ont fait part de l'importance qu'avait eue pour eux, au-delà de la déception, la réponse très personnelle du cartel qui, s'il dit oui, ne dit jamais non.

2. Il y a la passe pour témoigner du délice de cet engluement et de l'amour infini pour l'analyste ou pour l'analyse, tous deux idéalisés.

3. Il y a la passe enfin pour témoigner de la rencontre avec l'impasse ultime. J'y ai été confrontée deux fois. Une fois comme membre de notre cartel, et il y a eu nomination (nous avons été tous les cinq convaincus). Une autre fois comme passeur il y a très longtemps. Mais ce témoignage reste vif dans ma mémoire et les notes prises alors et sur lesquelles je me suis de nouveau penchée, toujours exploitables. J'étais alors convaincue mais ma conviction n'a pas entraîné celle du cartel. Pourquoi ? Aurais-je mal témoigné, aurais-je trahi le passant ? Le cartel avait-il été sourd ou mal disposé ? Avait-il envisagé la nomination mais avait-il reculé devant le pari et le risque qu'elle supposait ? Je ne sais et ne le saurai jamais, mais toutes mes hypothèses, même si elles ne sont pas exhaustives, ne s'excluent pas.

Ce que je sais, c'est que mes notes restent convaincantes, convaincantes de l'effet de l'analyse sur le passant, du changement de sa position quant à la jouissance. Il venait témoigner six mois après avoir mis un terme à son analyse, terme que l'analyste avait cette fois accepté. Un rêve en particulier lui avait permis de s'extraire radicalement et donc définitivement, pensait-il, de la position sacrificielle dans laquelle il n'avait cessé de se retrouver dans sa vie tant familiale que professionnelle. Le témoignage s'imposait dans le décours de cette extraction et dans l'heureuse légèreté qu'elle avait produite. Il en savait assez sur les péripéties de sa vie, qu'il pouvait réduire à un petit roman facilement et assez rapidement transmissible, il pouvait s'historiser. D'un côté les quelques souvenirs, dont un exemplaire, de sa confrontation à l'incontournable de la castration mais aussi à l'horreur captivante, fascinante de sa contemplation. De l'autre un aperçu sur son fantasme où dominait également l'objet regard : la peur d'être découvert associée à la nécessité de disparaître pour être désiré. Il pouvait reconnaître qu'il n'y avait rien à voir, quelque chose à savoir plutôt.

Mais, car il y a un mais qui ne m'apparaît qu'aujourd'hui, sa précipitation à faire la passe, à la faire « sans perdre de temps » pour reprendre son expression, ne tenait pas seulement à la joie de ce qu'il avait saisi, à savoir qu'il n'y avait rien à voir. Il redoutait que ça ne disparaisse, que ça lui échappe, qu'il l'oublie. Il voulait une assurance sur le futur, que le témoignage était supposé lui donner (j'exagère à dessein le trait, discret mais présent).

L'assomption de la perte était revendiquée mais n'échappait pas au doute symptomatique de ce sujet. Et je ne suis pas certaine que mon dire d'alors, car il y a aussi un dire du passeur (c'est même lui qui fait passer le dire du passant et qui convainc le cartel), point que je sou mets également à notre élaboration commune, n'ait pas anticipé sur le sien. Je comprends donc aujourd'hui qu'il n'y ait pas eu alors nomination.

L'impasse ultime serait donc celle dont le sujet pourrait se dépendre sans redouter d'y perdre. Le recours à la topologie que Lacan propose nous le fait bien saisir. L'exploration de la surface du tore, du pneu, par une série de tours plus ou moins serrés, l'exploration de déchiffrement finit par s'épuiser. Le tour en plus, celui qui permet si j'ose dire de prendre la tangente, se situe dans un autre plan, il met un terme aux joies du sens et n'est permis que par la confrontation au versant hors sens, réel, de l'inconscient. Cette tangente, orientée, qui ne court plus après l'objet de satisfaction, permet de changer de place (et de pneu !), pour se mettre à disposition, comme semblant d'objet, d'un autre que l'on pourra alors guider dans son cheminement propre, cheminement toujours tortueux mais toujours singulier, jusqu'à ce qu'enfin il accepte de s'en décoller, de laisser tomber. C'est soulageant mais ô combien satisfaisant !

Pendant que j'essayais de mettre en forme ces quelques réflexions, est paru le dernier livre traduit en français d'Imre Kertész, *Journal de galère*, qui rassemble les notes de l'écrivain des années 1960 aux années 1990. Je n'ai pas pu ne pas le lire immédiatement ! Ce journal de bord est vivifiant, intellectuellement vivifiant. S'interrogeant sur la fonction de l'écriture pour le maintenir en vie alors que d'autres se sont suicidés, il écrit : « En restant ici [c'est-à-dire en acceptant l'esclavage totalitaire, au contraire du grand écrivain hongrois Sandor Marai qui s'est exilé aux États-Unis, où il a fini par se suicider], je me suis soustrait au tragique, c'est-à-dire au destin, et je me suis soumis au comique, à un destin étatique foisonnant de hasards [...]. La génialité existentielle est-elle possible ici, est-il possible de vivre son existence unique, de vivre consciemment sa vie ? Telle est la question fondamentale. Et je ne doute pas de ma réponse : oui... C'est la technique romanesque du *Refus*, c'est le monde du *Refus*. Considérer les circonstances historiques comme la matière du moment à travers laquelle l'existence se fraie un chemin : le triomphe – qui coïncide avec la mort – ne dure qu'un seul instant, et cet instant est l'œuvre elle-même ; et celle-ci est œuvre par le fait que et dans la mesure où elle crée – ou plutôt elle exécute – sa propre possibilité. C'est tout, rien de plus : arriver à la possibilité d'une œuvre ; non pas l'Œuvre, mais seulement la route qui y mène (comme œuvre) » (page 112).

Ne pourrait-on dire, en pastichant Kertész, qu'une psychanalyse, c'est tout, rien de plus : arriver à la possibilité non pas d'une île, comme Michel Houellebecq, mais de l'impasse finale, celle qui permet de savoir que, finalement, il n'y avait rien à voir ! Cela n'empêche pas la curiosité, après tout le moins vilain de nos défauts ! Curiosité du sujet analysant permise, entretenue par ce que Lacan appelle, en se servant des stoïciens et de Socrate, l'apathie de l'analyste, non pas sujet mais fonction, place vide. La curiosité pleine, pleine de sens sexuel de l'analysant, laisse la place, dans ces cas où une analyse produit un analyste, à ce que je propose d'appeler le vide curieux.

9 décembre 2010, séminaire École.

Maria Eugenia LISMAN

S'installer, s'autoriser, demander la passe

« L'analyste ne s'historise que de lui-même [...]. La question reste de ce qui peut pousser quiconque, surtout après une analyse, à s'historiser de lui-même ¹. »

C'est ce que précise Lacan, dans la « Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI », lorsqu'il se demande ce qui motive à faire la passe. Cette question s'articule avec celle que Colette Sepel propose dans son texte : pourquoi demande-t-on à faire la passe et pourquoi à tel moment plutôt qu'à un autre ? Dans son développement, elle mentionne que solliciter une autorisation à s'installer, qui ne répond pas à une demande authentique de passe, peut être la raison de la demande de passe pour certains analysants. Lacan évoque cette question de l'installation dans cette même préface, en 1976. Il se demande s'il existe, au-delà des avantages que l'exercice de la profession d'analyste offre, une autre raison pour s'installer. Il nous parle donc d'une part de l'installation et d'autre part du transfert à l'analyse, c'est-à-dire du moment où, grâce au transfert, le sujet se décide à « hystoriser » son parcours analytique.

Mon idée était que, dans notre communauté analytique, l'installation entrerait en jeu au moment de « s'autoriser de soi-même », moment à distinguer du passage par le dispositif de la passe. C'est dire que la passe et l'installation ne fonctionneraient pas l'une comme condition de l'autre. J'ai toujours pensé que ces deux actions étaient nettement séparées dans notre communauté. D'un côté « s'autoriser de soi-même », articulé au parcours analytique, et de l'autre l'hystorisation de ce même parcours analytique qui conduirait à demander la passe.

Après avoir entendu douze passeurs, donc le témoignage de six passants, et compte tenu de ce que j'ai entendu de certains de ces passants à propos de ce dont je parle, il reste la question de l'articulation entre s'autoriser comme analyste, l'hystorisation de l'analyse et l'acte de s'installer pour commencer à recevoir des patients. La question de l'installation jouait un rôle très important dans certains témoignages, puisque c'était la raison de la passe. Je dois dire que cela a été une grande surprise pour moi. L'expérience concrète m'a fait saisir que la question de l'articulation installation-passe ne fonctionnait pas exactement comme je le pensais, du moins pour certains.

À l'affirmation, si souvent formulée, que personne ne se proposait comme passant s'il n'était déjà installé comme pratiquant et bien au-delà de la fin de son analyse, je peux opposer certains passants qui ont exprimé tout à fait le contraire. Bien que la passe ne soit pas faite pour autoriser l'installation, ni à l'inverse que l'installation soit une condition de la passe, quelques passants demandaient au dispositif de passe l'autorisation de commencer leur pratique d'analyste.

Nous pouvons extraire un enseignement de chaque témoignage, même lorsque faire la passe répond à quelque chose de l'ordre imaginaire, comme l'autorisation à s'installer comme analyste.

Colette Sepel écrit qu'il y a un dire du passeur, et bien sûr il existe. Entendre le témoignage a sans doute un effet sur le passeur, en fonction de sa propre expérience de l'analyse et de sa place en face du passant. Le fait d'être une « plaque sensible », comme Lacan indique que le passeur doit être, implique une finesse dans le filtre du témoignage, et c'est cette finesse qui le fera passer. C'est ce que nous devons espérer du passeur et c'est ce que veut dire

1. J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI ».

que le passeur soit à la hauteur de sa tâche. Le cartel peut reconnaître, dans le dire du passeur, s'il est bien à la hauteur et s'il a pu effectuer sa tâche. C'est une fonction du cartel de reconnaître les effets imaginaires possibles du passant sur le passeur, tels qu'ils aient pu obtenir en quelque façon le témoignage.

Dans notre cartel, nous avons rencontré différents styles de passeurs. L'un d'entre eux ne pouvait pas cacher sa colère et son ennui parce que le témoignage ne répondait pas à ses espoirs. D'une certaine manière, il considérait qu'entendre ce témoignage avait été pour lui une perte de temps. Position bien éloignée de ce qu'on attend du passeur.

Quelques témoignages nous apprennent que la précipitation dans la demande de passe correspond à l'évidence à une demande non résolue dans l'analyse. La réponse du cartel dans ces situations est très importante et doit offrir au passant la possibilité d'un dialogue avec un des membres du cartel de sorte qu'il puisse ensuite être orienté dans la reprise de certaines questions. Il est arrivé que ces conversations aient ouvert la voie d'une nouvelle tranche d'analyse.

En entendant certains témoignages et certains dires de passeurs, je me demandais si quelques passants ne sous-estimaient pas l'importance de la passe. Maintenant, après coup, je considère qu'il ne s'agissait pas de lui donner ou pas l'importance qu'elle mérite, mais de la façon dont nous essayons de résoudre les différentes impasses et questions qui se posent dans l'analyse, selon chaque structure et selon chaque parcours analytique.

C'est important de rappeler que les passes ne permettent pas toujours de saisir ce qu'il en est de l'impasse de fin d'analyse dont le passant aurait témoigné. Deux fois, l'une comme passeur et l'autre comme membre du cartel de la passe, j'ai pu saisir quelque chose de « l'historisation » d'une analyse. Dans l'un de ces témoignages, j'ai pu cerner quelque chose de l'impasse de fin.

Le dictionnaire Larousse donne la définition suivante d'« impasse » : situation sans issue favorable. Quelque chose qui ne progresse plus parce que ça s'est arrêté. À propos de l'impasse à la fin de l'analyse, nous pourrions penser que quelque chose ne va plus et produit des effets sur le sujet qui a déjà parcouru une analyse. Nous pouvons penser la passe comme une manière d'aller au-delà de cette fin, de ce moment d'arrêt comme fin. Aller au-delà consiste à effectuer un travail : articuler, élaborer, formaliser le savoir non su, l'indicible, dans un savoir transmissible. La passe serait là pour témoigner de cette dernière impasse, celle de la fin de l'analyse. C'est une question bien différente que celle de tenter de résoudre dans l'analyse, grâce à la passe, d'autres impasses, qui ne sont pas celles de la fin.

La question « la passe pour qui ? » reste ouverte. La passe idéale n'existe pas. Le moment idéal pour la demander non plus.

Chaque sujet, selon sa structure, essaye de faire progresser l'impasse, la situation critique qui se présente dans l'analyse. Pour quelques-uns, la fonction de la hâte ou une certaine méconnaissance de ce qu'est la passe les précipitent à la demander. Le résultat n'est pas parfois ce qu'on attend d'un témoignage. Mais y a-t-il des modèles de témoignage ? Dans le dispositif de passe, la singularité du passeur est en jeu, ainsi que la singularité du parcours analytique du passant. Par conséquent, chaque témoignage répondra au croisement de ces singularités, ce qui fera que chaque passe s'inscrira pour chaque membre du cartel de la passe comme une expérience unique et extraordinaire.

Florencia FARIAS

Réponse à Colette Sepel

Pourquoi quelqu'un qui a fini son analyse désirerait-il partager avec d'autres son expérience de l'analyse ? Cette question vient à la suite de celles que Colette Sepel propose dans son texte « Pourquoi la passe... ? ». Pourquoi demande-t-on à faire la passe à un moment précis et pas à un autre ? Faire la demande de passe implique certes une demande, mais de quelle sorte de demande s'agit-il ?

Il est d'abord nécessaire de la distinguer d'une demande de névrosé. Tout au long de l'analyse, le sujet se confronte à des demandes variées qui perdent consistance et chutent. Le sujet découvre finalement que la série de ses demandes est commandée par une pulsion qu'il ignore.

Nous pouvons penser qu'une « véritable » demande de passe implique un acte à la charge du sujet et qu'il y a des demandes qui peuvent être considérées non pas comme des actes mais plutôt comme des passages à l'acte ou des actings out. Acte qui implique de franchir un seuil, une fois de plus. On peut traverser ou non le Rubicon. Peut-être est-ce pour cette raison que, dans la conférence de Genève sur le symptôme, Lacan affirme : « Quand quelqu'un se pose comme analyste, il n'y a que lui-même qui puisse le faire. Il est libre, il peut aussi bien ne pas le faire [...], mais il est libre aussi de s'offrir à cette épreuve de venir les confier – les confier à des gens que j'ai choisis exprès pour être exactement au même point que lui. »

Demander de faire la passe, c'est parier que le désir est vérifiable. Pourquoi cette vérification doit-elle passer par le cartel ? L'analyste en effet s'autorise de lui-même. Mais son acte seul n'a pas le pouvoir de vérifier le désir qui l'anime et cette vérification incombe donc au cartel. C'est sans doute la possibilité de cette transmission qui pousse à demander de faire la passe. Néanmoins, il y a bien d'autres raisons pour lesquelles cette demande peut être effectuée.

Je suis d'accord avec ce que Colette Sepel propose : la passe peut être un moyen dont l'analysant se saisit pour se sortir de l'impasse transférentielle, que cette impasse soit une impasse de parcours ou qu'elle soit reconnue comme ultime. Des impasses qui prennent différentes formes et qui n'impliquent pas qu'il n'y ait pas eu des effets thérapeutiques. Le cartel peut se laisser enseigner par les impasses aussi bien que par des expériences réussies. J'énumérerai différentes impasses pour lesquelles un analysant peut demander à faire la passe.

1. Il n'est pas rare de constater que l'impasse est liée à un mode de sortie de la cure. Tel passant attend de la passe des effets de vérité dans le but de faire revivre une élaboration de savoir laissée en suspens. On en attend des effets sur l'inertie de la jouissance. Tels autres cherchent à se libérer d'une façon ou d'une autre de leur analyste. La demande vise alors à ce que le cartel réponde à la question « "Que" suis-je ? », car c'est l'être de l'analysant qui est resté en panne ; ou bien que l'analyste abandonné fasse retour en tant que support d'identification. Dans ces cas, on ne peut s'attendre à ce que surgisse dans le cartel de la passe un nouveau sujet supposé au savoir, car cela ne se présente que comme une façon de poursuivre l'analyse, une façon de poursuivre non pas avec son analyste mais avec le cartel.

2. Pour d'autres, la passe opère en réalité comme une demande de reconnaissance, demande d'amour, de sécurité, leur dire n'étant pas séparé de l'assujettissement à la demande de l'Autre. Si on s'attend à recevoir de l'Autre sa propre consistance, il n'y a aucune possibilité de passe. L'Autre de la demande de passe est l'Autre de l'incomplétude et de l'inconsistance. Une analyse finie peut permettre au sujet de percevoir la matrice de son fantasme, néanmoins l'Autre est resté indemne.

3. Il y a aussi la demande adressée au cartel d'une autorisation de commencer à exercer la pratique analytique, ce qui pourrait être une demande légitime s'il s'agissait de pouvoir authentifier le passage à l'analyste grâce à la nomination d'AE, en vérifiant le « désir de l'analyste ». Lacan énonce que « s'autoriser de soi-même entraîne une décision que nous ne prenons jamais isolée. Elle équivaut plutôt à s'autoriser de soi-même et de quelques autres ». Cependant, on rencontre des passants pour lesquels il s'agit, au lieu d'une vérification, de la nécessité d'être considérés par l'Autre comme capables de diriger une cure là où ils peuvent en douter. Dans certains cas, cela va jusqu'à une méconnaissance du dispositif de la passe et de sa fonction, la demande étant envisagée comme un simple moyen d'entrer dans l'École.

4. D'autres passants trouvent dans le dispositif de la passe un lieu propice au témoignage en tant que tel afin de rendre compte de leur être. Ce sont des témoignages qui nous montrent tout ce qu'une analyse peut faire comme bien à des sujets torturés par une terrible souffrance ainsi que les remarquables modifications qui ont pu être obtenues, notamment comment leurs jouissances ont pu trouver leur limite. Pour ces passants, de par la particularité de leurs structures psychiques, la passe représente la tentation d'être écoutés, de raconter leurs romans familiaux plutôt que le désir de témoigner de la fin d'analyse et lorsque c'est possible d'y lire l'apparition du désir d'analyste.

Cela nous montre la nécessité de poursuivre encore le débat à propos de la fonction du secrétariat d'accueil des demandes de passe : devons-nous accepter toutes les demandes ? Même celles de ceux qui ont peu de liens avec l'École ? Ainsi que celles que nous recevons lorsque, bien que l'analyse ait apporté au sujet de grands bénéfices, elles sont plutôt dues à la particularité de la structure ?

Même si je suis d'accord avec l'idée que n'importe quel témoignage, aussi bien de ceux qui sont nommés que de ceux qui ne le sont pas, apporte son lot d'expérience et de savoir, je crois que des critères très clairs sont nécessaires pour admettre les demandes et que leur motif véritable doit être élucidé. Vérifier quelle est sa relation à l'Autre et au savoir et, lorsque c'est nécessaire, pouvoir réorienter la demande et éviter que ne se mette en route le dispositif de la passe. Ce dispositif d'être international implique de complexes et multiples variables, avec des voyages, etc. Je ne suis pas en train de proposer que le secrétariat ait à accomplir le travail du cartel ! Ce travail d'évaluation lui revient, ainsi que de déterminer, entre beaucoup d'autres variables, si c'est une demande qui s'origine dans un « désir inédit », désir de l'analyste comme Lacan l'affirme. La réponse du cartel à la demande de passe implique une décision. Les témoignages reçus portent la trace du passeur dont il doit interpréter les données présentées. Trouver des indices de ce qui est propre au sujet et des traces laissées par le passeur est nécessaire. Bien des contingences liées à l'expérience font que ce désir peut ne pas être constaté. La possibilité de résonance dépend d'abord du témoignage du passant et de ce que le passeur en a fait.

Dans une véritable demande de passe, il est donc possible de déployer la logique de la névrose, qu'il est impossible de séparer de la cure qui a permis la résolution de son énigme, ainsi que la façon dont se sont réalisés les virages et dont le désir de l'analyste a émergé.

Les témoignages où il y a eu nomination sont construits sur la base de l'oubli et dans l'acte de surmonter les impasses du récit qui rendent compte des points d'impossibilité : un témoignage sans oublis et sans défauts ressemble plus à un examen qu'à un témoignage.

Ce qui est en jeu dans la passe est ce qui reste une fois que l'analyse est terminée et qui est resté hors de cette expérience. Ce qui reste comme incurable.

Décembre 2010.

Jean-Pierre DRAPIER

Réponse à Colette Sepel

Chère Colette,

Ce que j'ai beaucoup aimé à la lecture de ton texte, c'est sa clarté et la lumière qu'il réfléchit sur la clinique de la passe. De plus, il m'a donné envie de filer la métaphore et cela autour de deux thèmes que tu abordes : l'impasse et le passeur.

Impasse ou passe

Que visait Lacan avec la passe ? Un témoignage, à verser au pot commun épistémique d'une communauté de travail, sur ce qui faisait, pour un sujet, passage à l'analyste. Soit ce qui pouvait se repérer chez ce sujet d'émergence du désir de l'analyste. Or, le désir de l'analyste, est-ce autre chose que le consentement à faire fonction d'objet (a) pour un autre, l'analysant, objet cause du désir aussi bien qu'objet du rebut, objet à rejeter ?

Ce qui passe, c'est le cas de le dire, par la vision de ce qu'est cet objet pour soi dans la cure et, partant, de la place qu'occupe son analyste comme semblant d'objet. Tu séries tout à fait précisément les occurrences dans les demandes de passe autour de ce rapport à l'objet : « se déprendre de l'engluement transférentiel », c'est-à-dire du collage à l'objet, « sortir du désarroi » de la perte de l'objet, « témoigner du délice de cet engluement », « témoigner de l'impasse ultime ».

Et là je te proposerai une autre métaphore, car celle de l'impasse me gêne. Elle me gêne en ce qu'elle implique pour en sortir un retour en arrière, alors que la sortie se fait plutôt par le haut ou en tout cas par un défilé étroit. Je filerai plutôt, en particulier à propos du cas où nous avons nommé AE la passante, la métaphore maritime : la passe devient une urgence subjective quand la fragile embarcation de la cure se trouve très proche de deux rives sur lesquelles elle peut aller s'échouer :

– la rive de l'analyse infinie, ou, comme tu le dis, « le sujet s'installe pour l'éternité dans un entre-deux où il n'est ni vraiment mort ni vraiment vif » ;

– la rive de l'interruption brutale, de la fuite, du renoncement.

Cette passe, au sens maritime, peut donc être une mauvaise passe, et c'est là qu'intervient la passe comme procédure : par une vision surplombante, dans l'après-coup et collectivisée de son analyse, choisir par où faire passer l'esquif et esquiver l'échouage de l'engluement ou le fracas de l'interruption brutale.

Le passeur et la passoire

Tu écris par ailleurs, à propos de ton expérience de passeur : « Et je ne suis pas certaine que mon dire d'alors, *car il y a aussi un dire du passeur, point que je soumetts également à notre élaboration commune*, n'ait pas anticipé sur le sien. »

Cela a réveillé pour moi le souvenir d'un entretien de Claro, traducteur bien connu, à propos de son travail : « Il y a plusieurs sortes de traducteurs [...]. Plus que des passeurs, je dirais que nous sommes des passoires. On met des choses dedans, ça décante, ça dégouline, et on en fait un autre plat [...]. Emmanuel Hocquard le dit très justement : je ne traduis pas, j'écris des traductions. »

La passe, dans sa procédure, passant/passeur/cartel, c'est justement cela : le cartel ne mange pas le plat du passant mais celui du passeur, le cartel ne lit pas le texte du passant mais l'écriture de la traduction des passeurs. Ce qui n'est pas parfois sans surprise quand il ne s'agit

plus de l'écriture d'une traduction, mais de l'écriture d'un texte propre au passeur. Fait assez rare, il faut le dire, la plupart des passeurs faisant plutôt le choix de « rester fidèle[s] au texte à 90 % », ce qui pour Claro est la marque d'un bon traducteur. Il complète ainsi : « La fidélité ne signifie pas qu'il faut rester collé au texte. Elle consiste à retrouver l'impulsion, c'est-à-dire ce qui a poussé l'auteur à écrire le livre [...]. »

Dans le cas que nous avons nommé, c'est de cela qu'il s'agit : la passante a fait passer, *via* le rêve de la rate, aux passeurs, l'impulsion qui l'a poussée à la passe. Impulsion qui est arrivée au cartel comme signe d'un réel pulsionnel mis au jour par l'analyse.

Voilà quelques idées qui mériteraient plus amples développements, mais le temps presse et cette réponse n'a que trop tardé.

Je t'embrasse,

Jean-Pierre.

Prochains événements

3^e Rencontre internationale d'École

Cette rencontre décidée en 2010 par le CAOÉ 2008-2010 se tiendra à Paris les 8, 9 et 10 décembre 2011.

Elle tiendra lieu des journées annuelles pour l'EPFCL-France.

Elle se déroulera sur trois jours et sera organisée par le CAOÉ 2010-2012 en liaison avec le Conseil d'orientation de l'EPFCL-France.

Titre fixé par l'assemblée de l'École à Rome : *L'analyse, fins et suites*.

7^e Rendez-vous international de l'IF-EPFCL

Il se tiendra à Rio les 6, 7 et 8 juillet 2012.

Les assemblées de l'École et de l'IF se tiendront le 9 juillet.

Titre décidé par l'assemblée de l'IF à Rome : *Que répond l'analyste ?*

Lettre de Sonia Alberti, présidente du 7^e Rendez-vous international de l'IF-EPFCL :

Chers collègues,

Rio de Janeiro vous recevra les bras ouverts, du 6 au 9 juillet 2012, pour notre septième rencontre internationale. Nous réaliserons un événement qui puisse faire série avec les précédents en France, en Argentine, au Brésil et en Italie. Depuis le premier forum international en 1998, en passant par l'Odysée lacanienne en 2001, et sans parler de toutes les rencontres internationales que nous avons eues depuis lors, nous avons beaucoup appris et notre communauté s'est bien développée ! Avec notre thème très actuel mais aussi éthique et clinique, nous proposons une scansion en rapport avec notre style, notre place dans la société et notre spécificité dans la communauté psychanalytique, en nous interrogeant en même temps sur les questions des impasses de la civilisation et sur les particularités de la subjectivité de notre époque. Voilà pourquoi « Ce que répond le psychanalyste » est un thème suffisamment large pour exposer nos réponses et assumer nos responsabilités, implicites dans le titre.

Pour réaliser cela, nous aurons besoin de l'aide de tous les membres de la communauté, dans chacune des zones, et dès à présent nous vous sollicitons sur deux points bien précis :

1. Que chaque forum du Champ lacanien, quelle que soit sa zone linguistique, désigne un représentant qui sera en relation directe avec la commission des échanges de la 7^e Rencontre : Vera Pollo (verapollo8@gmail.com) et Sonia Borges (sxborges@uol.com.br).

2. Que tous ceux qui le peuvent s'inscrivent tout de suite à la Rencontre. Le prix de ces premières inscriptions tient compte des difficultés économiques mondiales actuelles et restera inchangé jusqu'au 31 mars 2011. Le prix des inscriptions qui seront reçues plus tard n'est pas encore fixé. Jusqu'au 31 mars, le prix de l'inscription est de 380 reais, soit 170 euros. Antonio Quinet sera à Paris en janvier et Sonia Alberti en février ; ils pourront recueillir les

inscriptions anticipées. Malheureusement, nous n'avons pas encore de compte bancaire pour recevoir directement le montant des inscriptions. Voilà pourquoi il est urgent que chaque forum nous transmette le nom de la personne qui sera l'interlocuteur du forum auprès de la commission des échanges : nous essayerons de résoudre les questions qui surgiront peut-être de l'envoi groupé d'argent. La trésorière de la Rencontre est Maria Helena Martinho (mhmartinho@yahoo.com.br).

Étant donné que les deux CIG se réunissent cette fin de semaine à Paris, nous demandons à tous ceux qui voyageront à Paris la semaine prochaine de recueillir le maximum d'inscriptions ; elles seront reçues par Antonio Quinet. On peut aussi laisser la fiche d'inscription de chacun accompagnée de 170 euros, jusqu'au 23 janvier 2011, au secrétariat de l'EPFCL-Paris : 118, rue d'Assas, 75 006 Paris, (33) 01 56 24 22 56 (epfcl.secretariat@wanadoo.fr).

À Rio de Janeiro, les équipes de travail sont déjà constituées. Il s'agit de :

Coordination de la commission scientifique : Antonio Quinet (quinet@openlink.com.br),

Trésorière : Maria Helena Martinho (mhmartinho@yahoo.com.br),

Secrétaires : Rosanne Grippi (rogrippi@yahoo.com.br) et Célia Silva (secretaria@fcclrio.org.br),

Coordination de la commission des échanges : Vera Pollo (verapollo8@gmail.com) et Sonia Borges (sxborges@uol.com.br),

Coordination de la commission sociale : Elisabeth da Rocha Miranda (bethrm@uol.com.br),

Coordination de la commission digitale et médiatique : Rosane Melo (rosanebm@yahoo.com.br) et Elvina Lessa (elvina@uol.com.br).

Le directoire actuel de l'EPFCL-Brésil est composé de :

Ana Laura Prates, directrice (anauraprates@terra.com.br),

Sandra Berta, secrétaire (bertas@uol.com.br),

Beatriz Oliveira, trésorière (biaoliv@uol.com.br).

Par avance nous vous remercions de la confiance que vous nous faites et de la participation active de chaque membre de l'IF-EPFCL pour la diffusion de l'événement. Nous remercions également tous les forums qui nous enverront le nom du représentant auprès de la Commission des échanges de la 7^e Rencontre, nous en avons besoin rapidement.

Cordialement,

Sonia Alberti,
présidente de la 7^e Rencontre de l'IF-EPFCL
(sonialberti@gmail.com).

Traduction : Bernard Nominé.

Table des matières

Liminaire	1
Deuxième Rencontre internationale d'École. Rome, juillet 2010	
<i>1^{re} séquence</i>	
Pascale Leray (France), <i>Le réel après la passe</i>	3
Mario Brito (Venezuela), <i>Passe ce qui pourra</i>	7
Florencia Farias (Argentine), <i>Rêves de l'analysant, rêves du passant</i>	11
<i>2^e séquence</i>	
Marcelo Mazzuca (Argentine), <i>L'inconscient correcteur</i>	15
Patricia Dahan (France), <i>Le pas de sens de l'interprétation</i>	19
Colette Soler (France), <i>Mettre le réel à sa place</i>	23
<i>3^e séquence</i>	
Cora Aguerre (Espagne), <i>Fin d'analyse, passe et École</i>	26
Elisabete Thamer (France), <i>La passe pas-toute : l'épreuve du passeur</i>	30
Michel Bousseyroux (France), <i>Bouchon du réel et débouché de l'analyse</i>	33
<i>4^e séquence</i>	
Carmelo Sierra Lopez (Espagne), <i>Le temps de l'expérience de passeur et ses conséquences</i>	36
Maria Luisa Rodriguez Sant'Ana (Brésil), <i>Un savoir sans sujet supposé</i>	39
Contributions des cartels de la passe 2008-2010	
Cartel 1	
Colette Soler, <i>Styles de passes</i>	43
Jacques Adam, <i>La passe, présence de l'inconscient</i>	47
Antonio Quinet, <i>La satisfaction de fin d'analyse</i>	49
Martine Menès, <i>Position du passeur</i>	53
Sol Aparicio, <i>Vérifier un désir</i>	55
Cartel 2	
Danièle Silvestre, <i>Remarques sur le passeur</i>	57
Clotilde Pascual, <i>Réplique au texte de Danièle Silvestre</i>	58
Trinidad Sanchez-Biezma de Lander, <i>Le métier de passeur</i>	59
Cartel 3	
Colette Sepel, <i>Pourquoi la passe... ?</i>	61
Maria Eugenia Lisman, <i>S'installer, s'autoriser, demander la passe</i>	64
Florencia Farias, <i>Réponse à Colette Sepel</i>	66
Jean-Pierre Drapier, <i>Réponse à Colette Sepel</i>	68
Prochains événements	71

***Wunsch 10* est édité par le CAOÉ 2008-2010**

composé de :

Florencia FARIAS

Jose MONSENY

Antonio QUINET

Colette SOLER